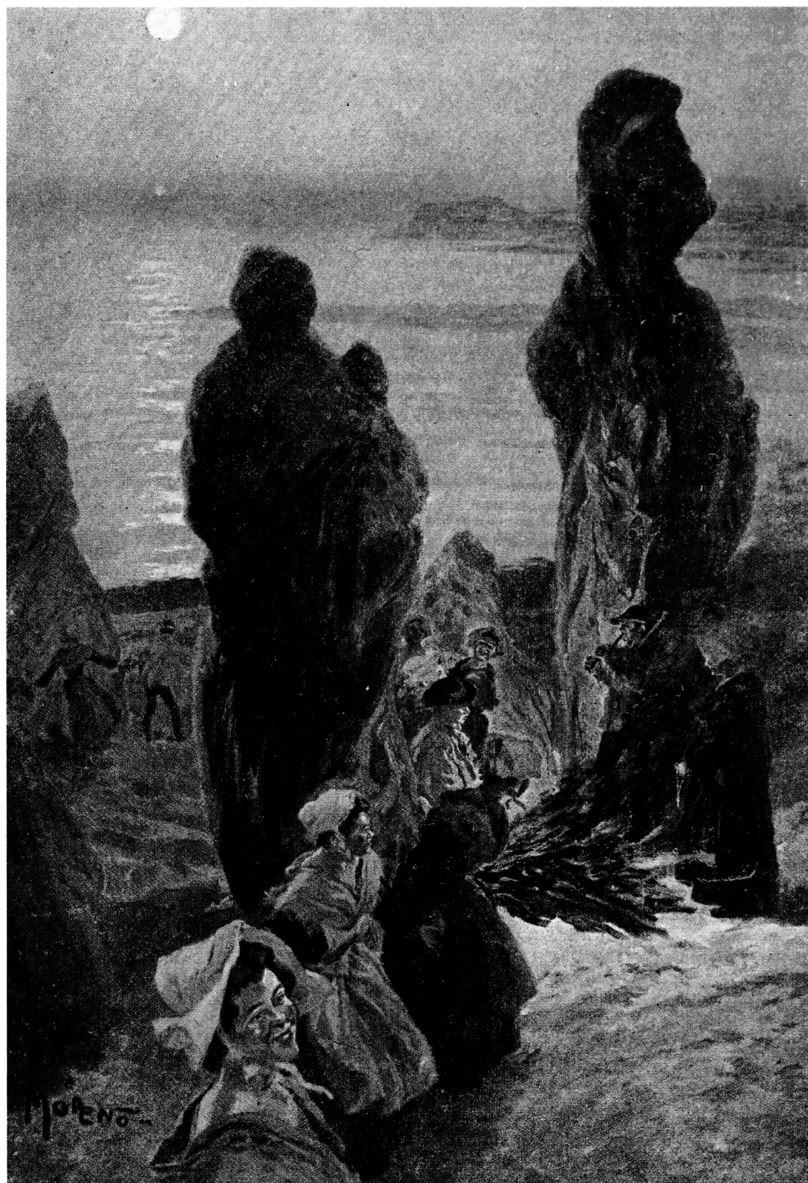
LES MÉGALITHES
PIERRES DE MÉMOIRE

Jean-Pierre Mohen



DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARCHÉOLOGIE

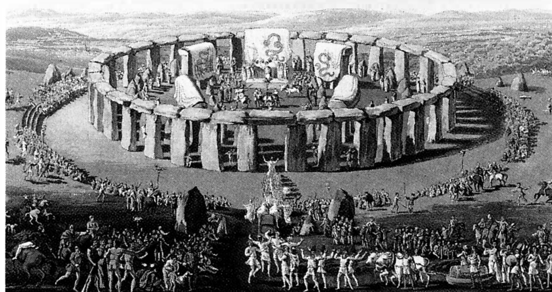

MORENO

Menhirs, dolmens, cromlechs sont les noms que la légende a donnés à ce que la science appelle monolithes, pierres dressées, chambres funéraires. Ces mégalithes ont été érigés depuis sept mille ans sur la façade ouest de l'Europe, du Portugal à la Scandinavie, en un véritable mur de l'Atlantique, avant d'imposer leur présence massive et leurs mythes tenaces presque partout dans le monde.

CHAPITRE PREMIER

LES PIERRES DE LA LÉGENDE

Inspirateurs de légendes et lieux de cérémonies, les mégalithes sont au cœur de l'imaginaire européen. Stonehenge (à droite) est vu comme un centre de cérémonies druidiques. A Quiberon, en Bretagne (à gauche), les menhirs du Moulin servent de cadre aux feux de la Saint-Jean.



Pierres impies, pierres bibliques

En 398 à Carthage, puis à nouveau en 452 à Arles, en 567 à Tours, en 681 à Tolède, en 826 à Paris, conciles et synodes s'en prennent aux «pierres dressées» pour en interdire expressément le culte.
Cet acharnement réitéré est le signe certain, en ces temps de christianisation triomphante, de la permanence de religions obscures. La crainte des mégalithes provoque leur destruction. Saint Eloi se fait le pourfendeur de ces idoles païennes. Mais les croyances populaires sont profondes et secrètes; elles donnent naissance à d'énigmatiques toponymes, qui convoquent les fées, les nains, les géants et les diables, et même parfois quelques saints locaux.
Au XVIIIe siècle, les «Antiquaires» vont interroger la Bible, première source antique de références : Moïse ne voulait-il pas qu'on érigeât au Seigneur des autels de pierre «où le fer n'avait point passé»? La découverte de haches en pierre polie à proximité immédiate des mégalithes semble une preuve : ces pierres dressées sont bien les autels réclamés par Moïse.



George Sand, en 1858, consacre une nouvelle aux mégalithes du Berry. Son fils Maurice Sand les illustre comme de grosses têtes intrigantes forgées dans leur état lithique brut et primitif.

«Nous avons vu quelquefois de ces pierres appelées pierres-caillasses ou pierres-sottes [...] dont les trous nombreux et irréguliers donnent facilement l'idée de figures monstrueuses. Quand les inspecteurs des routes les rencontrent, ils les font briser et elles n'ont que ce qu'elles méritent.»

La table de Pantagruel, le doigt de Gargantua

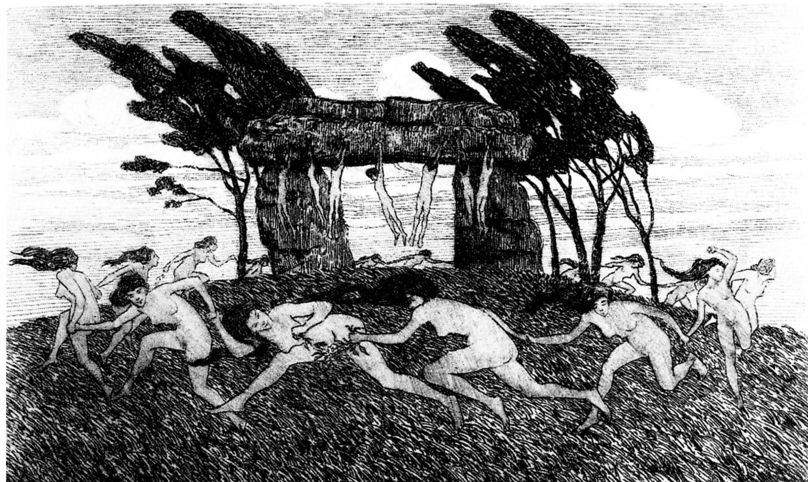
Rabelais raconte au chapitre V de *Pantagruel* (1532) comment son héros, désirant dresser une table pour y faire banqueter ses amis étudiants, prend une grosse roche de 23 mètres de pourtour, «et la mit

Le géant Pantagruel dresse en 1532 la Pierre levée de Poitiers, une grande table à banqueter destinée aux étudiants, plus attirés par les nourritures culinaires que par les nourritures intellectuelles.
Une gravure du XVIe siècle (à droite) montre ce dolmen sur lequel sont gravés les noms des professeurs de l'université.

sur quatre piliers au milieu d'un champ, bien à son aise, afin que lesdits écoliers, quand ils ne sauraient autre chose faire, passassent le temps à monter sur ladite pierre, et là banqueter à force flacons, jambons et pâtés, et écrire leurs noms dessus avec un couteau – et à présent on l'appelle la Pierre levée». Manière plaisante d'évoquer un monument de l'époque «postdiluviale», comme on disait alors par précaution – la référence biblique protégeant contre le risque encouru à évoquer ces pierres «païennes», dont le culte a été strictement interdit par l'Eglise. En impliquant le légendaire Pantagruel, Rabelais inscrit le mégalithe dans une tradition française, et le monument bâti par le géant est ainsi débarrassé de toute aura maléfique – mais non de son origine magique. De nombreux mégalithes racontent le temps des géants. La Dent de Gargantua à Saint-Suliac, en Ille-et-Vilaine, son Doigt au fort La Latte, dans les Côtes-d'Armor, sont deux menhirs attribués au père de Pantagruel. Géants et ogres pétrifiés se partagent la genèse de ces pierres dressées.



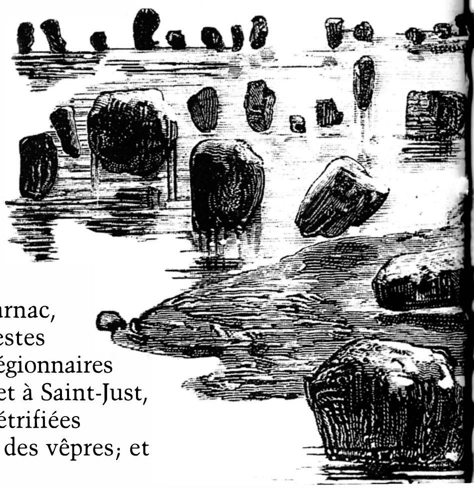
Les mégalithes de Suède et de Norvège sont représentés par Olaus Magnus dans son *Historia* de 1567 comme des stèles géométriques. Ils forment ainsi une forêt de signes marquant l'emplacement des tombes de guerriers construites par des géants (ci-dessus).



Fées, sibylles et Méduse

Décors pour les sabbats de sorcières (ci-dessus et à droite), les pierres deviennent aussi des êtres animés : les menhirs de Carnac vont boire le soir de Noël à Saint-Colomban, la grève voisine.

A Essé, la Roche aux Fées est constituée de blocs de schiste rouge transportés dans le tablier des fées depuis un affleurement distant de 4 kilomètres. Le menhir de Rumfort est l'une de ces pierres, perdue en chemin. Dans la forêt de Brocéliande se trouvent le tombeau de Merlin l'Enchanteur, et un coffre mégalithique où s'abritait la fée Viviane. Encore en 1660, la sibylle de la Drenthe tenait boutique sous un dolmen, et ne tarissait pas de divinations surnaturelles. En Corse, la plupart des menhirs anthropomorphes témoignent de la présence active de Méduse, dont le regard pétrifiait. Légende encore de pétrification à Néant-sur-Yvel, où saint Méen figea ainsi des moines débauchés; à Carnac, les célèbres alignements seraient les restes statufiés par le Seigneur de trois mille légionnaires pourchassant saint Cornély. A Langon et à Saint-Just, les mégalithes sont des Demoiselles pétrifiées pour avoir dansé sur la lande à l'heure des vêpres; et



à Bristol, en Angleterre, le curé qui n'avait pas dit sa messe a connu le même sort.



Ces pierres dressées par voie surnaturelle sont d'ailleurs souvent animées de convulsions secrètes. Le menhir de Saint-Martin-d'Arcé tourne sur lui-même aux douze coups de minuit, celui de Culey-le-Patry ne s'immobilise qu'au chant du coq, d'autres virevoltent pendant la messe de minuit, à Noël, ou se soulèvent pour laisser passer, à Mesnil-Hardray, un cortège de jeunes filles toutes de blanc vêtues dansant la ronde au milieu de la lande. A Carnac, les pierres se meuvent jusqu'à la mer pour aller se baigner; et à Plouhinec, une fois par siècle, à minuit le soir de Noël, elles descendent boire à la rivière. Mais malheur à quiconque ose vérifier la véracité des faits! Car les pierres sont des êtres vivants quoique invisibles, aussi chaleureux que susceptibles.



Des pierres pourvoyeuses de santé

Pierres vivantes, les mégalithes sont des entremetteurs de magie blanche : ces grands monuments phalliques favorisent l'amour, la fécondité, la santé. Nombre de légendes et pratiques liées aux dolmens et aux menhirs concernent la vigueur masculine et la fertilité féminine. Les jeunes filles troussent leur jupon pour étreindre la Pierre-de-Chantecoq ou un pilier de la Roche-Marie, ou se glissent à califourchon sur le menhir penché de La Tremblais à Saint-Samson-sur-Rance. Pour avoir de beaux enfants, le mari et la femme frottent leur ventre nu sur les deux faces du menhir de Kerloas



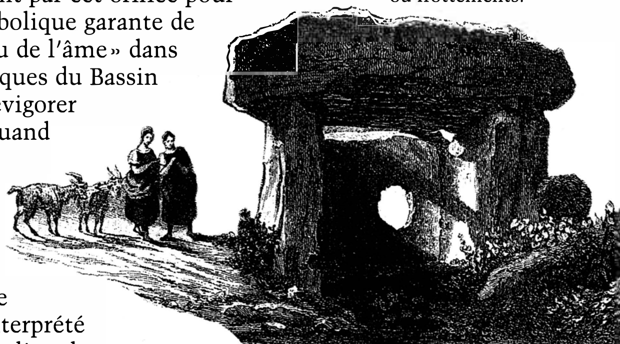
à Plouarzel; à Nohant-Vic, la femme stérile doit sucer un caillou de grès rouge provenant de la dalle du dolmen.

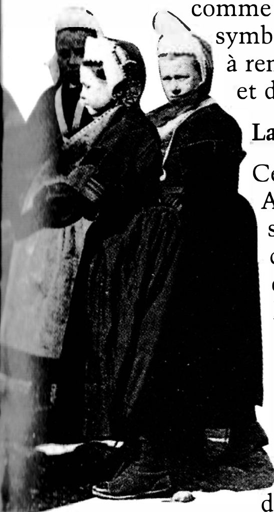
Les dalles à trou transmettent également la vigueur. Celle de Constantine, en Cornouailles, est utilisée pour purifier les bébés, que les parents passent par cet orifice pour une renaissance symbolique garante de bonne santé. Le «trou de l'âme» dans les tombes mégalithiques du Bassin parisien permet de revigorer l'esprit des défunts quand il entre et sort du tombeau. Le couloir même de ces tombes, souvent condamné par un remplissage de pierres, a aussi été interprété comme un lieu de passage symbolique de messages destinés à renforcer la vitalité des vivants et des morts.

La christianisation des mégalithes

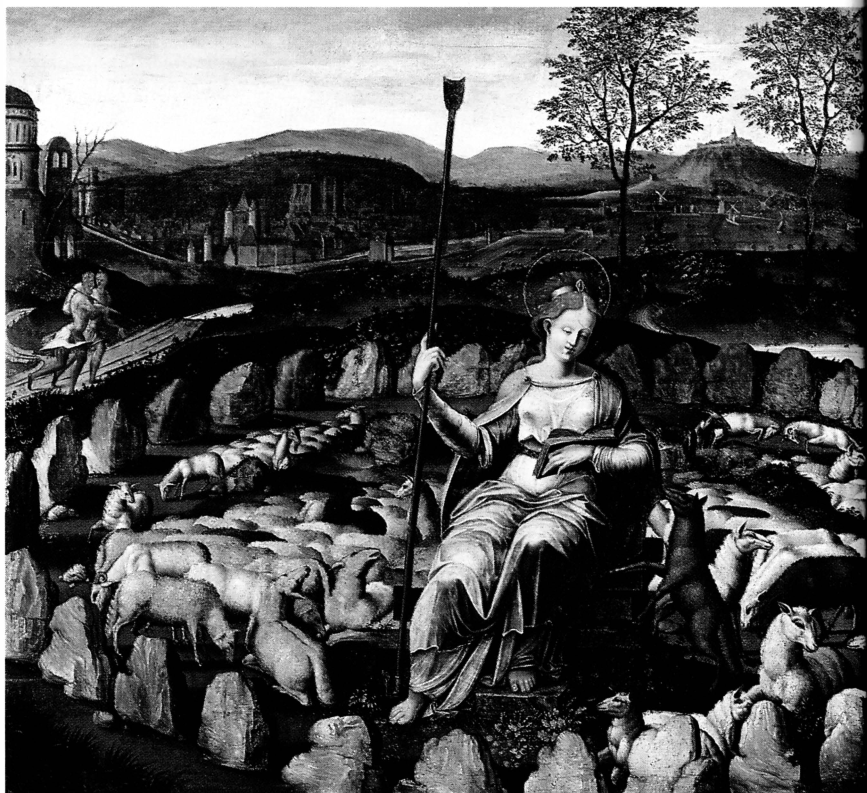
Ces croyances sont tenaces. Adroitement, l'Eglise, qui malgré son intolérance première comprend qu'elle ne peut heurter de front certaines superstitions, récupère le potentiel magique des sites mégalithiques. Un tableau du XVIe siècle peint pour l'église Saint-Merry à Paris montre sainte Geneviève, protectrice de la ville, entourée de ses moutons au milieu d'un cercle de pierres dressées, dominant la citée fortifiée qui vient d'être sauvée. La religion chrétienne,

Les traditions populaires associent souvent aux mégalithes une force vitale qui favoriserait amour et santé. Des croyances renforcées par la forme phallique de nombre de ces pierres (menhir de La Tremblais, à gauche) qui suscite diverses pratiques, rondes, embrassements ou frottements.





La ronde des femmes (vers 1900) de Plonéour-Lanvern, dans le Finistère (au centre), s'interprète sans équivoque comme un rite de mariage et de fécondité. En Alsace, la dalle en équilibre de la Pierre aux maris de La Baroche, que ceux qui cherchent un conjoint viennent consulter, donne sa réponse en fonction de la façon dont on l'a fait bouger (en haut). On assure la santé des nouveau-nés en les faisant passer dans le hublot d'un mégalithe à dalle d'entrée perforée (ci-dessus, le dolmen de Trie-Château).



selon le *Code théodosien* de 438, a adapté ses cultes aux lieux sacrés païens, dont les rites souvent très anciens ont été dès lors déformés, ensommeillés ou en grande partie effacés. Les mégalithes n'en continuent pas moins à vivre à leur rythme de pierre. Des croix sont sculptées ou fixées à leur sommet, comme à Saint-Duzec, où le menhir, décoré d'un côté de longs plis évoquant une cape, et de l'autre des instruments de la Passion, est surmonté d'une croix. Enfin certaines idoles de pierre sont devenues muettes : dans les premiers textes notariaux de Saint-Cado, dans la Bretagne de l'an mil, des mégalithes sont réduits à de simples bornes limitant les terroirs, repères d'une société laborieuse qui cache ses secrets.

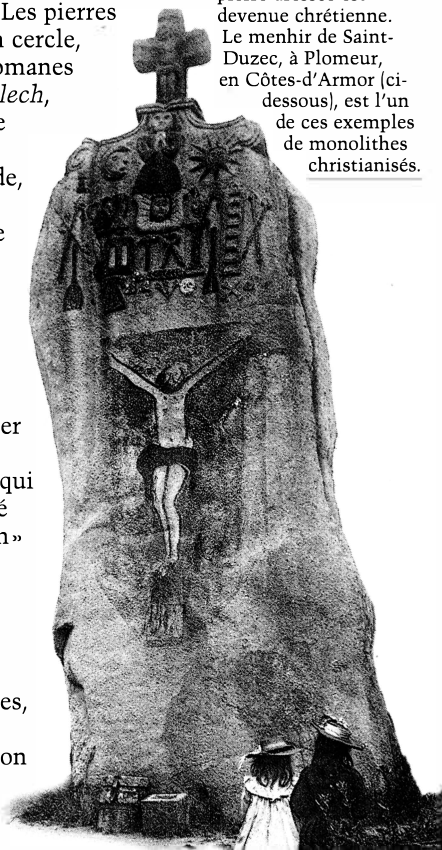
Sainte Geneviève, la patronne de Paris qui au Ve siècle avait sauvé la ville des armées d'Attila, est symboliquement assise au milieu de ses moutons protégés par un enclos – en fait, un cercle de pierres dressées. Ainsi apparaît la symbolique religieuse de ce cercle protecteur, et l'alliance du christianisme et de la religion païenne.



Des patronymes pour les pierres

Depuis le XVIe siècle qu'existent des écrits relatifs aux mégalithes, il apparaît que la fréquentation quotidienne des pierres s'est toujours accompagnée d'une volonté curieuse d'explication. Ce n'est qu'assez tardivement, à la fin du XVIIIe siècle, que les Bretons donnent aux mégalithes des noms génériques : la pierre dressée est désignée par le nom celte de *peulvan* et surtout par celui de *menhir*. Les pierres dressées disposées en cercle, appelées par les celtomanes du nom gallois *cromlech*, constituent un cercle magique; celui de la forêt de Brocéliande, par exemple, rend invisible aux yeux de tous Merlin, l'amant de la fée Viviane qui l'y a enfermé.
La Tour d'Auvergne, un Breton passionné d'antiquités, adopte en 1792, pour qualifier les tables des festins des géants, un nom finistérien : « L'énorme pierre qui couvre ce monument de l'Antiquité s'appelle, dans notre langue, dolmin » (ou *dolmen*, la table). Le même ensemble est dit *Hunenbedden* (lits de poules) ou *Riesengrabern* (tombes des géants) dans les pays germaniques. Chacun, incapable d'imaginer l'antiquité des mégalithes, les affuble d'un nom tiré de ses racines – fort postérieures à l'érection des pierres. On emprunte *cairn* au breton pour désigner un massif

Deux personnages sont agenouillés, en prière, face à un menhir. Mais au sommet du mégalithe a été ajoutée une croix, et la pierre elle-même s'orne d'une peinture illustrant la passion du Christ : en haut, les outils et les emblèmes du sacrifice du fils de Dieu; au centre, la crucifixion. La ferveur religieuse païenne inspirée par l'énorme pierre dressée est devenue chrétienne. Le menhir de Saint-Duzec, à Plomeur, en Côtes-d'Armor (ci-dessous), est l'un de ces exemples de monolithes christianisés.



de pierres recouvrant une tombe mégalithique. Carnac tire ainsi son nom du cairn, ou tumulus Saint-Michel, qui domine la commune.

Ainsi sont désignés les deux grands types d'architecture mégalithique : celui des tombes, ou architectures fermées, et celui des pierres dressées, ou architectures ouvertes. En réalité, les premières, par leur orientation et leur façade, présentent également une ouverture sur l'espace environnant, tandis que les menhirs accueillent parfois à leur base des offrandes qui rapprochent des architectures fermées.

Après le temps des légendes, le temps de la pseudo-histoire : la naissance du druidisme

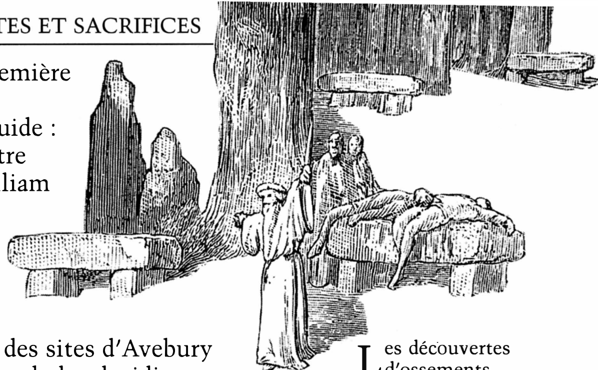
La Tour d'Auvergne avait écrit dans *Les Origines gauloises*, publié en 1796, à propos des dolmens : «C'est sur de tels autels, où l'art ne disputait presque rien à la nature, que les Gaulois, au rapport de Diodore de Sicile, juraient leurs traités, et que les druides, leurs prêtres, sacrifiaient à la divinité, choisissant le plus souvent des hommes pour victimes.» Voilà que s'expliquaient les ossements humains trouvés à la base des piliers des dolmens! Le même auteur cite aussi César à propos des druides qu'il fait se rassembler à Carnac, parmi ces «monuments» de pierre. C'est ainsi que se répand un druidisme «historique», tout aussi fictif que le druidisme poético-religieux

Les auteurs antiques avaient créé la notion de druide pour désigner dans la société celtique les savants et les devins qui présidaient aux sacrifices, arbitraient les grands conflits et diffusaient, grâce à leurs dons de poètes, les messages inspirés par les dieux. A partir du XVIIIe siècle, la figure du druide, prêtre aux longs cheveux blancs et à la barbe abondante vêtu d'une grande chasuble, est associée aux monuments mégalithiques, leur donnant une dimension religieuse et rituelle. Cette vision romantique marque pour longtemps l'orientation des études sur les mégalithes. L'iconographie en prend le relais, faisant du druide et de la druidesse les servants d'une religion liée aux pierres (ci-dessous, une scène druidique devant un dolmen).



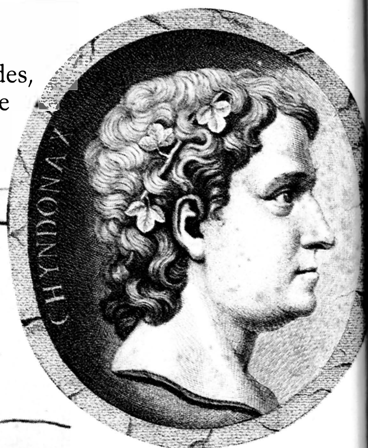
de Stukeley dans la première moitié du XVIIIe siècle.

Chyndonax, archidruide : tels sont les nom et titre que s'est attribués William Stukeley (1687-1765), membre du clergé dans le Lincolnshire. Cet original pense pouvoir lire dans la topographie paysagère des sites d'Avebury et de Stonehenge les symboles druidiques de la société patriarcale. Il publie en 1725 son

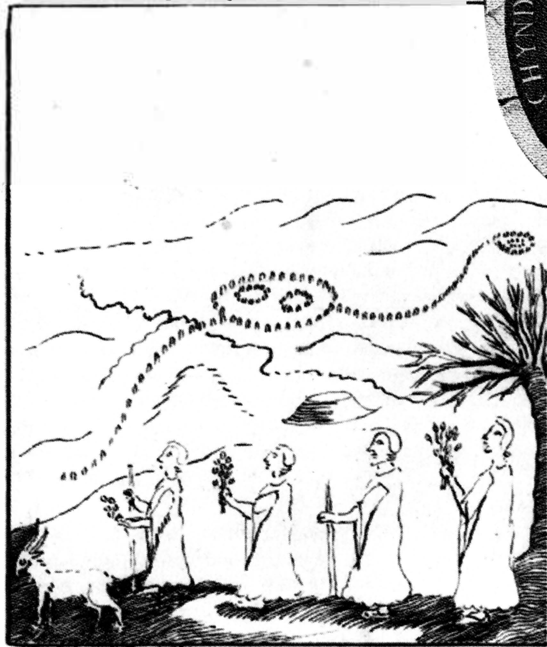


Les découvertes d'ossements humains dans les dolmens ont accrédité l'idée qu'il s'agissait bien d'autels sur lesquels on sacrifiait des victimes humaines. C'est ce thème qu'illustre la gravure de Gustave Doré (ci-dessus). Le XIXe siècle a aussi imaginé des druidesses, tenant à la main la faucille pour couper le gui – référence à ce que rapporte César dans *La Guerre des Gaules*. Le terme même de druide semble issu du mot grec *drus*, qui signifie « chêne sur lequel pousse le gui ». Et à la cueillette du gui correspondait, selon Pline, un rituel magico-médical proposant entre autres comme moment idéal de la cueillette le sixième jour de la lune.

premier ouvrage, *Itinerarium Curiosum*.
Loin de commencer une exégèse historique des textes antiques qui mentionnent les druides, Stukeley veut rassembler les églises à la gloire du Christ, y compris la religion juive, et la religion druidique, ou chrétienté patriarcale.



Stukeley s'est fait représenter sous l'effigie de Chyndonax, archidruide, qui veut faire la synthèse entre la chrétienté, la religion juive et la religion des druides telle qu'il la reconstitue.

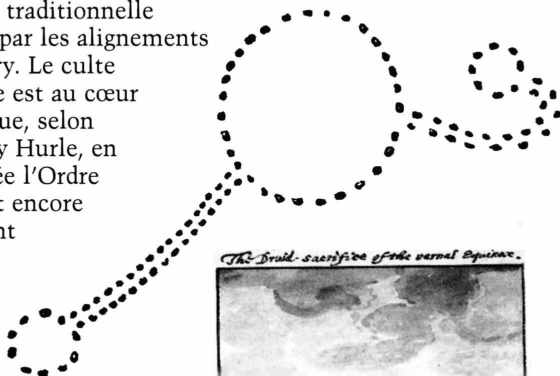


Le goût de l'autorité théocratique de William Stukeley

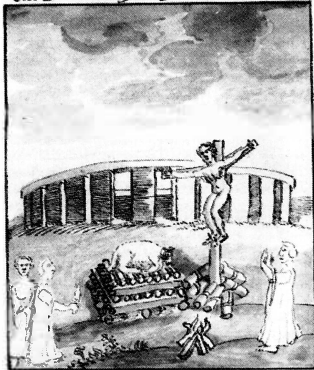
Dans son histoire du monde, il pense que l'idolâtrie des Phéniciens et des druides doit maintenant se conjuguer avec l'enseignement de Moïse, de Platon et de l'Eglise réformée anglaise. La monumentalité des cercles de pierres symbolise l'autorité du Père de la religion initiale ou « cause première », dont provient

Sa vision philosophique et religieuse a donné naissance à l'ophiolâtrie, ou culte du serpent, puisque c'est la forme de cet animal que Stukeley reconnaît dans les alignements de pierres dressées, en particulier à Avebury, dans le sud de l'Angleterre (ci-contre, au centre et à droite).

le Sauveur sous la forme traditionnelle d'un serpent, représenté par les alignements des monolithes d'Avebury. Le culte du serpent ou ophiolâtrie est au cœur de la religion mégalithique, selon Stukeley. En 1781, Henry Hurle, en accord avec Stukeley, crée l'Ordre des druides, qui se réunit encore aujourd'hui régulièrement à Stonehenge le jour du solstice d'été.

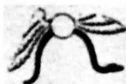


Vers la fin de sa vie, Stukeley rencontre James Mac Pherson, l'« inventeur » du poète gaélique Ossian, à l'origine du fantastique romantique et de la celtomanie. Toute une époque s'enthousiasme pour ce curieux syncrétisme qui mêle mythes celtes et chrétiens. La forte influence de Stukeley, le prêtre druidique, sur son chantre William Blake, le barde orphique, illustre l'aventure intellectuelle de la Jérusalem judéo-chrétienne et de ses prêtres, alliés avec Avebury ou Stonehenge et ses druides celtiques. Le poète se réclame de l'anarchie qui inspire l'âge d'or et le prêtre dévoile l'ordre sacré.



Imprégné par l'iconographie religieuse, Stukeley représente en 1759 les sacrifices des druides devant Stonehenge à la fois comme une crucifixion chrétienne (la victime humaine, tel le Christ sur la croix) et comme un sacrifice païen (l'animal sur le bûcher).

Le druidisme inventé par Stukeley est donc une réflexion poétique et sacrée originale, qui ne se rattache en rien à la science des druides, ces prêtres gaulois connus par César au Ier siècle avant J.-C., c'est-à-dire un millénaire et demi après la fin de l'utilisation cérémonielle des monuments mégalithiques.




Druidisme, celtomanie et sectarisme

Le druidisme mystique de Stukeley transcendait les chauvinismes. En revanche, au début du siècle, les rassemblements sur le site de Stonehenge, le temple solaire, motivent des foules rassemblées en de véritables sectes. Le 24 août 1905, la « grande loge druidique de l'ancien ordre » visite pour la première fois le site pour l'initiation de masse de 650 à 700 frères, qui doivent connaître le mot de passe, et de 256 novices. Les rites commencent par un banquet, et la musique joue *La Marche des druides*, spécialement composée pour l'occasion.
D'autres associations druidiques se répandent dans les îles Britanniques et en France.

A la suite de la renaissance de ces mouvements druidiques, des rassemblements se forment à Stonehenge pour fêter le solstice d'été. Ce renouveau est particulièrement spectaculaire lors de la cérémonie du 24 août 1905 (ci-dessous).



Des druides gallois habillés de blanc se rassemblent ainsi autour de la pierre de Pontypridd Rocking. Les autorités craignent des dérives politiques. En 1910 d'ailleurs, le parti travailliste organise une manifestation autour de la même pierre.

Depuis 1928, en Cornouailles, des bardes vêtus d'une chasuble bleue officient au centre du cercle de pierres dressées de Boscawen-Un. Stonehenge reste aussi un centre fréquenté par les adeptes du culte druidique. Le 21 juin 1914, le superintendant du Wiltshire y interdit une réunion organisée par le grand druide, qui doit quitter les lieux. Depuis cette date, le site de Stonehenge, devenu propriété

Le monument devient le cadre privilégié d'un rituel qui met en scène des personnages habillés de longues chasubles blanches, brandissant des crosses et de longs bâtons. Une vision typique du début du XXe siècle, qui n'a rien à voir avec les rituels antiques ou préhistoriques dont nous ne savons pratiquement rien.



d'Etat, est l'objet de mesures de protection face aux débordements des fidèles du druidisme, qui se rassemblent le jour du solstice d'été, et face à l'enthousiasme provoqué par ces cérémonies. Ainsi, en 1969, deux mille motards rejoignent les druides pour célébrer le soleil. En 1974, cette cérémonie du soleil attire encore les représentants de nombreuses religions adeptes de Bouddha, d'Allah, de Jésus, de la Terre, de l'environnement, d'Oglolala, une divinité océanienne, et même d'un dieu sioux. La foule est telle que la cérémonie doit être interrompue.

En Bretagne, les druides fréquentent certains lieux sacrés comme la tombe mégalithique de Merlin dans la forêt de Brocéliande où se mêlent ésotérisme et célébration de la geste d'Arthur. D'autres groupes druidiques se réunissent



Dans la chambre dolménique de la Table des Marchand (à Locmariaquer, Morbihan), la dalle de chevet est décorée de crosses symboliques. Si les motifs en sont fidèlement rendus par la gravure qui illustre les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, parus en 1845, l'auteur ne cherche pas à en donner d'explication. A notre époque, le mythe du menhir perdure, puisqu'il se retrouve jusque dans la bande dessinée d'Astérix.

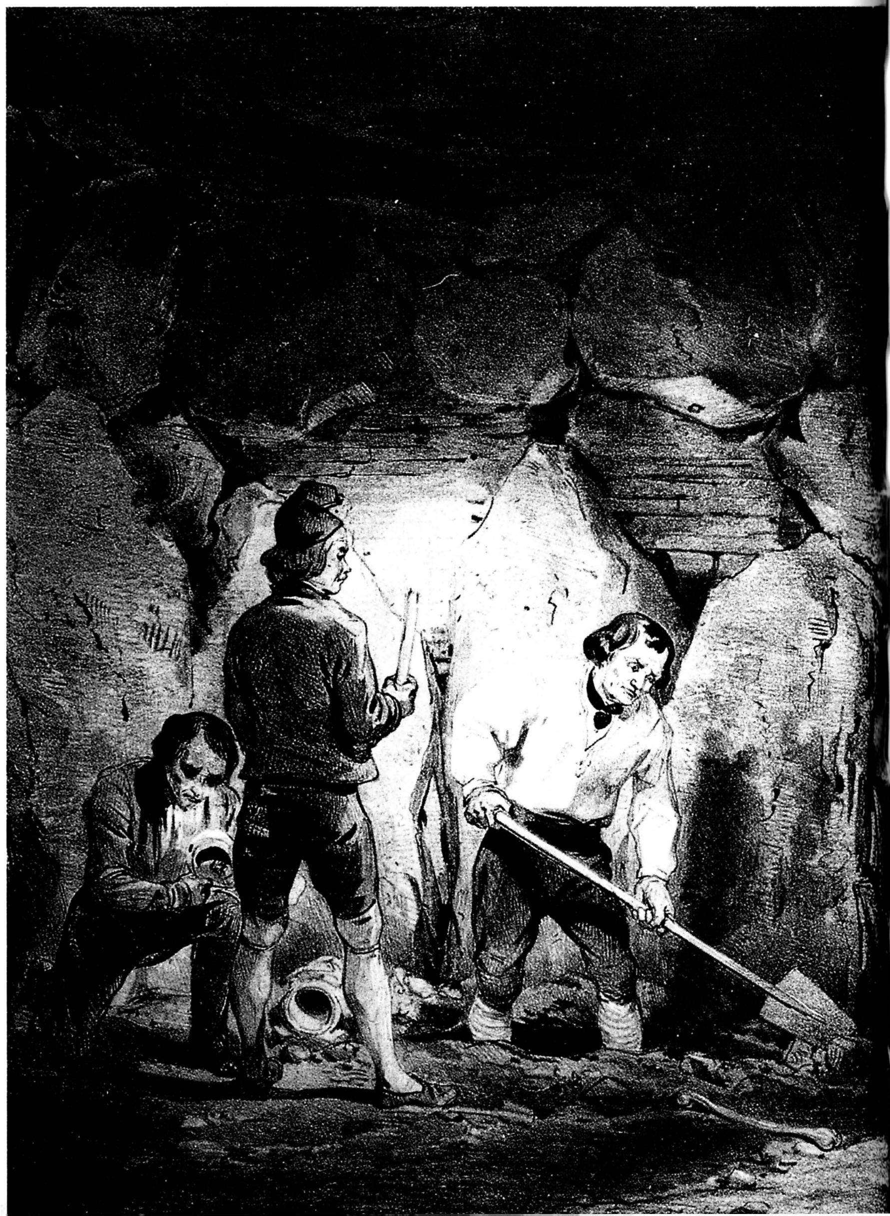


A new dawn for the Stonehenge Druids' ritual

dans la forêt celtique des Carnutes, sans référence à un quelconque mégalithe. Il en est de même des druides de la forêt de Saint-Germain-en-Laye qui adorent le soleil et les arbres séculaires. Le druidisme inspire encore des sectes de création récente, pour lesquelles les mégalithes sont une source d'inspiration ésotérique, avec des connotations parfois bien équivoques.

La subjectivité de cette approche des grosses pierres est telle que les signes piquetés présents sur certaines dalles et constituant l'art mégalithique – l'une des clés qui rendent accessibles les intentions des constructeurs – sont à peine signalés : incompréhensibles, ils n'intéressent pas les celtomanes. Au XIXe siècle, Prosper Mérimée exprima ainsi son désarroi après une visite des dalles décorées de Gavrinis, dans le golfe du Morbihan, « couvertes de dessins bizarres, des courbes, des lignes, droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes… »

A Stonehenge, le culte druidique se perpétue (ci-dessus, un rassemblement, le 22 juin 1987, c'est-à-dire le lendemain du solstice d'été). Les observations et études réalisées sur ce site n'ont fait qu'éveiller la curiosité des nouvelles sectes et celle des archéologues. Le mystère du cycle solaire auquel il faut sans doute ajouter le cycle lunaire est, pour les druides initiés habillés de blanc, l'occasion de se recueillir et de rassembler autour d'eux toute une population d'adorateurs du soleil.



Quand en 1825, l'abbé Mahé, chanoine de Vannes, s'adresse directement aux mégalithes : « Parlez... mais parlez donc », il se fait le porte-parole de ses confrères les « Antiquaires », membres des sociétés savantes qui viennent de se créer pour se consacrer à l'étude du passé, et en particulier des mégalithes.

CHAPITRE II

ANTIQUAIRES ET SAVANTS

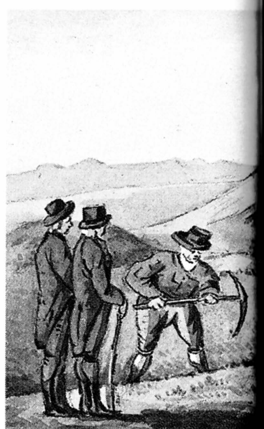
La passion des mégalithes pousse les « Antiquaires » à interroger directement les monuments en les observant sur place (à droite, à Gordom's Edge, en Grande-Bretagne) et en pratiquant les premières fouilles (à gauche, à Udleire, au Danemark).



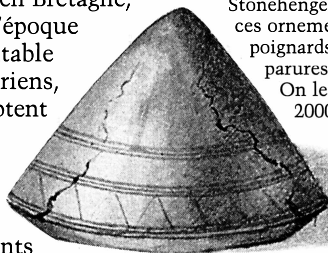
Sous le feu du rationalisme

Au début du XIXe siècle, Jacques de Cambry remet en cause les délires poético-religieux de Stukeley et leur oppose le rationalisme révolutionnaire des Antiquaires. Pour faire parler les pierres, ceux-ci partent du principe qu'elles méritent d'être étudiées avec plus de pertinence : il faut rechercher leur nature géologique, en explorer les parties cachées dans le sol, se préoccuper de leur environnement archéologique et astronomique. L'Académie celtique naît en 1805 et Cambry en est le premier président. Elle se transforme cependant dès 1814 en Société royale des Antiquaires de France, changement révélateur de l'évolution des mentalités vers une recherche plus historique. A partir de 1830, le gouvernement de Louis-Philippe sent la nécessité de nommer un inspecteur pour la surveillance et le classement des monuments. Prosper Mérimée est ainsi le premier inspecteur général des Monuments historiques et découvre lors de ses voyages, en particulier en Bretagne, que les pierres mises en œuvre à l'époque préhistorique constituent une véritable architecture. En 1867, les préhistoriens, rassemblés en Congrès à Paris, adoptent le terme de «mégalithe», proposé par la Société polymathique du Morbihan, nouvellement créée. En 1879, le Comité pour la conservation spéciale des Monuments mégalithiques est annexé par le ministre des Beaux-Arts à la Commission des Monuments historiques.









Parmi les trésors recueillis dans les tumulus de la région de Salisbury, où se trouve également Stonehenge, figurent ces ornements de poignards et ces parures en or. On les date vers 2000 avant J.-C., période de l'âge du bronze qui vit l'apogée du grand site cérémoniel. Les fouilles des tumulus entraînent la constitution de collections, les premiers classements d'objets et le début des chronologies.

Le temps des fouilles

Vers 1600, des ossements humains avaient bien été découverts à Stonehenge, mais l'Eglise considérait alors que les exhumer serait un sacrilège. Ce n'est qu'au début du XIXe siècle que sir Richard Colt Hoare et son chef de fouille W. Cunnington peuvent se consacrer à l'exploration des grands tumulus de



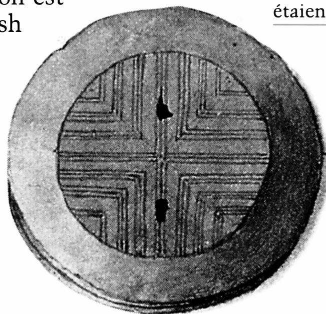
Sir Richard Colt Hoare (à gauche) et W. Cunnington (ci-dessous) assistent à l'exploration, à la pelle et à la pioche, d'un tumulus arasé de la région de Stonehenge (aquarelle de Philippe Crocher, 1807, ci-contre). La méthode est expéditive mais elle a eu le mérite de fournir des objets dont l'interprétation permettra d'expliquer ces monuments et les cérémonies qui s'y étaient déroulées.





la région de Salisbury, au sud de l'Angleterre, où le Devizes Museum va recevoir la collection d'objets archéologiques issus de ces recherches. Suivent Pitt Rivers dans l'East Dorset, Thomas Bateman dans le Derbyshire, Canon William Greenwell dans le Yorkshire – dont la collection est aujourd'hui au British Museum. Toute l'Angleterre est ainsi passée au crible des Antiquaires.

L'archéologie est devenue désormais une science officielle, qui passionne même les souverains. Le roi Frédéric VII du Danemark se déplace dans le nord de la Zélande sur la tombe exhumée dans la tranchée creusée de part en part d'un tumulus de l'âge de bronze. En France, Napoléon III crée





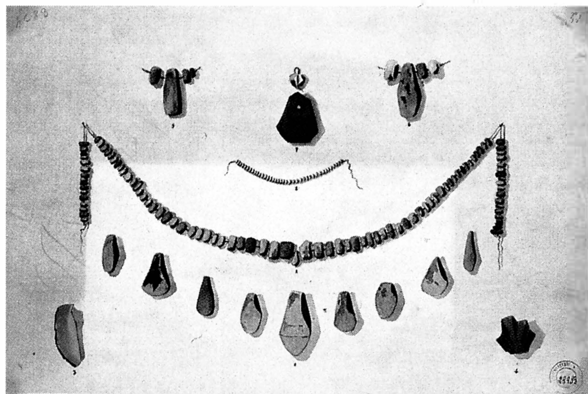


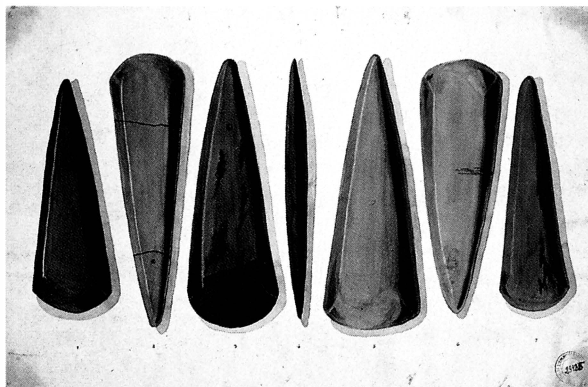


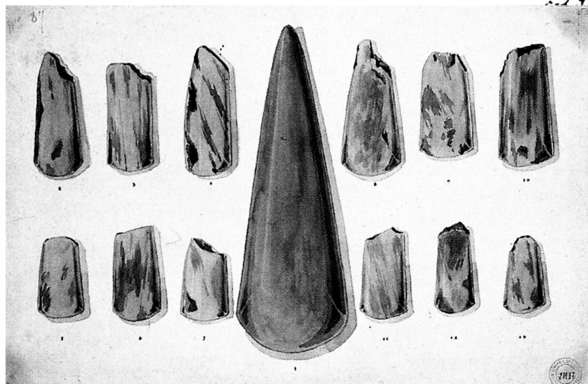












Les collections d'objets archéologiques trouvés dans les tumulus sont dessinées et souvent présentées sous forme de planches publiées dans les revues des sociétés savantes. Les objets peuvent ainsi être comparés et étudiés par la communauté des Antiquaires. James Miln, qui fouille les monuments de Carnac, exécute, en septembre 1874, ces trois planches aquarellées; les deux premières représentent des pendeloques et des perles en variscite verte, des haches polies en roche noire et en roche verte provenant des sépultures en coffres du tumulus Saint-Michel. La planche du bas montre des haches polies en fibrolite et peut-être en jadéite trouvées dans les fouilles de Bocennos, tous objets aujourd'hui exposés au musée de Carnac.



en 1862 le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye : il reçoit entre autres collections celle du baron de Baye, constituée dans les hypogées de la Marne, et celle que Du Chatellier a patiemment rassemblée dans le Finistère lors de fouilles de monuments mégalithiques. Le musée de la Société polymathique du Morbihan présente les objets découverts par ses membres, tandis que le tout nouveau musée de Carnac rassemble les collections de James Miln, un Ecossais associé au jeune Breton Zacharie Le Rouzic.

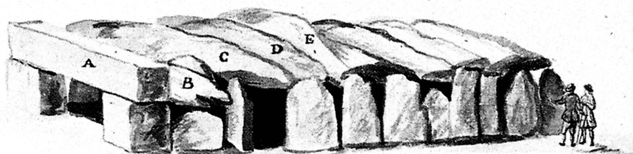
La passion des fouilles ouvre une ère faste pour l'étude des mégalithes, désormais renouvelée sur des bases concrètes et objectives. Malheureusement, les méthodes des fouilleurs, malgré un sens pertinent de l'observation, sont expéditives et destructrices. Il y a alors trois façons d'explorer un tumulus : creuser au sommet un puits pour atteindre la tombe directement, pratiquer une grande section ou tranchée à travers tout le tumulus ou encore... raser le tumulus!

Zacharie Le Rouzic (ci-dessous), par son activité rigoureuse de fouille et de restauration des dolmens, est l'un des fondateurs de l'archéologie des mégalithes bretons.

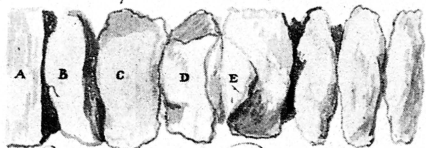


La fouille d'un tumulus (ci-contre, en 1844, près d'Aylesford, Grande-Bretagne) s'apparentait à une véritable chirurgie : les ouvriers creusent à la pelle et à la pioche une tranchée qui évente le tertre jusqu'à la tombe centrale, tandis que les Antiquaires en chapeau commentent les travaux (ci-contre).

Vue de la Roche aux fées du côté du levant



Vue des pierres de dessu



A roche de 3. pieds 6. pouces d'epaisseur et autant de largeur, sur 16. pieds 6. pouces de long.

B roche de [illegible] pieds 6. pouces de long et de 3. pieds de large.

C roche de 16. pieds de long.

D roche de 13. [illegible] 6. pouces de long.

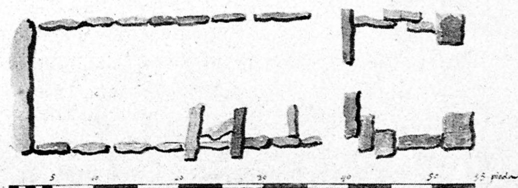
E roche de 16. pieds de long de 9. pieds de large par le bout et de 3. pieds d'epaisseur au milieu.

Les autres suivantes sont a peu près de pareille longueur, mais plus irrégulières qu'il est [illegible].

Vue du costé du Couchant



Plan



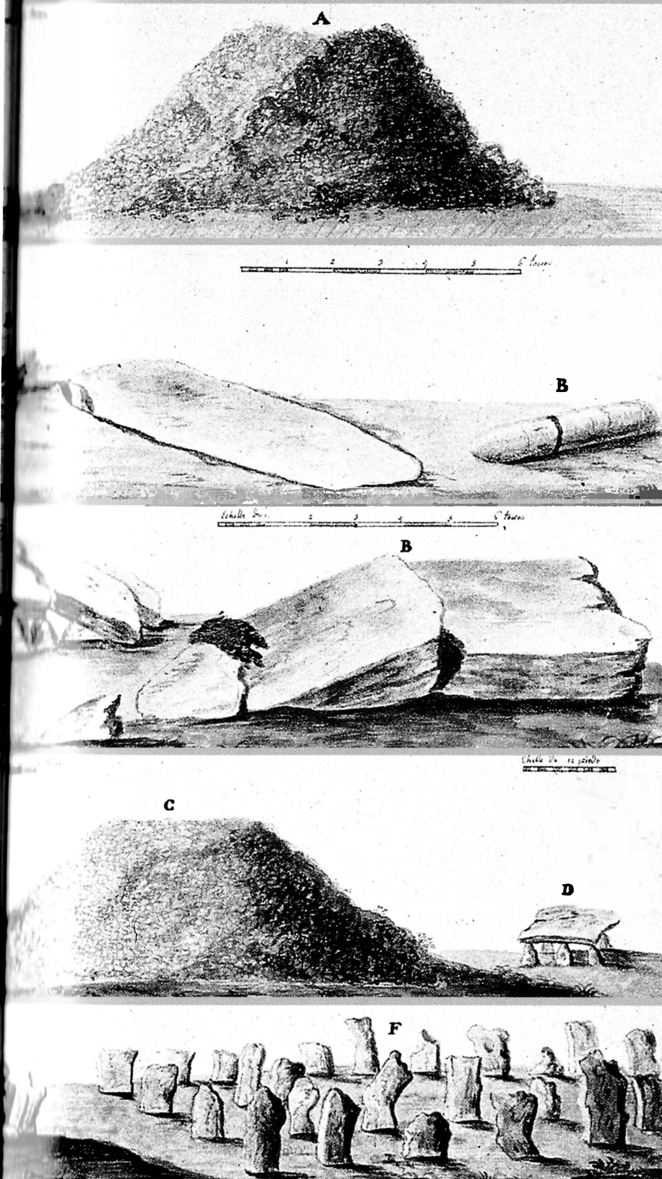








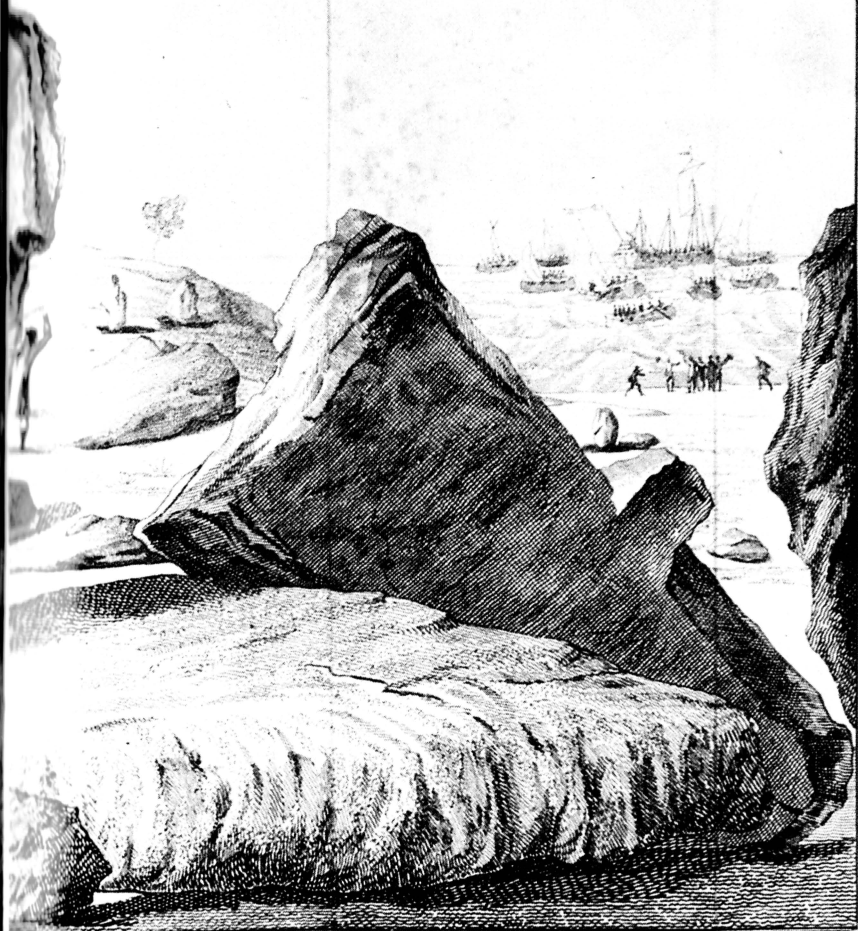


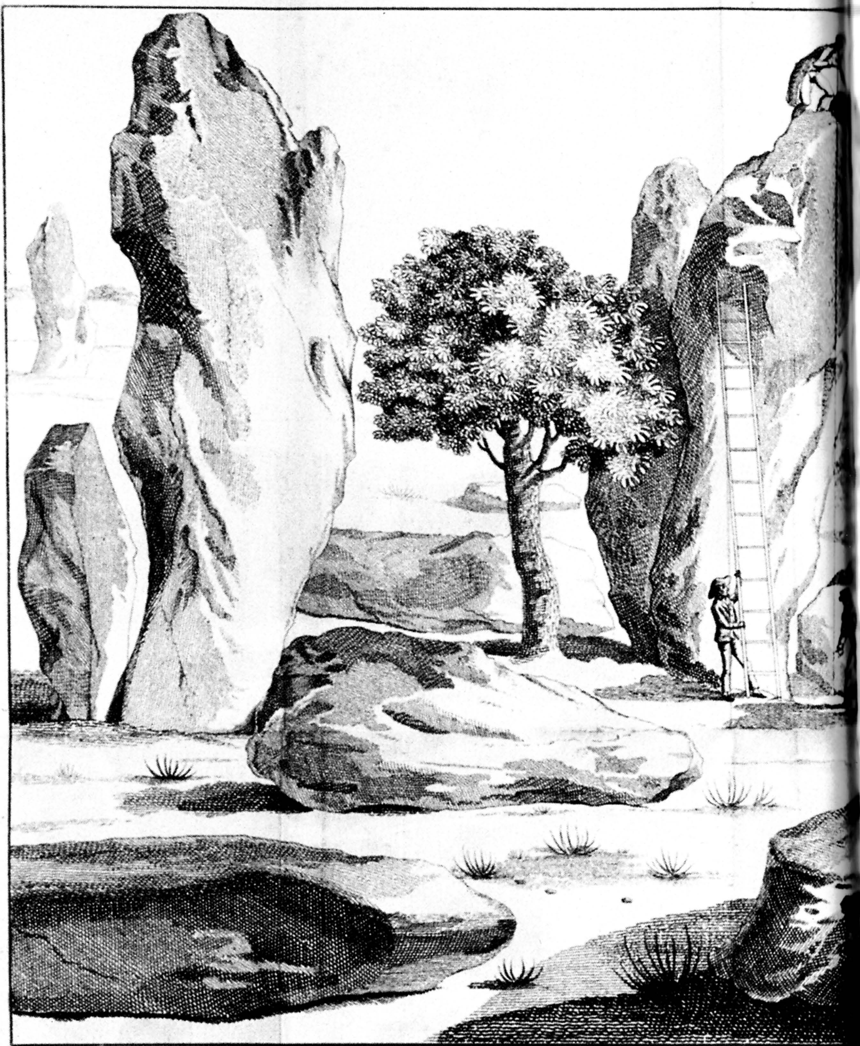


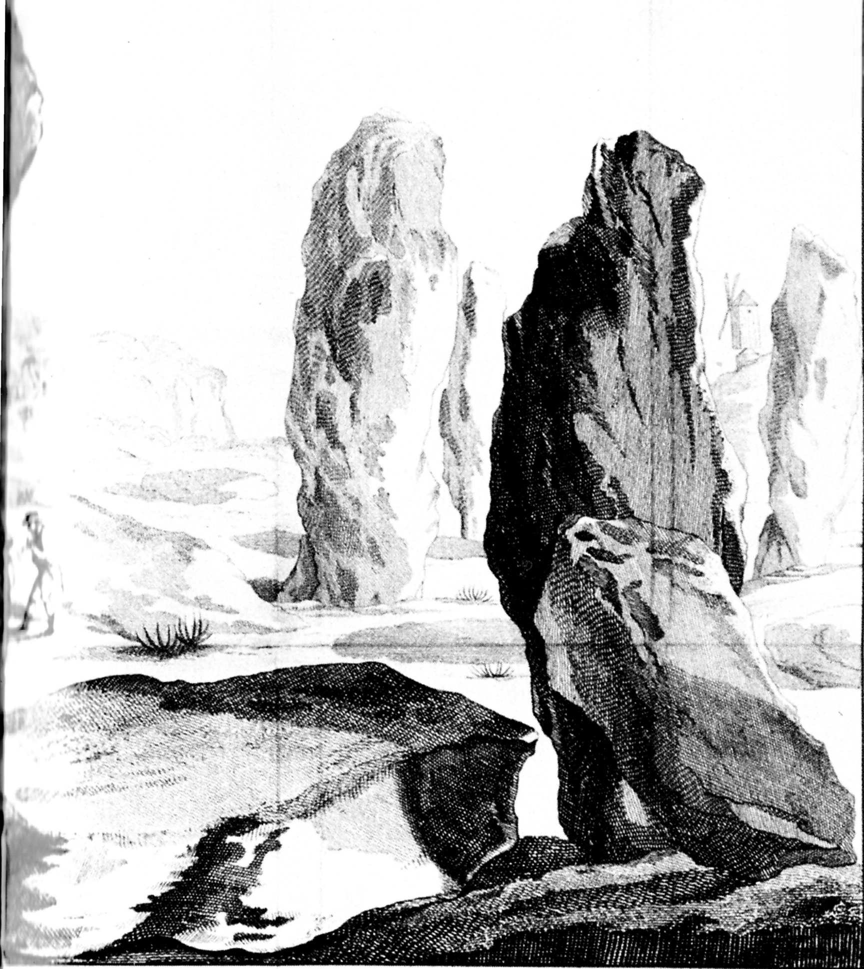
Mégalithomania

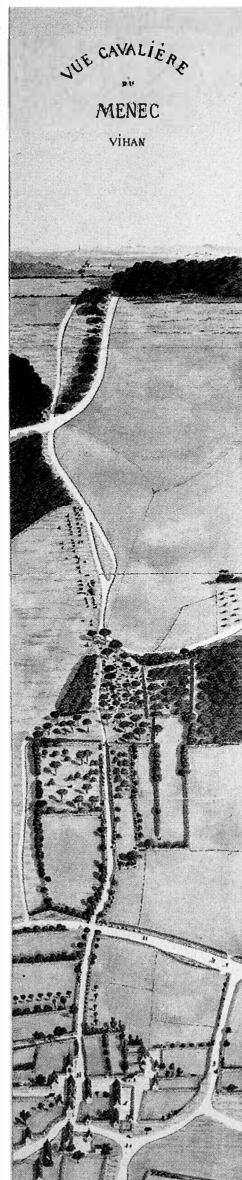
Christophe Paul de Robien (1698-1756), magistrat au Parlement de Bretagne, peut être considéré comme l'initiateur de l'archéologie bretonne; le premier, il s'interroge sur les monuments mégalithiques qu'il interprète déjà comme des tombeaux. Le recueil manuscrit de ses relevés rend compte de l'état de ces monuments au XVIIIe siècle : à gauche, les différents dessins du dolmen de la Roche aux Fées; ci-contre, dans le registre du milieu, les monuments de Locmariaquer – en particulier le Grand Menhir brisé et le dolmen de la Table des Marchand; ci-contre, en bas, les alignements de Carnac. C'est dans ce même site de Carnac que Jacques de Cambry fit entreprendre des recherches (pages suivantes). Paru en 1805, son ouvrage *Le Monde celtique* le montre en train d'examiner, de mesurer, d'interpréter des monolithes aux formes exagérées. Avec Cambry, représentant typique des Antiquaires, naît la « mégalithomania ».

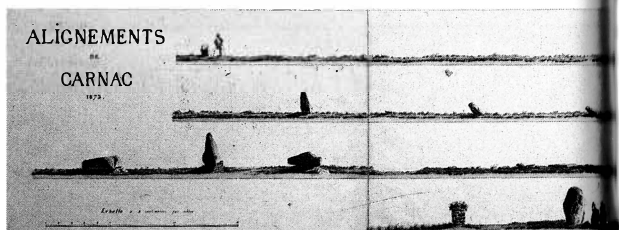


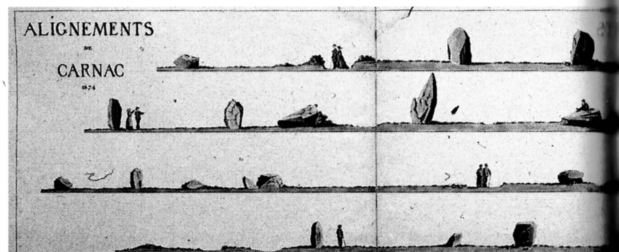

Pl 4




Pl. 3.







Seuls les vestiges les plus importants, appelés «fossiles directeurs» car typiques d'une époque, sont recueillis, sans relevés précis. Objectif de la fouille : retrouver la forme initiale du monument et le dater, en recueillant les pièces exceptionnelles qui viendront garnir les vitrines du musée.

Relevés et cartes postales

Comme toute architecture, les monuments mégalithiques étudiés commencent bientôt à être mesurés et relevés. Dès 1762, le comte de Caylus demande aux ingénieurs des ponts et chaussées d'établir les plans et profils des pierres «gauloises». L'ingénieur Duchesne prend en charge le relevé isométrique de la célèbre Pierre levée

Henri de Cleuziou est connu au XIXe siècle pour ses livres à vocation populaire, où il vulgarise les travaux récents sur les origines de l'homme. Lui-même s'intéresse aux alignements de Carnac. A gauche, son plan de l'alignement du Ménec indique avec un grand réalisme la disposition des pierres dressées par rapport au parcellaire. Cette carte va de pair avec une coupe transversale du même alignement (ci-dessus, dans la partie supérieure) avec ses menhirs encore en place en 1873. La coupe transversale du dessous est celle de Kermario avec ses menhirs tels qu'ils apparaissent en 1874.

COUPES TRANSVERSALES DANS LES PIERRES DU MENEC.

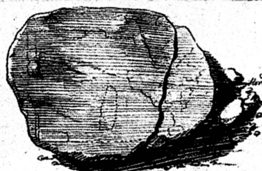
COUPES TRANSVERSALES ET LONGITUDINALES DANS LES PIERRES DE KER MARIO.

de Poitiers, pour avoir des données plus précises que les « douze toises en carré, et d'épaisseur quatorze pans » de Rabelais… Des mesures précieuses sont notées en 1860 par les Anglais Lukis et Dryden, sur un plan des alignements de Carnac, avant que les pierres ne soient abusivement relevées.

Le goût des chiffres se répand. Un tableau des dimensions des quinze mégalithes les plus imposants est publié par Gabriel de Mortillet, avec en tête le Grand Menhir brisé, évalué à 340 tonnes et à









Pour le comte de Caylus, l'ingénieur Duchesne dessina la Pierre levée de Poitiers, de face, de profil et de dessus, selon les angles axiométriques (ci-contre). L'œuvre maîtresse de Caylus dans le domaine de l'archéologie reste son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* paru à Paris, en sept volumes entre 1752 et 1768. Il y exprime l'idée que « les monuments antiques sont propres à étendre les connaissances », autant que les textes des historiens. Les dessins méthodiques de ces monuments peuvent être considérés comme les sources d'une réflexion typologique et archéologique.

Esprits originaux et passionnés, les Antiquaires se réunissaient dans les sociétés savantes qui s'étaient créées dans toute l'Europe. En instituant en 1830 une Inspection des Monuments historiques, l'Etat français officialisait la préoccupation de sauvegarder le patrimoine dont faisaient partie les mégalithes. Un souci de protection que l'on retrouve dans les îles Britanniques, au Danemark, en Allemagne et dans la péninsule Ibérique. L'étape suivante fut l'acquisition par l'Etat de certains de ces monuments afin de les protéger et de les mettre en valeur. En témoigne ce montage de dix photographies (1888) représentant des monuments mégalithiques achetés par l'Etat français : les alignements de Carnac, le fameux Menhir brisé de Locmariaquer et divers dolmens étayés en vue de travaux de consolidation.

20,50 mètres de haut. Les mesures d'angle caractérisant les alignements ou les entrées des tombes intéressent le capitaine Devoir, un marin qui cherche une relation entre les architectures et les astres. En 1894, de Mortillet décompte 6 192 mégalithes en France, dont 3 450 dans le Morbihan. Dans les îles Britanniques, on dénombre 900 cercles de pierres dressées.

L'intérêt des scientifiques pour les mégalithes se popularise avec l'édition de cartes postales dont l'âge d'or coïncide avec l'Exposition de Paris de 1900. Une première étude est réalisée à



partir de 1 200 cartes représentant des monuments bretons et de nombreux personnages pittoresques. La phototypie, procédé apparu en 1890 et préfigurant l'off-set, permet alors de donner un état précis de chaque monument important et de son paysage environnant.



Trilithon at Elkeb. From a Drawing by Dr. Barth.

Phénomène universel ou religion mégalithique ?

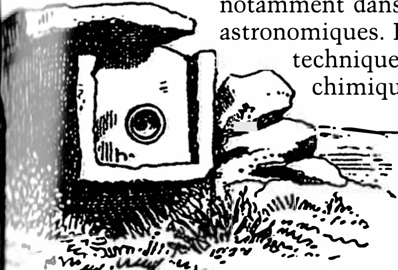
A la fin du XIXe siècle, la découverte de mégalithes hors d'Europe occidentale, combinée à la méthode analogique, qui tente d'établir des filiations d'un monument à l'autre, soulève l'hypothèse d'une religion mégalithique : des prêtres-marins missionnaires l'auraient répandue sur tous les continents, à partir de l'Egypte ou de la Mésopotamie, voire de la Grèce, berceaux de ces constructions géantes que sont les pyramides, les ziggourats et les tholos. Dès 1872, James Fergusson publie *Rude Stone Monuments*, synthèse d'une enquête mondiale : comme en Europe, les « géants » ont construit des tombes mégalithiques en Corée ou en Inde, et apparaissent tels les héros d'une mythologie universelle, tant il est tentant d'établir des filiations entre les différents monuments.



Dolmen at Rajunkoloor. From a drawing by Colonel Meadows Taylor.

RUDE STONE MONUMENTS

La relation de ces architectures avec la mort se précise cependant peu à peu, tout au long de la première moitié du XXe siècle, de même que la certitude d'une volonté d'organisation, visible notamment dans les orientations astronomiques. Puis l'invention des techniques de datation physico-chimique, à partir des années 1950, attire l'attention sur les importants écarts dans le temps entre les différents foyers mégalithiques.



Le succès de l'ouvrage de James Fergusson était dû autant au texte, qui prouvait l'universalité des mégalithes, qu'à l'illustration soignée, qui donnait à voir des monuments pour la plupart inconnus, avec souvent un personnage pour en indiquer l'échelle : en haut, un trilithe à Tripoli (en fait, un pressoir antique à huile d'olive!), ci-dessus, un grand caveau mégalithique en Inde. En bas, à gauche, dans le Caucase, un dolmen à dalle d'entrée perforée d'un hublot rappelle certaines allées couvertes du Bassin de Paris.





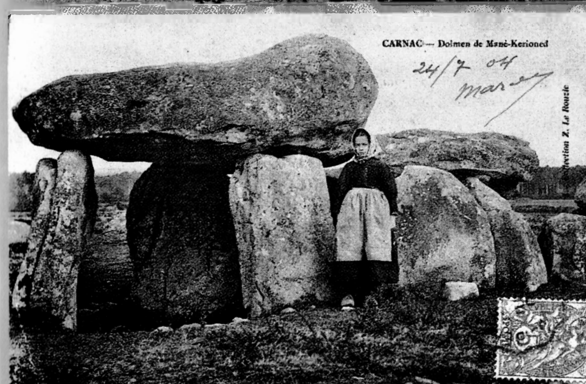
Stonehenge. This is said to have been built as a Temple for the worship of the Sun 3,700 years ago. Others say that it was erected in the reign of Aurelius Ambrosius King of Britain, 490, to commemorate the defeat of the Britons by Hengist. The stones are supposed to have been brought from Ireland by the Magic of Merlin.

STONEHENGE.

Dear E. I daresay you have heard of this place. It is 20 mls from Lon
With love. A.M.

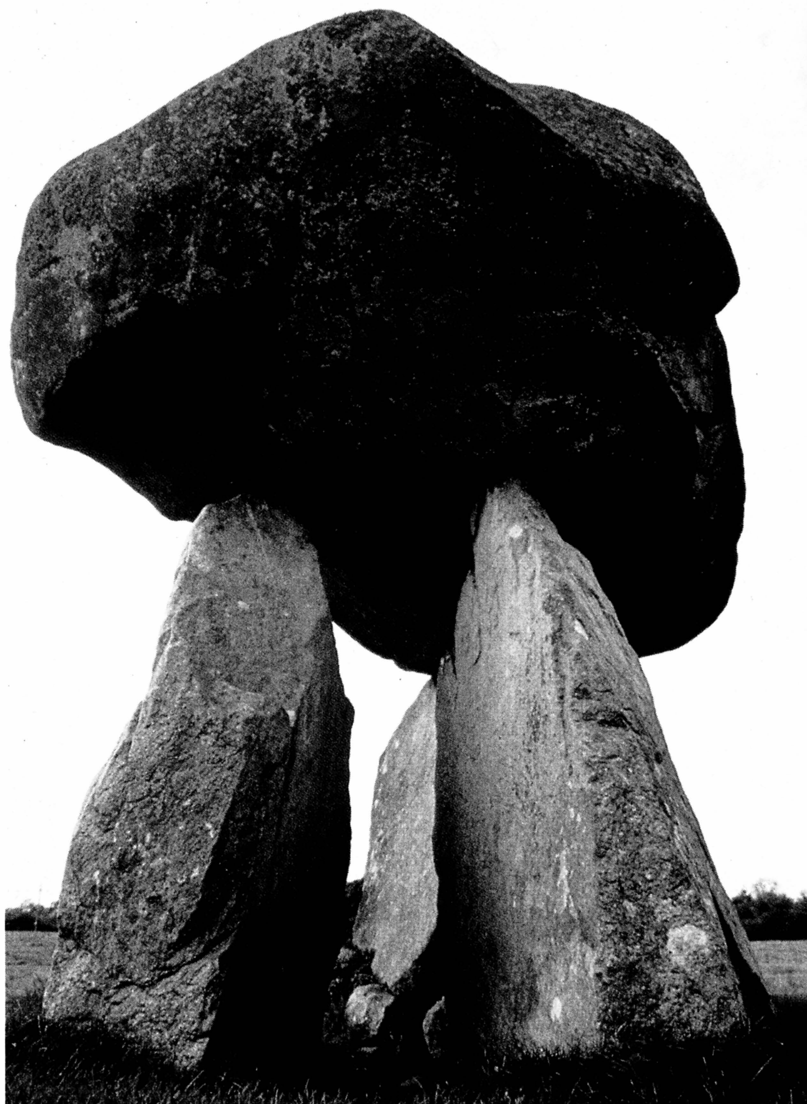






Souvenirs de mégalithes

Pour la seule région de la Bretagne, plus de 1 200 cartes postales ont été publiées entre 1900 et 1926 sur le thème des monuments mégalithiques, fierté des communes (ci-contre, Carnac). Le phénomène affecte aussi bien d'autres régions européennes. Le grand intérêt des cartes postales est qu'elles montrent les monuments dans leur paysage et souvent leur contexte humain avec les enfants, les femmes et les hommes en costume traditionnel donnant l'échelle de ces grosses pierres. Cet état des lieux, souvent de qualité au niveau des prises de vue et des tirages, constitue une documentation essentielle pour la connaissance de ces vastes ensembles. Les photos prises par Adrien de Mortillet (le fils de Gabriel) en 1893 dans la région de Sartène, en Corse, (pages précédentes) prouvent cet intérêt pour les mégalithes dans toutes les provinces françaises. Le dolmen est celui de Fontanaccia. Quant au site de Stonehenge, en Angleterre, il devient un lieu touristique dès le début du siècle : les cartes postales en font foi.



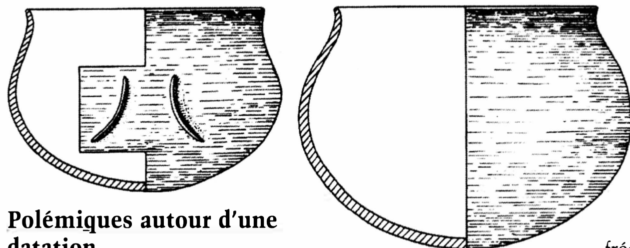
Entre les Ve et IIe millénaires avant notre ère, le mégalithisme d'Europe occidentale a connu plusieurs phases de développement caractérisées par des types architecturaux spécifiques, concernant à la fois les dolmens, ou chambres mégalithiques, et les menhirs, ou pierres dressées. Ces monuments, vénérés pendant des siècles, ont parfois subi des transformations et des reconstructions.

CHAPITRE III

TROIS MILLE ANS D'ARCHITECTURE

Le dolmen à portique, avec les deux piliers supportant un énorme bloc de couverture, type architectural datant du IVe millénaire, est caractéristique du nord-ouest de l'Irlande, (à gauche, le dolmen de Groleck). A l'origine, les blocs étaient recouverts par les pierrailles d'un tumulus, que les fouilles modernes permettent de retrouver (ci-contre, sur le site des Fouillages, à Guernesey).





Les datations au carbone 14 réalisées sur des charbons de bois trouvés sur le sol ancien du monument de l'île Carn dans le Finistère (ci-dessous) indiquent une fréquentation du site entre 4400 et 4200 avant J.-C., ce que confirme la céramique trouvée sur place (à gauche). Cet amas de pierrailles architecturées, recouvrant des chambres funéraires, est appelé « cairn » en breton, d'où le nom de l'île.

Polémiques autour d'une datation

En 1955, sur le promontoire de Plouézoc'h, au nord de Morlaix dans le Finistère, le long tumulus de Barnenez – 70 mètres et onze chambres à couloir, construites selon un plan circulaire en pierres sèches complétées par quelques dalles – est menacé de destruction. Un tertre voisin similaire vient de disparaître. La menace impose de dater scientifiquement ces énormes vestiges de pierre. La méthode du carbone 14, inventée en 1949 par l'Américain Libby, est appliquée à Barnenez et les résultats obtenus sur des charbons de bois étonnent la communauté scientifique : le monument, aménagé en deux phases, date du milieu du Ve millénaire avant J.-C. Plusieurs archéologues refusent l'évidence, prétendant que



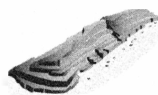
les charbons de bois, provenant d'un vieux sol, peuvent être antérieurs à la construction du cairn. Pourtant, des dates similaires sont obtenues à partir d'échantillons prélevés dans deux autres tumulus du Finistère, sur l'île Guennoc et sur celle de Carn.

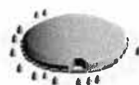
A Guernesey, le monument des Fouillages (ci-dessus) est contemporain des premiers agriculteurs, vers 4500-4000 avant J.-C., période caractérisée par une céramique décorée d'impressions pointillées. Un tertre recouvrait à l'origine les coffres centraux alignés; il était entouré par de gros blocs.

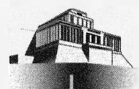
Quelques années plus tard, en 1973, à Bougon (Deux-Sèvres), dans un pays calcaire favorable à la conservation des ossements humains, des datations au carbone 14 sont réalisées à partir des ossements de deux tombes (les tumulus E et FO) : les résultats sont compris entre 5040 et 4390 avant J.-C. A l'évidence, le mégalithisme a commencé en Bretagne et dans le centre-ouest de la France vers 4500 avant J.-C., voire parfois auparavant!

Les datations – si anciennes qu'elles soient – des mégalithes seront par la suite confirmées, en particulier grâce à la méthode de thermoluminescence, qui évalue l'âge de la dernière cuisson des poteries et qui est testée, entre autres, sur des échantillons du monument I de Poço de Gateira et d'une tombe voisine du Haut-Alentejo, au Portugal. Le gigantisme mégalithique, en cours de découverte dans le dolmen daté au carbone 14 d'Alberite (Cadix), est ainsi attesté dans la péninsule ibérique dès le Ve millénaire avant J.-C. et pose le problème de l'autonomie de certaines évolutions locales.

Ces datations physico-chimiques remettent définitivement en cause toute influence orientale, en particulier celle de la Grèce mycénienne (tombe des Atrides). André Malraux résuma parfaitement l'importance que



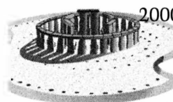












Le mégalithisme est l'une des formes les plus anciennes de l'architecture sacrée. A preuve, cette comparaison entre les premières constructions monumentales en Orient (tour de Jéricho, mastaba et pyramide d'Egypte, ziggourat mésopotamienne) et les grands cairns, les tumulus à chambre mégalithique carrée, les allées couvertes et les cercles de pierres dressées.

prirent tout à coup les architectures mégalithiques en décernant, lors d'une visite au monument de Barnenez, le titre de « Parthénon mégalithique » ! Dès lors, la question cependant s'imposait : d'où viennent ces architectures mégalithiques ?

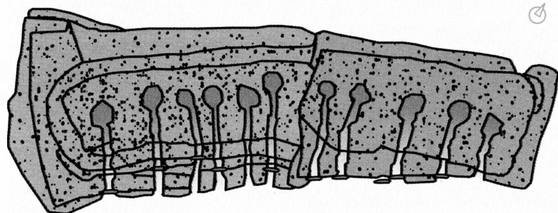
Des « protomégalithes »...

Il semble que le caractère collectif des coffres sépulcraux d'époque mésolithique (VIIIe-Ve millénaire) de Téviec et d'Hoédic en Morbihan évoque au Portugal les cimetières de Muge et au Danemark les sépultures collectives de Bögebakken et de Skateholm. Est-ce le point de départ au Ve millénaire avant J.-C. de la sépulture mégalithique ? Les sépultures en pleine terre, sous dalle mégalithique à un ou deux squelettes (région de Malesherbes, Loiret) ou à squelettes multiples placés sur le ventre (Pontcharaud, près de Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme), datées de la seconde moitié du Ve millénaire, introduisent l'usage des grosses dalles, mais n'offrent pas encore la monumentalité des tombes mégalithiques.

Les coffres du type de Saint-Martin-la-Rivière (Vienne) sont également aménagés dans une fosse,

La façade atlantique de la péninsule Ibérique, de la Galice au Portugal, présente des formes mégalithiques dès le Ve millénaire avant J.-C. Les pierres dressées, décorées de cercles piquetés disposées en cromlech à Almendres, près d'Evora, au Portugal (à gauche), se rapprochent des monuments similaires de Bretagne et de Grande-Bretagne. De même, les grands dolmens de Viseu (ci-dessous, toujours au Portugal) sont à la fois originaux par le plan de la chambre et proches des autres grandes architectures mégalithiques de l'Ouest atlantique.







Le tumulus de Barnenez possède toutes les caractéristiques de l'architecture mégalithique : la monumentalité, la présence de sépultures collectives (plan en haut, à gauche) et l'utilisation de grosses pierres (ci-contre, intérieur d'une chambre). Le tumulus, architecturé, a été construit en deux phases, vers 4700 avant J.-C. pour la partie ouest et 400 ans plus tard pour la partie est.

sous le niveau du sol; dans l'ouest de l'Europe, ils peuvent être protégés par des tertres, comme dans le tumulus complexe des Fouillages (Guernesey) ou encore dans les longs tumulus morbihanais de Saint-Michel et du Moustoir, à Carnac, ceux du Mané-er-Hroeck et du Mané-Lud, à Locmariaquer, ou ceux de Tumiac, à Arzon. Les grandes architectures «protomégalithiques» combinent donc le coffre funéraire – d'origine mésolithique dans la zone atlantique et néolithique ancien en Suisse – et le long tumulus monumental, forme très ancienne de la première moitié du Ve millénaire avant J.-C. en Bretagne et dans le centre-ouest de la France, peut-être apparentée aux longues structures palissadées des nécropoles de la Haute-Bonny, à Rots (Calvados), et de Passy (Yonne) dans l'est du Bassin parisien.

... aux mégalithes

La tradition du long tumulus protomégalithique durera pendant tout le quatrième millénaire avant J.-C., au Danemark et en Grande-Bretagne. Mais dès le milieu du Ve millénaire, le tumulus de Barnenez, tout en s'inscrivant dans cette continuité, innove. A la place des coffres apparaissent des chambres

sépulcrales faites de grosses pierres ouvertes vers l'extérieur par un couloir d'accès et propres à des rites collectifs.

Ces trois critères – tumulus, rites funéraires collectifs et grosses pierres – caractérisent l'architecture mégalithique. La genèse du mégalithisme semble bien liée à la sédentarisation, vers 6000 avant J.-C., des nouveaux agriculteurs porteurs d'un mode de vie né au Proche-Orient et en quête de terres fertiles. Arrêtés par la façade atlantique, ils ont dû inventer une solution pour survivre et gérer une sédentarité permanente. En organisant le culte des ancêtres grâce à ces monuments, les hommes ont légitimé leur possession d'un territoire tout en affirmant leur identité culturelle.



Le tumulus Saint-Michel à Carnac, surmonté aujourd'hui d'une chapelle, recouvre des coffres sépulcraux sans couloir d'accès, forme archaïque par rapport aux tombes de Barnenez mais sans doute contemporaine.

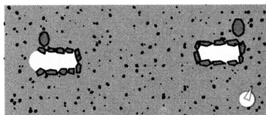
Typologie de l'architecture mégalithique

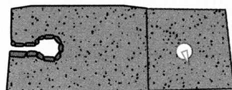
Depuis les cinquante dernières années, des inventaires systématiques sont rédigés à la suite de vastes campagnes de fouilles, en Allemagne du Nord, en Irlande, dans les îles Britanniques, en Bretagne, dans la péninsule Ibérique, à Malte… Grâce à la confrontation des observations menées lors de ces investigations, les archéologues ont pu établir une classification des architectures mégalithiques en Europe occidentale – celles des dolmens, c'est-à-dire ce qui reste des tombeaux lorsque le tumulus protecteur a disparu, et celle des menhirs, ou pierres dressées.

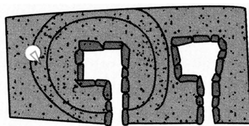
Un aménagement simple et fermé, coffre ou ciste, de plan carré ou rectangulaire de dimensions modestes, formé de dalles protégeant les restes d'un ou le plus souvent de plusieurs squelettes, est à l'origine de la «chambre dolménique». Cette forme simple est très répandue, enterrée ou couverte d'un tumulus, à Monchique en Algarve (Portugal), à Carnac, aux Chamblandes en Suisse, au Danemark, en Angleterre.

Au stade suivant, la chambre «dolménique» proprement dite est caractérisée par des dimensions assez importantes (2 à 6 mètres et parfois plus). Elle est accessible par un couloir





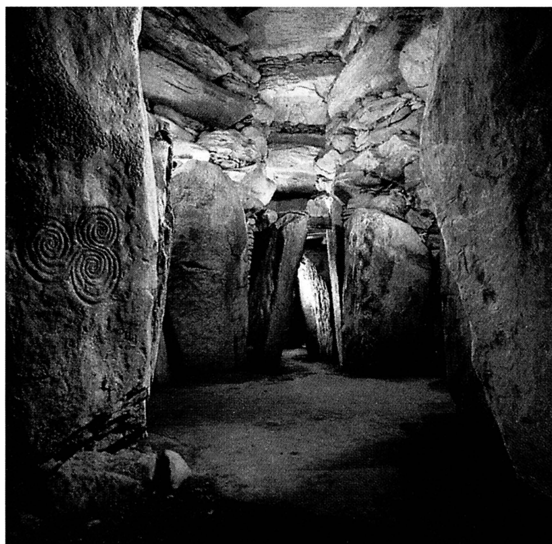






La forme sépulcrale la plus simple est celle du coffre ou ciste (dessin du haut), limité par des dalles et protégé par un tumulus bordé de grosses pierres (ci-dessous, en photo, le tumulus arasé du Manio III à Carnac, avec sa bordure de pierres et son coffre central). On trouve ensuite des chambres sépulcrales à couloir d'accès, soit circulaires, soit quadrangulaires (dessins ci-dessus et monument ci-contre de la nécropole de Champ-Chalon en Charente-Maritime).

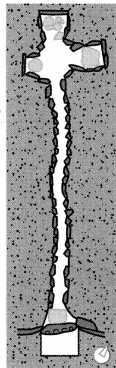
ou vestibule, depuis l'entrée aménagée sur la façade du tumulus. La tombe était donc fermée ou ouverte pour permettre de nouvelles inhumations, répondant ainsi à une fonction funéraire collective. Les archéologues ont établi leur classification d'après le plan de la chambre.

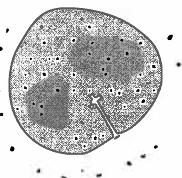


Le dolmen à chambre ronde et couloir est construit en pierres sèches, et son plafond est en encorbellement. Des dalles renforcent le couloir et le pourtour de la chambre. Cette forme architecturale, fréquente dans l'Ouest de la France (à Barnenez, par exemple) est apparue au début du Ve millénaire, mais se prolonge encore au IVe millénaire. L'usage de plus en plus fréquent de larges dalles pour remplacer les pierres sèches entraîne le passage du plan circulaire au plan hexagonal, comme au Portugal.

Le dolmen à chambre rectangulaire et couloir traduit une évolution vers un mégalithisme plus marqué, car il est formé de grandes dalles, pour la chambre comme pour la couverture. L'augmentation de la taille des dalles situe en effet le niveau de mégalithisme.

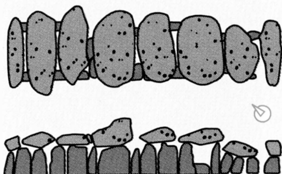
La démultiplication des chambres autour d'un même couloir aboutit au type irlandais des «Court dolmens» : deux à quatre chambres rectangulaires simples alignées dans un même tumulus à façade concave formant une «Cour», et même à des plans transeptés comme celui de Newgrange, fréquent





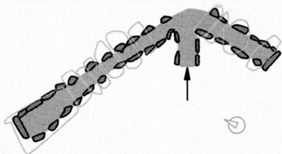
Du plan simple quadrangulaire, les chambres à couloir passent à des phases plus complexes comme le plan «transepté». L'exemple de Newgrange, vers 3000 avant J.-C. (photo ci-dessus, plan d'ensemble du tumulus et détail du plan de la tombe), montre la disproportion entre l'architecture fonctionnelle interne et la monumentalité externe, conçue pour impressionner la communauté.

également dans les Orcades, en Angleterre et en Pays de Loire.



L'élargissement et l'allongement de la chambre dolménique sont manifestes avec le type angoumoisin (région d'Angoulême) et le type angevin (région d'Angers), où l'on trouve les plus mégalithiques de tous les dolmens : ceux de la Roche aux Fées et de Bagneux (17,30 mètres sur 4,25 au sol, sur 2,5 mètres de haut). Ce gigantisme se retrouve au sud de l'Espagne avec la Cueva de Menga à Antequera et avec le dolmen d'El Pozuelo à La Huelva.

L'allongement seul des chambres donne des formes architecturales en couloir. Le dolmen allongé du type de Midhowe dans les Orcades possède un couloir axial. En Allemagne du Nord et dans les Pays-Bas, les dolmens sont majoritairement pourvus de couloirs latéraux. En Bretagne, une forme particulière de dolmen allongé et coudé possède aussi un couloir latéral (les Pierres plates, à Locmariaquer). L'allée couverte, enterrée ou pas, a pour originalité l'existence d'un vestibule entre un couloir court et la chambre.



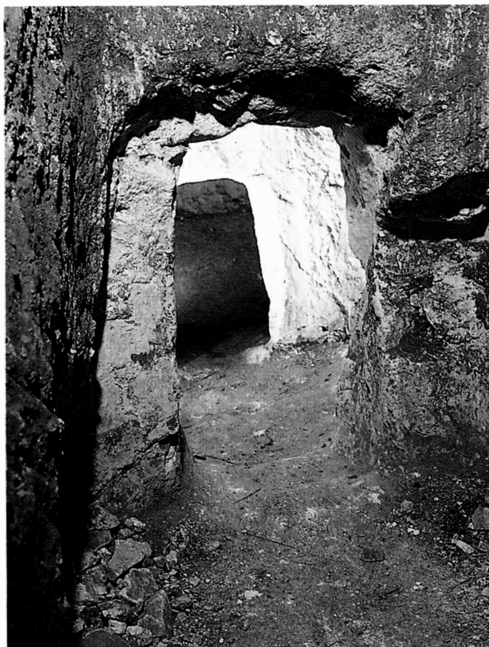


La Roche aux Fées (ci-dessus), avec sa chambre rectangulaire (19,50 mètres sur 6 et 4 mètres de hauteur extérieure), représente l'apogée de la construction mégalithique dans l'ouest de l'Europe, au début du IVe millénaire. Son couloir axial, assez court, est moins long et moins haut que la chambre dont il est isolé par un portique. L'allongement des chambres se retrouve à la fin du IVe millénaire dans une région limitée de Bretagne avec le dolmen long et coudé des Pierres plates à Locmariaquer (ci-contre).



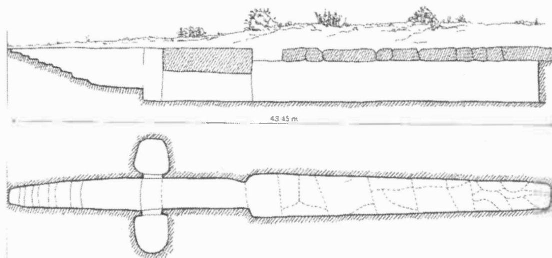
L'allée couverte est vers 3000 avant J.-C. une chambre-couloir allongée, bordée, et le plus souvent couverte, de dalles de même hauteur. L'entrée, dans l'axe du monument, se fait à travers un vestibule parfois séparé de la chambre par une dalle-hublot. Certaines allées couvertes sont enterrées comme celles du Bassin parisien (ci-dessous, la Pierre Turquaise à Saint-Martin-du-Tertre, Val-d'Oise, avec ses dalles de grès qui devaient affleurer). D'autres allées couvertes, celles de Bretagne, de Belgique et de Westphalie, construites au niveau du sol, étaient protégées par un tertre.


4000 ans av. J. C.
3000 ans av. J. C.
2000 ans av. J. C.
Callanish
Stenness-Brogar
Maes Howe
Slewcairn
Loughcrew
Knowth
Newgrange
Tustrup
Bygholm Norremark
Groenhoej
Kivik
Gnewitz
Lieben
West Kennet
Avebury
Stonehenge
Maiden Castle
Fussel's Lodge
Bush Barrow
Les Fouillages
Ile Guennoc
Ile Carn
Barnenez
Tresse
La Chaussée-Tirancourt
Epône
Colpo
Saint-Just
Essé
Les Mounouards, Le Mesnil-sur-Oger
Le Razet, Coizard
Liscuis, Laniscat
Locmariaquer
Carnac
Gavrinis
Arzon
Dissignac
Passy
Bagneux
Aillevans
Benon
Bougon
Chenon
La Boixe
Chamblandes
Sion
Pontcharaud 2
Lugasson
Roaix
Lamalou, Rouet
Arles-Fontvielle
Pépieux
Orgon
Carapito 1
Filitosa
Cucuruzzu
Fontanaccia
Palmela
Poço de Gateira
El Tudons
Anghelu Ruju
Li-Muri
La Atalaia
Palmeira 4, Monchique
Serra d'Alto
Gaudo
San Andrea Priu
Los Millares
Antequera
Almizaraque
El Barranquete
Castellucio
Roknia
Hal Saflieni, Malte
Gastel
Ggantija, Gozo
Tarxien, Hagar Kim, Malte



Ce plan des allées couvertes, avec la chambre quadrangulaire, l'antichambre et un couloir d'accès très court, se retrouve dans les hypogées, ces grottes artificielles creusées dans la roche du Bassin parisien et des zones méditerranéennes (région d'Arles et de Sardaigne). Leur apogée est daté des environs de 3000 avant J.-C.

D'autres hypogées, à chambre circulaire, ont été creusés au Portugal, à Malte, en Crète et en Palestine. Près de Lisbonne, plusieurs nécropoles à hypogées, dont ceux de Palmela, les plus célèbres, présentent une chambre parfaitement circulaire et un vestibule aux parois concaves. A Malte, l'hypogée d'Hal Saflieni s'étage sur trois niveaux souterrains creusés au cours de plusieurs phases d'utilisation. En tout, une vingtaine de chambres contenaient sept mille squelettes. En Crète, l'hypogée est un prototype de la tombe à tholos, celle de Képhala, par exemple, qui annonce le tombeau des Atrides à Mycènes, un monument daté vers 1300 avant J.-C., que l'on avait jadis cru être à l'origine du mégalithisme occidental!



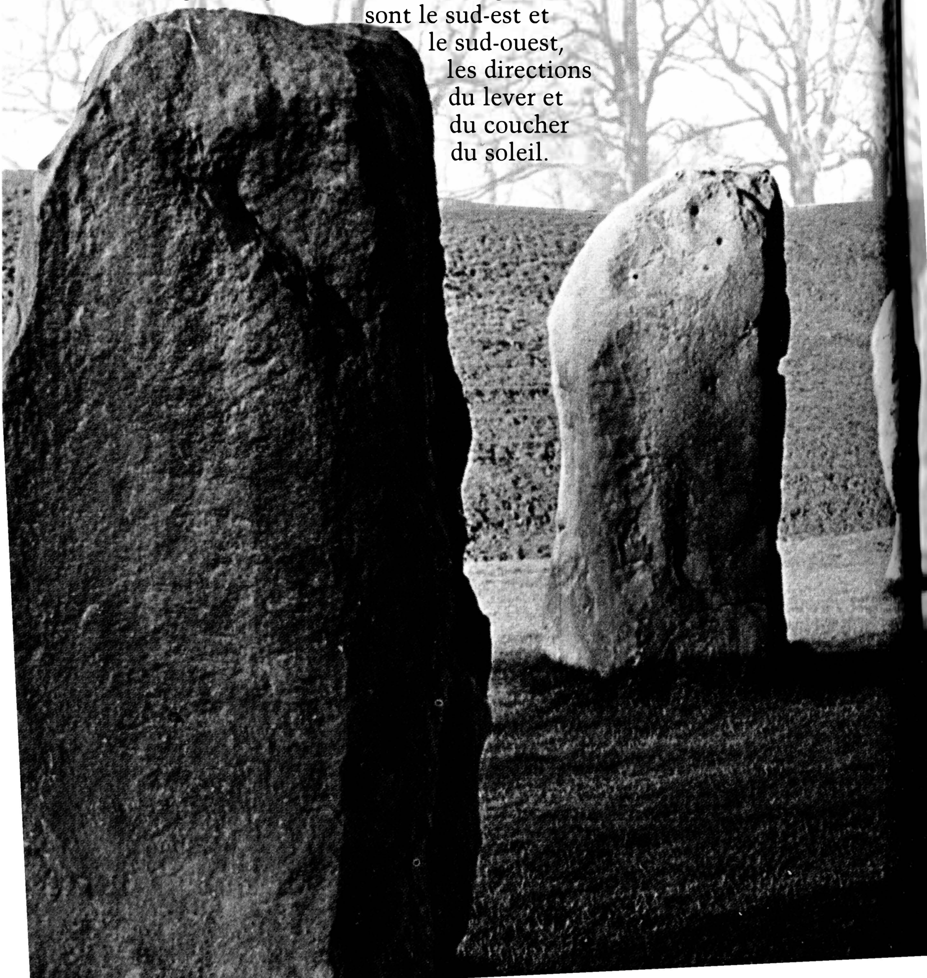
L'hypogée de Coizard, dans la Marne (ci-dessus), servait aussi de tombeau, avec son couloir au premier plan, son antichambre et sa chambre à l'arrière-plan. Ci-dessous, le plan de l'hypogée d'Arles creusé dans le sol et couvert de grosses dalles, est révélateur de la relation étroite entre le mégalithisme et ce type particulier de monument de conception méditerranéenne. Page de gauche, les principales zones mégalithiques européennes.

Les différents types de menhirs

Quant aux pierres dressées, leur classification est plus simple : elles sont soit isolées, soit alignées selon un axe rectiligne, soit disposées en cercle.

Les alignements de Carnac sont constitués de plusieurs ensembles : Ménec, Kermario et Kerlescan. Ils sont associés à des menhirs disposés en ovale et en rectangle, les grands axes de ces alignements sont le sud-est et le sud-ouest, les directions du lever et du coucher du soleil.

A Saint-Just (Ille-et-Vilaine), des menhirs effondrés ont servi de paroi à des coffres funéraires (à droite).





Certaines des pierres peuvent avoir une importance particulière, comme la pierre de visée, dite *hellstone* à Stonehenge. Les pierres dressées peuvent, en outre, se rattacher aux pierres aménagées en tombes, dans la mesure où certaines sont sacralisées grâce à un dépôt à leur base d'ossements humains; ou que d'autres sont le point de départ, lors d'une phase ultérieure de leur vénération, de la construction d'un petit coffre funéraire, comme c'est le cas dans l'alignement de Cojoux à Saint-Just.

Comme les tombes mégalithiques, les menhirs font partie des grands décors de cérémonies en souvenir des ancêtres. Ils peuvent être isolés ou alignés en fonction d'un axe céleste particulier. Avebury, non loin de Stonehenge, est un ensemble de trois grands cercles de pierres dressées; le plus grand, qui entoure les deux autres, est aménagé le long d'un large fossé.







Statues-menhirs et «torre» de Corse et des Baléares

En Corse, les premiers monuments mégalithiques – des coffres comme ceux de Porto-Vecchio et des dolmens comme celui de Fontanaccia près de Sartène – datent des IVe et IIIe millénaires avant notre ère. Des *torre*, tours associées à des statues-menhirs de l'âge du bronze (IIe millénaire avant notre ère), forment un ensemble spectaculaire à Filitosa (page de gauche). Dans l'île de Minorque, aux Baléares, subsistent deux types de monuments mégalithiques, formes d'architecture funéraire et cérémonielle : la *taula* (ci-contre, en haut), reste d'un édifice à encorbellement, et la *naveta*, tour de plan quadrangulaire, comme celle d'Els Tudons (ci-contre, en bas).



Les tombes géantes de Sardaigne

Riche en monuments mégalithiques, la Sardaigne connaît dès le Ve millénaire avant notre ère des hypogées ornés de motifs anthropomorphes et bovins. Les tombes des Géants sont l'une des originalités sardes : une tombe allongée faite de dalles (page de gauche, en bas) est accessible depuis une entrée aménagée à la base d'une dalle sculptée monumentale (ci-contre), intégrée au milieu d'une façade creuse (page de gauche, en haut). La Sardaigne connaît aussi des pierres dressées, et en particulier des statues-menhirs coniques très stylisées présentant deux seins féminins. Le *nuraghe* est une tour massive qui protège une chambre intérieure à fonction peut-être religieuse.

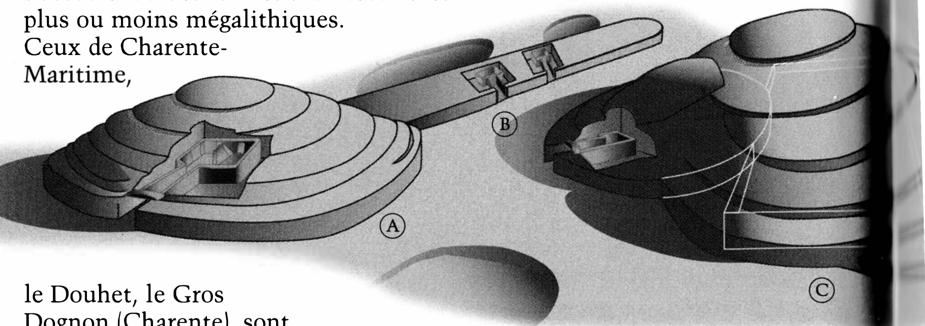


Temples et hypogées de Malte

L'insularité explique l'originalité de l'architecture mégalithique des deux îles voisines de Malte et Gozo, au sud de la Sicile : des hypogées funéraires comme celui d'Hal Saflieni (en bas, à gauche), creusés dans la roche, imitent les détails d'architecture des temples extérieurs au plan trèflé aujourd'hui en ruines et sans couverture (ci-contre et en bas, à droite, le temple de Mnadjra). Une même religion dominée par la déesse-mère (ci-dessous, la Dame endormie d'Hal Saflieni) est attestée dans tous ces monuments du IVe millénaire avant notre ère, et en particulier dans la *Xaghra Stone Circle,* une structure cérémonielle, récemment découverte.

Cairns et tumulus : des monuments composites, à usage de nécropole et de centre cérémoniel

Les longs tumulus spectaculaires et monumentaux s'associent à des formes architecturales plus ou moins mégalithiques. Ceux de Charente-Maritime,

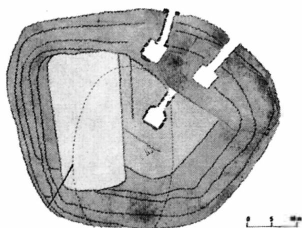


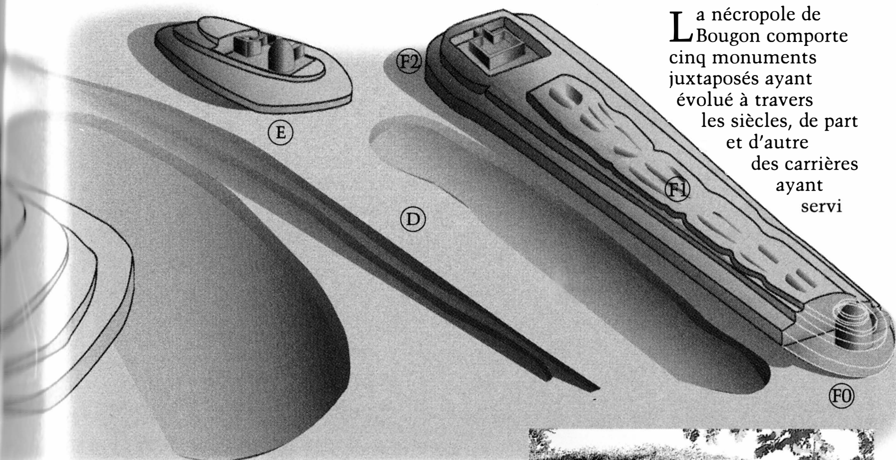
le Douhet, le Gros Dognon (Charente), sont gigantesques, comme ceux du Morbihan, d'Angleterre et du Danemark. Ils ne présentent pas de grandes structures funéraires vraiment mégalithiques mais ils peuvent être composites, comme le long tumulus de Bygholm Norremark au Danemark, qui révèle cinq phases d'aménagement dans le courant du IVe millénaire avant notre ère mais dont seule la dernière est vraiment mégalithique.

A l'inverse, dans la nécropole de Bougon (Deux-Sèvres), qui occupe 2 hectares au centre d'un territoire néolithique d'une dizaine de kilomètres de diamètre, on trouve des tombes mégalithiques dans un tumulus rond augmenté, lors d'une seconde phase, d'un massif rectangulaire de pierre qui leur donne des allures de tumulus géants. Une manière d'amplifier leur effet visuel et monumental au sein même de la nécropole qui juxtapose spectaculairement cinq tertres composites.

Sur le bord du golfe du Morbihan, à Arzon, le cairn du Petit Mont comprend, lui, quatre phases de construction. Le monument initial est un tertre à fosse centrale, sans doute funéraire, long de 50 mètres, daté de 4580-4440 avant J.-C., sur lequel est construit un premier cairn de plan rectangulaire.

Le phénomène mégalithique est cumulatif. La fonction de ces monuments s'est transmise d'une génération à l'autre, pour conserver le message des ancêtres initiaux. D'où le développement de certains sites, tel le tumulus du Petit Mont (ci-dessous) dont les quatre phases couvrent les trois mille ans du néolithique.





La nécropole de Bougon comporte cinq monuments juxtaposés ayant évolué à travers les siècles, de part et d'autre des carrières ayant servi à leur construction. Les chambres les plus anciennes, celles du E et F0 (extrémité sud), datent de 4700 avant J.-C., celles du B et du C de 4300 avant J.-C. Les grands dolmens couverts d'une dalle de 32 tonnes (F2 au nord du tumulus F) et de 90 tonnes (A) ont été construits vers 4000 avant J.-C. et réutilisés comme chambres funéraires vers 3000 avant J.-C., preuve de la longue fréquentation et de la vénération séculaire de ce sanctuaire.



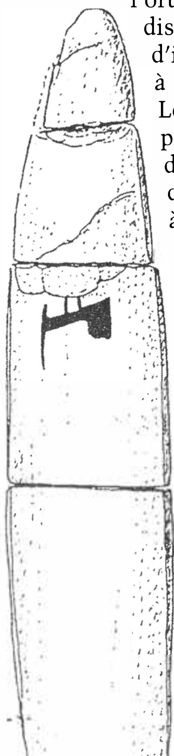
Celui-ci est flanqué, à son tour, d'un ajout monumental, appelé cairn II, destiné à protéger une première chambre mégalithique à couloir, dont le plan est déterminé par une stèle anthropomorphe abattue. Le cairn III, qui recouvre l'ensemble précédent, forme une masse de pierre trapézoïdale et architecturée de 50 mètres de longueur, et sur sa façade débouchent les couloirs de deux nouvelles tombes mégalithiques. Des tessons de vases campaniformes attestent que la fréquentation cérémonielle du monument a duré jusqu'à la fin du III[e] millénaire avant notre ère.

Le complexe de Locmariaquer s'étale sur 500 mètres – et peut-être 1 700 mètres si la chambre allongée et coudée des Pierres plates, la plus récente et la plus méridionale, lui est associée. Cet ensemble a été aménagé du nord au sud, avec d'abord le grand tumulus à coffre du Mané-Lud (et peut-être le Mané-er-Hroeck), puis avec la série des pierres dressées géantes dont les fragments se retrouvent à la Table des Marchand, à Er Grah et à Mané Rutual. D'autres vastes paysages sont ainsi transformés en immenses sanctuaires : le célèbre site de Carnac occupe avec les alignements et ses cercles de pierres

dressées, ses tumulus et ses tombes mégalithiques, une campagne de plus de 3 kilomètres de longueur. Les fouilles de Cojoux à Saint-Just (Ille-et-Vilaine) ont, de même, dégagé des architectures mégalithiques sur plusieurs kilomètres.

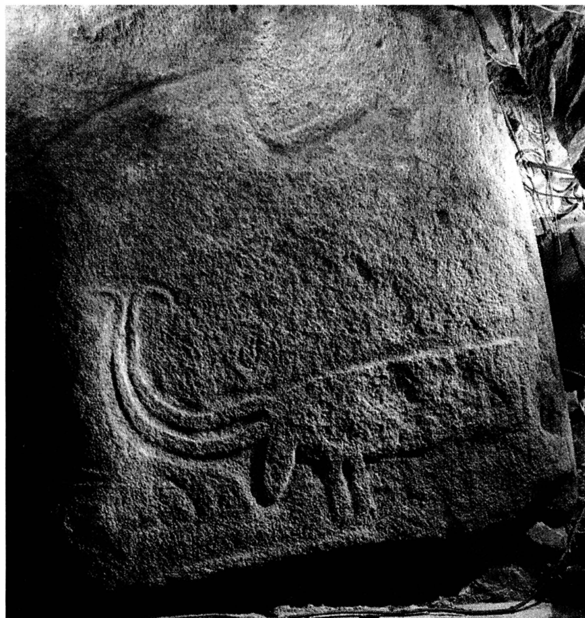
Recyclage et récupération : la réutilisation des idoles géantes

Lorsqu'en 1983 Charles-Tanguy Leroux dégage par le haut la dalle de couverture de la chambre de Gavrinis, il voit apparaître le dessin d'un grand bovidé aux cornes en lyre de 3 mètres de long, et deux autres motifs interrompus par deux cassures franches de ce bloc intermédiaire : la partie supérieure d'un autre bovidé et la partie inférieure d'une «hache-charrue». L'examen de la roche de l'orthogneiss, originaire d'un affleurement distant de 15 à 20 kilomètres, a permis d'identifier les deux autres fragments, à 4 kilomètres de Gavrinis, à Locmariaquer; ils y étaient utilisés pour couvrir les dolmens d'Er Grah et de la Table des Marchand, à proximité du Grand Menhir brisé, en granit à deux micas. Le premier monolithe graphiquement reconstitué mesure 14 mètres et pèse 200 tonnes tandis que le second atteint 20 mètres pour un poids évalué à 350 tonnes. Les fouilles de Locmariaquer ont ainsi mis en évidence au moins dix-neuf fosses remplies de pierres de calage pour maintenir debout des mégalithes géants vénérés – avant leur destruction systématique et la réutilisation de leurs fragments dans la construction des dolmens morbihanais vers 4000 avant J.-C. Ainsi ces grandes pierres récupérées, et disproportionnées par rapport à l'architecture des chambres funéraires et de leur couloir, décorées de motifs interrompus

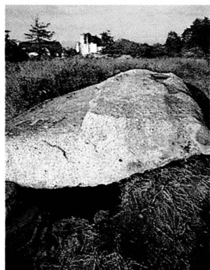


A Locmariaquer, dix-neuf fosses avec leurs pierres de calage servaient de base à des menhirs géants, tel le Grand Menhir brisé (20 mètres de haut, 350 tonnes), resté sur place et jadis dressé (à gauche). Une démesure dont le personnage (ci-dessous, à côté d'un autre menhir de la même série) donne l'échelle. Deux autres monolithes décorés faisaient sans doute partie de cet alignement avant d'avoir été réutilisés dans le dolmen du Mané Rutual à Locmariaquer (page de droite, en bas).



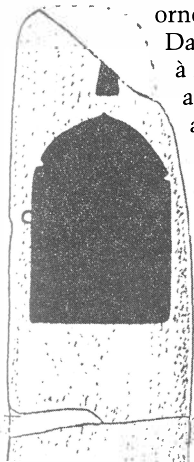


En découvrant sur la face supérieure cachée de la dalle de couverture brisée du dolmen de Gavrinis le dessin d'un grand taureau de 3 mètres de long (ci-contre), le chercheur C. T. Leroux a aidé à établir la complémentarité entre cette dalle et le fragment qui couvre la chambre du dolmen des Marchand à Locmariaquer



(ci-dessus, la section cassée). On voit en effet sur ce bloc la suite du dessin du second taureau (les pattes), dont la ligne de dos et les cornes se trouvent sur le bloc de Gavrinis. Le monolithe était à l'origine haut de 14 mètres et pesait environ 200 tonnes (reconstitution en page de gauche). Le bloc supérieur, le troisième, est sans doute celui qui couvre le dolmen d'Er Grah. L'alignement des idoles géantes de Locmariaquer comprenait sans doute aussi la dalle-idole de chevet du dolmen des Marchand, restée, elle, en place.

par des cassures, sont-elles des blocs prélevés sur des stèles ou des menhirs géants : le dolmen du Mané Rutual à Locmariaquer est recouvert d'une stèle brisée de près de 4 mètres de long, ornée d'une idole écusson piquetée. Dans le monument du Petit Mont, à Arzon, une grande stèle au profil anthropomorphe, haute de 5,5 mètres, a semble-t-il été dressée devant le cairn I. Lors de l'extension du monument, le cairn II a été appuyé sur le précédent et a couvert une nouvelle chambre à couloir conçue à partir de la stèle abattue, la partie inférieure formant la dalle de chevet et la partie supérieure le plancher de la nouvelle architecture.









Considérées à juste titre comme l'apogée de l'art mégalithique breton, les dalles décorées de Gavrinis (à gauche) constituent les parois d'un long couloir et d'une chambre carrée. La surface visible est couverte d'un style baroque, dans lequel les lignes piquetées répètent certains motifs classiques de l'art mégalithique breton – idole féminine associée au serpent, hache, crosse et arc, attributs du pouvoir masculin. Sensiblement à la même époque, un art différent, moins ordonné, avec pour thème majeur le soleil rayonnant, est attesté près de Gavrinis, au Petit Mont à Arzon. Il fait penser à l'art irlandais de la vallée de la Boyne, qui se développe à la fin du IVe millénaire. Ainsi, à Knowth (ci-contre), on reconnaît des spirales, des cercles rayonnants et concentriques, des zigzags, des losanges et des cupules, et curieusement des pieds!



Les thèmes célestes de l'art mégalithique se retrouvent aussi bien en Irlande (ci-contre, un « cadran solaire » sur l'une des dalles de Knowth) qu'au Portugal : ci-dessous, le soleil et la lune peints sur le dolmen de Antelas à Oliveira de Frades (Viseu) et le soleil du menhir de Bulhoa à Monsaraz (Alentejo).



Quel changement idéologique explique ces modifications radicales? Des rivalités inter-tribales comme à l'île de Pâque? Le phénomène est différent dans le Morbihan puisque chaque fragment est réintégré dans un nouveau type d'architecture mégalithique plus proche du rituel funéraire. Le culte des ancêtres l'a-t-il emporté sur le culte des idoles géantes? Au prix alors de quelle énergie – de quelle révolution des croyances au sein d'une même civilisation!

Signes et décors

La façade en pierre de Gavrinis a peut-être été complétée par des aménagements en bois comme les fouilles l'ont attesté. Mais rien de l'extérieur ne laisse supposer la richesse baroque des décors couvrant l'ensemble des dalles du long couloir d'accès à la chambre, elle-même entièrement décorée de motifs piquetés répétés, haches, crosses, idoles-



écussons, arceaux et zigzags emboîtés – ou représentés une seule fois, comme l'arc et le serpent. L'iconographie se rapporte aux emblèmes du pouvoir masculin (arc, hache, crosse) et sans doute à une divinité féminine (idole-écusson), peut-être en relation avec le serpent. Le site de Gavrinis, construit vers 4000 avant J.-C., représente l'apogée de l'art morbihanais et plus généralement de l'Ouest français.

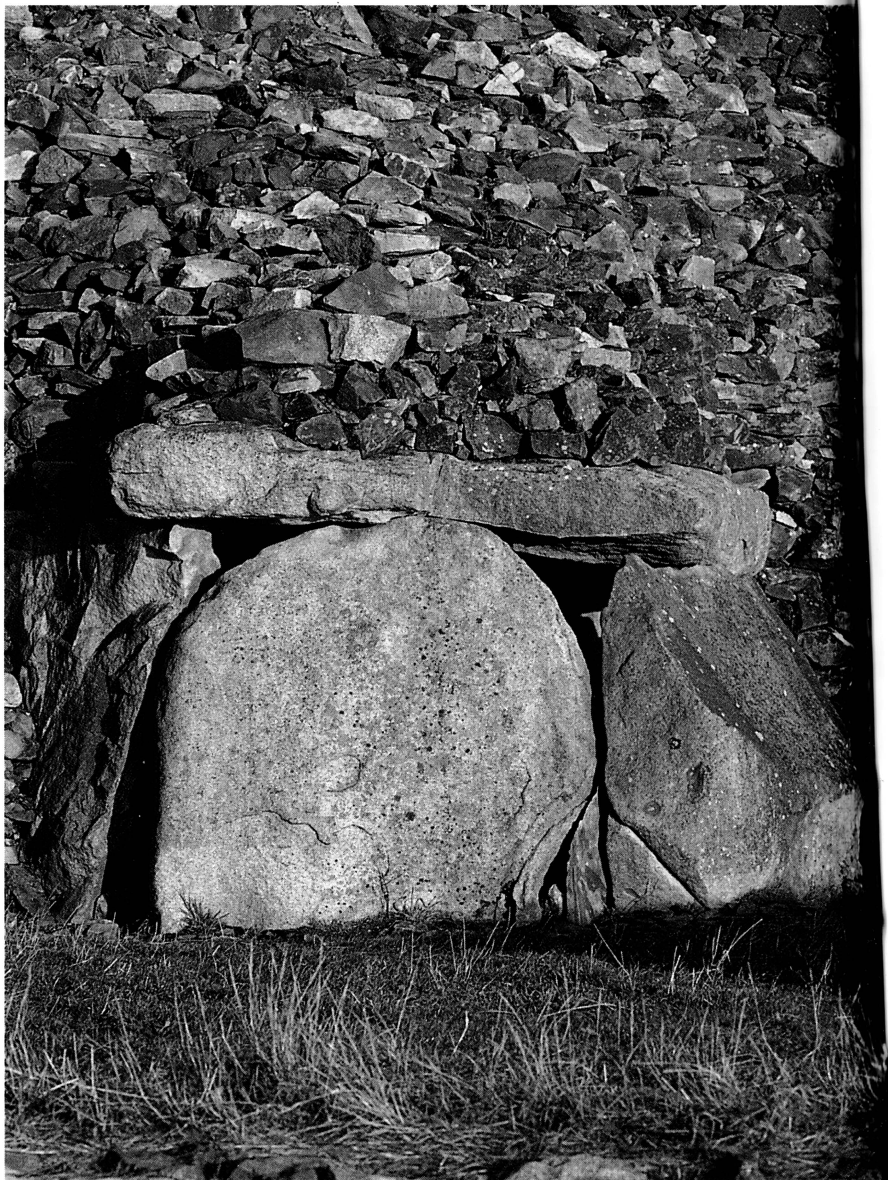




Tout aussi riche et foisonnant, le foyer irlandais d'art mégalithique est cependant peu comparable à Gavrinis. La vallée de la Boyne, au nord de Dublin, rassemble une série de tumulus de plan circulaire dont le plus célèbre est Newgrange (Meath) : l'une des dalles de la chambre est piquetée d'un grand triscèle, éclairé par un rayon de soleil passant par le couloir le jour du solstice d'hiver. L'entrée du couloir est entravée par une dalle ornée de spirales (dont une préfiguration du triscèle), de losanges et de zigzags. Quatre-vingt-dix-sept blocs ornés des mêmes motifs géométriques circonscrivent le tumulus, lui-même entouré de trente-huit menhirs.

Dans un ensemble voisin, à Knowth, le tertre central est aussi ceinturé de dalles finement piquetées avec des motifs circulaires, spiralés, ovés ou anguleux, de chevrons, de zigzags, géométriquement originaux. Sur l'un des blocs, on pourrait reconnaître un cadran solaire. Le style de Newgrange et de Knowth est ordonné et se distingue du style libre de Loughcrew au nord-ouest du comté de Meath. Une même inspiration s'y retrouve, à base de soleils, de mouvements spiralés et d'enchaînements en dents de scie. Les dates de ces monuments se situeraient vers 3000 avant J.-C., quand Gavrinis était abandonné depuis longtemps.

Le tumulus de Newgrange est entouré de blocs décorés de ces motifs célestes très présents dans l'art irlandais, sur lesquels on reconnaît (ci-dessus) la spirale, qui exprime peut-être la course du soleil. Outre son décor, le bloc du haut, placé devant l'entrée du couloir du tumulus, a aussi une autre fonction, toujours liée au cycle du soleil : le jour du solstice d'hiver, il laisse le soleil levant pénétrer par une lucarne aménagée au-dessus de l'entrée du couloir jusqu'au fond de la chambre sépulcrale.

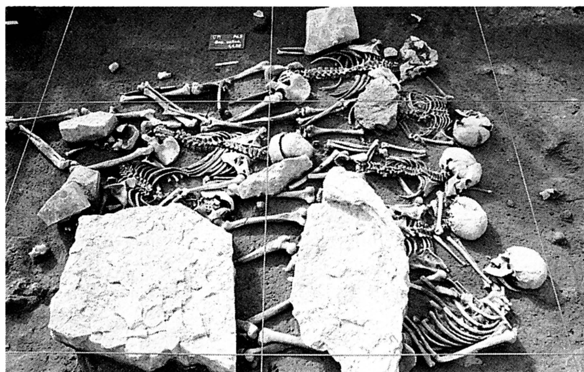


La société rurale et villageoise de l'Europe occidentale qui se met en place au cours du VIe millénaire avant J.-C. invente une religion forte : celle des ancêtres. Et s'affirme grâce à une innovation : les mégalithes, conçus symboliquement pour protéger les plus prestigieux de leurs morts, ou pour les évoquer. Techniques et rites illustrent la vitalité de ces constructions, leur pérennité.

CHAPITRE IV
LE PALAIS DES MORTS ET DES DIEUX

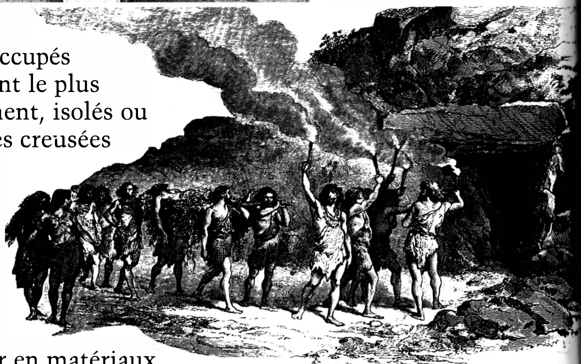
Les tombes mégalithiques (à gauche, l'une de celles de Barnenez) sont des monuments sacrés; elles deviennent des sanctuaires lorsque y sont vénérés des personnages appartenant à des familles dominantes qui ont acquis le statut d'ancêtres (ainsi au Lauzet-Ubaye, dans le dolmen du Villard, ci-contre).





Le cortège exalté qui s'avance devant l'entrée d'un tombeau mégalithique, brandissant des torches pour pénétrer dans le monde des ténèbres, est une vision romantique des cérémonies funéraires. La réalité est plus complexe, intégrant des rites secondaires, c'est-à-dire des manipulations symboliques qui révèlent l'intention des vivants vis-à-vis des défunts.

Depuis cent mille ans, les hommes se sont préoccupés de leurs défunts, qu'ils ont le plus souvent placés délicatement, isolés ou en groupe, dans des fosses creusées dans les grottes ou à proximité d'habitats de plaine. Quelques grosses pierres ont parfois servi à sceller ces fosses. Avec les constructions mégalithiques, naît l'architecture de plein air en matériaux durable (certains chercheurs évoquent une volonté d'imiter les grottes) destinée à recevoir les corps des ancêtres, selon des rites complexes et renouvelés. L'esprit des morts, et probablement des dieux – dont a besoin, selon Jacques Cauvin, une société qui progresse par symboles – habite alors la pierre des caveaux ou la pierre dressée commémorative.



Dans la sépulture collective de Pontcharaud (en haut), les corps d'hommes, de femmes et d'enfants (une dizaine) sont couchés sur le ventre, la tête tournée sur le côté. Pour que ces morts ne puissent ni bouger ni revenir à la vie quotidienne, mains et pieds ont été coupés, et ils ont été recouverts de lourdes dalles. Ces pratiques funéraires démontrent la peur des ancêtres.

Ancêtres redoutables et protecteurs : le culte des reliques

Les sépultures mégalithiques sont collectives et leurs rites funéraires résultent d'un déploiement considérable d'énergie et d'un engagement total de la société. L'examen de la sépulture de Pontcharaud (antérieure à 4000 avant J.-C.), près de Clermont-Ferrand, montre l'attention portée



aux défunts mais aussi la crainte qu'ils inspirent : pieds et mains coupés, ils sont disposés sur le ventre afin de ne progresser que vers les ténèbres; de plus, des blocs de pierre ont été déposés sur eux pour qu'ils ne s'échappent pas vers la lumière. Les ablations des mains et des pieds ont sans doute été réalisées lors de rites secondaires, postérieurs à la mort.

Ces rites permettent d'apporter toute la symbolique qui transforme le corps en relique, et le défunt en ancêtre. Il n'est pas rare de trouver dans les chambres mégalithiques les restes d'ossements de plusieurs corps, déplacés depuis un autre lieu de présentation, ou amputés d'ossements reliques. Ainsi, dans la chambre du tumulus B1 de Bougon, des calottes crâniennes associées à quelques ossements longs et alignés représentent ces reliques limitées à l'essentiel, différentes de simples réductions d'ossements, comme on le voit à La Chaussée-Tirancourt.

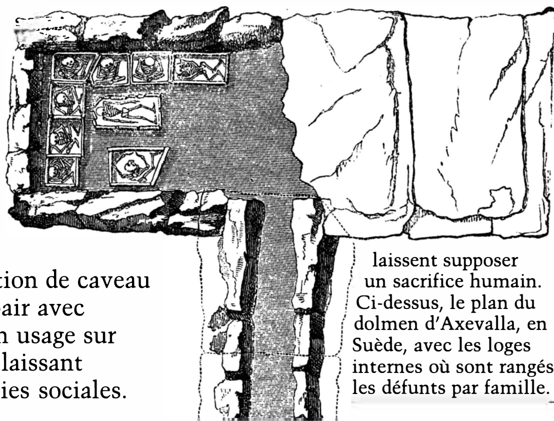
Le dégagement de la tombe n° 5 de Tagarp en Suède (ci-dessus) fait apparaître la structure du tumulus et de ses différentes parties – couloir et chambre funéraire. La sépulture mégalithique joue un double rôle : à l'intérieur, c'est un mémorial pour le défunt; à l'extérieur, un lieu de culte devant lequel, génération après génération, les fidèles continuent, une fois le couloir de la tombe bouché, à vénérer le souvenir des ancêtres présents par leurs ossements devenus des reliques.

Caveaux collectifs et distinctions sociales



Au cours du IVe millénaire avant J.-C., les tombes mégalithiques se répandent dans une grande partie de l'Europe occidentale. Celles présentant un plan simple carré ou circulaire se multiplient aussi bien dans le Midi, l'Espagne, les Pyrénées ou les Causses que dans les régions nordiques – Irlande, Allemagne du Nord, Danemark. D'autres tombes à chambre allongée dolmens coudés de Bretagne puis allées couvertes de Bretagne, d'Ile-de-France, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne, apparaissent comme des caveaux plus collectifs. Des hypogées connus dans les régions méditerranéennes mais aussi dans la Marne présentent les mêmes traces rituelles que celles observées dans les allées couvertes. Dans l'hypogée de Roaix (Vaucluse, IIIe millénaire), un niveau comprenant trente-cinq squelettes déposés ensemble – comme l'indique l'étude des connexions anatomiques des ossements – correspond à la fonction d'ossuaire, sans doute à la suite d'un carnage guerrier. L'existence de charniers est attestée dès le Ve millénaire, à Talheim, près de Stuttgart, et ce climat d'insécurité a sans doute encouragé la solidarité exprimée dans les caveaux collectifs. Le problème des sacrifices humains est posé dans un contexte guerrier, comme à Auzay (Vendée).

Dans la plupart des autres monuments mégalithiques, la fonction de caveau et de reliquaire va de pair avec des rites secondaires en usage sur de longues périodes et laissant apparaître des hiérarchies sociales.



Les deux corps de la sépulture d'Auzay-les-Chatelliers (Vendée, IIIe millénaire, ci-dessus) portent des traces de mort violente qui laissent supposer un sacrifice humain. Ci-dessus, le plan du dolmen d'Axevalla, en Suède, avec les loges internes où sont rangés les défunts par famille.





Au Danemark, des maisons des morts en bois couvertes de chaume, identifiées à Tustrup et à Vrone Hede, ont pu recevoir les dépouilles de défunts avant qu'on les dépose, sous une forme préparée, dans la tombe mégalithique. Les logettes limitées de petites dalles retrouvées dans la longue chambre d'Ingelstorp en Suède méridionale ou dans celle de Gnewitz en Allemagne du Nord, sont faites pour recevoir les «paquets» d'ossements secs d'aïeux qui appartiennent à des familles aux rangs sociaux précis. A Ingelstorp et à Hagestad, les tombes mégalithiques des notables, les plus imposantes, sont construites à proximité des meilleures terres, tandis que d'autres sépultures plus modestes sont dispersées sur des terrains plus ingrats, réservés à l'élevage des porcs et des moutons.

Dans l'allée couverte de La Chaussée-Tirancourt, les ossements d'un squelette ont été groupés contre une dalle de paroi, sans doute pour marquer la place de cet ancêtre par rapport aux autres défunts.





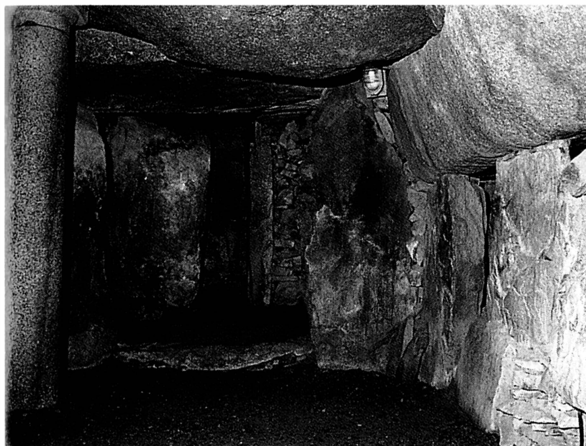
Mégalithes et hiérarchie sociale

Le monument mégalithique est conçu pour être vu de loin et jouer un rôle social et religieux au milieu du territoire rural où s'organise la sédentarisation progressive des paysans. La hiérarchie des monuments exprime une réelle volonté d'agencement du paysage. Les monuments de Kercado, de Dissignac ou de Bougon s'intègrent ainsi depuis le Ve millénaire avant J.-C. au sein de leur territoire limité par des monuments satellites. D'autres jouent le même rôle depuis le IVe millénaire : ainsi le tumulus central de Hagestad en Suède,

L'énorme tumulus central de Knowth, en Irlande (ci-dessus), ne recouvre que deux petites chambres funéraires à long couloir. Cette monumentalité révèle l'importance des personnages inhumés; elle est mise en valeur par seize petits tertres circulaires satellites recouvrant chacun une sépulture mégalithique.

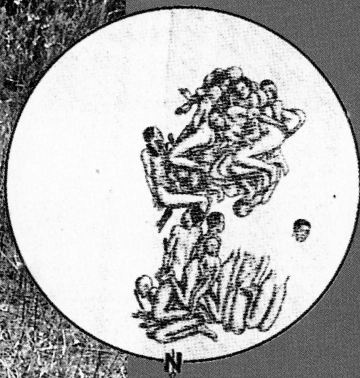
ceux de Knowth et de Newgrange en Irlande, ou encore celui de la Cueva de Romeral en Espagne. A Jersey, l'énorme tertre de la Hougue Bie s'impose aux autres constructions mégalithiques de l'île. Parmi les monuments plus anciens, le cairn de Barnenez, à l'intérieur de sa masse de pierraille, abrite le dolmen à couloir H, au milieu des autres, le seul à être couvert d'une dalle mégalithique, le seul à présenter une chambre double et des décors piquetés. C'est bien la preuve d'une hiérarchie des tombes.

Les études anthropologiques des squelettes des tombes mégalithiques continentales plus récentes (ainsi celle de La Chaussée-Tirancourt, ou les longs tumulus anglais comme celui d'Hambledon Hill), semblent montrer que le nombre apparemment important des inhumés, 250 à 300 pour le premier et 350 pour le second, ne représente, sur des durées de plusieurs siècles, que des populations sélectionnées. Double hiérarchie donc, des personnages introduits dans les tombes mégalithiques, et des tombes entre elles. Le meilleur exemple de cette organisation sociale, politique et religieuse est sans doute, pour Colin Renfrew, le monument de Stonehenge, centre cérémoniel de plusieurs territoires, chacun ayant ses sépultures monumentales, ses sites cérémoniels et ses habitats fortifiés.



L'intérieur (ci-contre) de la chambre mégalithique de la Hougue Bie à Jersey révèle la force de cette architecture de blocs bruts. D'après leur origine géologique, on sait que les blocs proviennent de plusieurs zones de l'île, ce qui pourrait bien indiquer la participation de communautés secondaires au profit d'une communauté centrale dominante. Pour mobiliser les énergies collectives nécessaires à la construction de mégalithes, il doit en effet exister une hiérarchie sociale et religieuse. Même si, par ailleurs régnait une certaine égalité entre les membres d'une population donnée habitant des maisons similaires, avec des modes de vie sans doute assez modestes, on peut penser que la mise en œuvre des tombes et des sanctuaires était le fait d'une élite qui maîtrisait le pouvoir politique, la diplomatie, la science et le secret des dieux. A ce titre, seuls quelques hommes organisaient les travaux collectifs et présidaient au culte des ancêtres. A Stonehenge, monument sacré majeur, le prêtre disposait d'un important pouvoir.





Les mégalithes du Sénégal

La nécropole de Sine-Ngayène, au sud du Sénégal, est signalée par des cercles de pierres dressées (ci-contre). Dans chacun d'eux, une fosse remblayée contient les restes d'inhumations successives de l'âge du fer, une pratique qui semble avoir duré pendant le Ier millénaire de notre ère. La reconstitution ci-dessus des positions d'inhumation des squelettes du cercle n° 25 fait apparaître deux groupes, dans une mise en scène destinée à impressionner ceux qui assistaient à la cérémonie, rassemblés au-dessus de la fosse, le long du cercle des monolithes. Les pointes de lances en fer disposées parmi les corps prouvent que c'est en période de guerre qu'avaient lieu ces inhumations collectives.

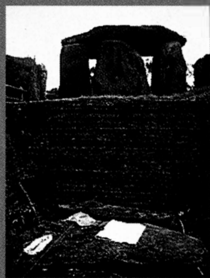




Les pierres des Toradja

Aux Célèbes, en Indonésie, des champs de menhirs alignés sont toujours utilisés comme centres cérémoniels par les Toradja. Chaque famille est propriétaire de ses mégalithes, mémoires du clan, ordonnés selon la généalogie, et à ce titre symboles de la grandeur ou du déclin du groupe. Les plus grandes pierres (6 mètres de haut et 8 tonnes) ont mobilisé pour leur transport et leur mise en place des efforts considérables, soutenus par des cérémonies de sacrifice qui ajoutaient à la magie du lieu : des centaines de cochons étaient immolés. Aujourd'hui, les pierres sont beaucoup plus modestes (20 à 30 centimètres de haut seulement), mais la tradition perdure. Il s'agit désormais d'une fête à laquelle participe l'effigie du mort plantée devant le cercueil. Des combats de buffles ont lieu dans la rizière voisine, avant que les animaux ne soient abattus et les morceaux distribués au participants. La fête autour des pierres dressées dure toute la nuit, et, entre prières et chants, naît un nouveau mégalithe, dressé au milieu de ses pairs.



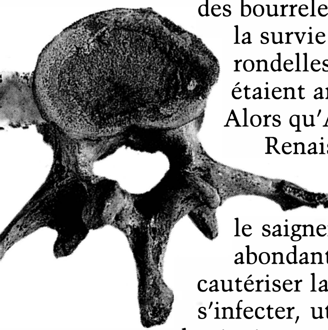


Tombes et dieux d'Amérique

En Colombie, dans la vallée du rio Magdalena, sur des terrasses aménagées dans la montagne, à 2 000 mètres d'altitude, des tombes mégalithiques forment un ensemble à la fois classique et isolé en Amérique. Depuis le VIe siècle avant J.-C., les habitants de San Agustin construisent des coffres en dalles pour des inhumations. Ces tombes deviennent ensuite monumentales, du type des dolmens à couloir (ci-dessus). Les statues-menhirs postées à l'entrée évoquent sans ambiguïté les dieux d'Amérique centrale : dieu jaguar (ci-contre), dieu singe et dieu saurien. La ressemblance entre ces monuments et ceux de l'Europe est un exemple du phénomène de convergence : à de grandes distances et à des époques différentes les architectures peuvent évoluer de façon similaire, sans relations directes entre les régions.

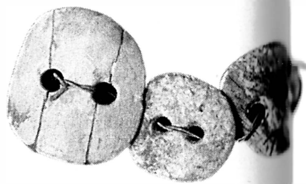
Les trépanations : chirurgie de la pathologie ou traitement rituel des ossements humains

La trépanation des crânes humains révèle ce même souci de connaissance de l'homme et de son environnement – et au-delà laisse entendre que les néolithiques appréhendaient le rôle du cerveau dans le comportement humain. Les néolithiques, qui déposent les leurs dans les monuments mégalithiques, savent arracher des dents malades et à l'occasion même trépaner – avec succès puisque le patient survit parfois à l'épreuve. C'est ce qu'ont découvert les premiers fouilleurs, comme le baron Joseph de Baye, dès 1872, dans les hypogées de la Marne. Certains crânes trépanés présentaient des bourrelets osseux attestant de la survie de l'homme, et les rondelles crâniennes perforées étaient aménagées en pendeloques. Alors qu'Ambroise Paré, à la Renaissance, attire l'attention sur les difficultés de l'opération – limiter le saignement, particulièrement abondant au niveau de la tête, cautériser la plaie, qui risque de s'infecter, utiliser des draps imbibés de vinaigre pour éponger le sang et éviter la putrification –, une série de crânes déposés dans les tombes mégalithiques rodéziennes montrent la fréquence de la trépanation au néolithique.

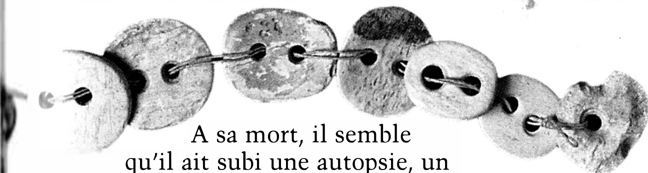


Dans le couloir du tumulus A de Bougon, une calotte crânienne datée de 4000 avant J.-C. présente trois trépanations successives. Pour la première, une rondelle circulaire prélevée de biais pour ne pas entamer le cerveau, sur l'occipital gauche, devait peut-être guérir des douleurs dues à une malformation du canal occipital axial. L'opération a, semble-t-il, réussi, et les anthropologues estiment que l'homme a survécu une dizaine d'années. Entre-temps, il a été opéré une seconde fois pour l'ablation d'une rondelle ovalaire qui agrandissait l'ouverture originelle. L'homme continuait-il de souffrir ?

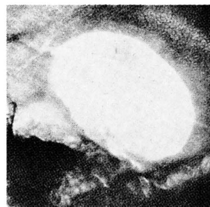
La pointe de flèche en silex fichée dans une vertèbre humaine (à gauche), trouvée dans l'une des grottes artificielles des Ronces à Villevenard (Marne), a été lancée avec la force d'un arc. Preuve d'une agressivité guerrière ou d'un sacrifice qui a entraîné mort d'homme. Dans certains ossuaires du midi de la France, le dépôt simultané de nombreux corps, dont plusieurs présentent des traces de mort violente, formait un niveau appelé « couche de guerre ». Les manifestations explicites de tueries guerrières deviennent plus nombreuses au IIIe millénaire, qui voit la fin du mégalithisme et l'avènement de l'âge des métaux.



Les crânes humains trépanés témoignent d'une véritable chirurgie préhistorique apparue vers 4000 avant J.-C. Avec des outils en silex, l'opérateur devait détacher la rondelle sans toucher le cerveau. Ci-dessus, des amulettes faites de rondelles crâniennes.



A sa mort, il semble qu'il ait subi une autopsie, un grand enlèvement au niveau du frontal et du pariétal ayant été découpé au silex sans souci de ménager le contenu endocrânien. Trois autres exemples de cette vérification nécropsique – un signalé à Cibournios (Lozère) et deux dans la vallée du Petit Morin (Marne) – confirment la curiosité expérimentale et scientifique de l'homme néolithique pour le fonctionnement du corps humain vivant. Curiosité qui se poursuit après la mort, comme le révèle le traitement rituel des ossements humains, et les nombreuses pratiques des rites secondaires pendant lesquels ces ossements, et en particulier le crâne, acquièrent le statut de reliques.



Sur la photo d'ensemble de ce crâne provenant d'un hypogée de la Marne, et sur la radiographie ci-dessus, apparaissent très nettement les traces des outils utilisés pour la trépanation.



Les thèmes de l'art mégalithique se retrouvent dans la sélection des offrandes déposées dans les tombes. Il en est ainsi des haches de prestige à talon pointu et tranchant large, dont le profil est sculpté sur l'une des dalles de Gavrinis (ci-contre); des haches similaires en jadéite ont été placées dans les tombes bretonnes (ci-contre, à gauche). Le tranchant sans traces d'usage et la perforation au niveau du talon font de cet objet non une hache utilitaire mais un pendentif, symbole du pouvoir masculin, de même que la crosse en bois et l'arc (que l'on a rarement retrouvé mais dont les pointes de flèches en silex indiquent la présence dans les tombes).

Cérémonies et conventions : le respect des valeurs

Les offrandes introduites dans les tombeaux semblent pour la plupart collectives, disposées par exemple au centre des coffres ou vers le seuil de la chambre funéraire (comme dans l'hypogée des Mournouards, dans la Marne), pour tous les ancêtres présents dans le sépulcre. Ce sont des armatures de flèche, des lames et des nucléus en silex, tous objets d'utilité,



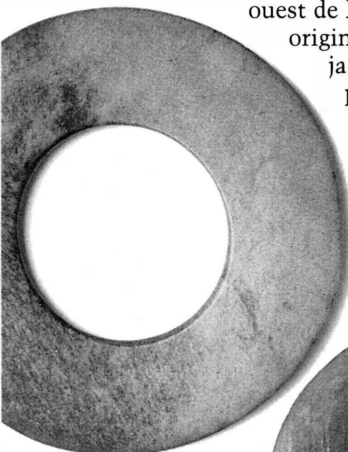
Au IIIe millénaire, la hache change de forme mais reste l'objet emblématique du pouvoir. Ci-contre, une petite lame en silex est enchâssée dans une gaine en bois de cerf, perforée pour recevoir le manche. En Irlande, la hache se transforme en masse d'arme polie dans des roches noires, dites « roches dures », objet de prestige employé comme embout de sceptre (ci-dessous). Après 2000 avant J.-C., le poignard remplace la hache comme symbole de pouvoir.

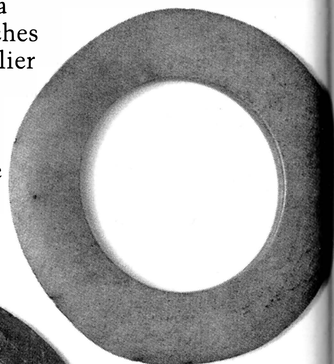
des vases contenant à l'origine quelque boisson, et surtout des perles de collier en variscite, calcaire et coquillage, et des haches polies d'apparat en fibrolithe, jadéite ou chloromélanite. Les haches en jadéite, fréquentes dans les tombes mégalithiques de Bretagne, ont même constitué des trésors, comme l'attestent les dix-sept haches enfouies dans une même cache à Arzon (Morbihan). Les études pétrographiques





aboutissent à la conclusion que cette roche, prisée au néolithique dans tout l'ouest de l'Europe et jusqu'à Canterbury (Kent), est d'origine alpine. La variscite, abondante en Bretagne et dans le centre-ouest de la France, et peut-être originaire de Catalogne, la jadéite, et d'autres roches précieuses, sans oublier le cuivre et l'or, sont les étalons d'un système de valeurs qui donne leur sens aux cérémonies qui accompagnent







les dépôts d'ossements humains et les commémorations qui se répètent dans le caveau tant qu'il est en fonction. Les multiples ossements d'aigle de la tombe de Isbister, dans les Orcades, sont sans doute un exemple rare d'identité tribale. Les vestiges étalés dans le couloir bouché et condamné des tombes sacralisent sans doute le passage entre le monde extérieur de la vie terrestre et le monde sépulcral des ancêtres. Devant l'entrée dissimulée, d'autres offrandes sont déposées, en vénération d'aïeux devenus des entités abstraites. Des vases en abondance, identifiés à partir des 7 000 tessons trouvés lors de la fouille, ont été déposés devant la façade du tumulus mégalithique de Groenhoef, à Horsens dans le Jutland. Les architectures fermées et ouvertes, orientées selon les grands axes solaires, réunies par des fonctions

A côté des haches, des pointes de silex et autres symboles masculins, des éléments de parure sont déposés dans les tombes.

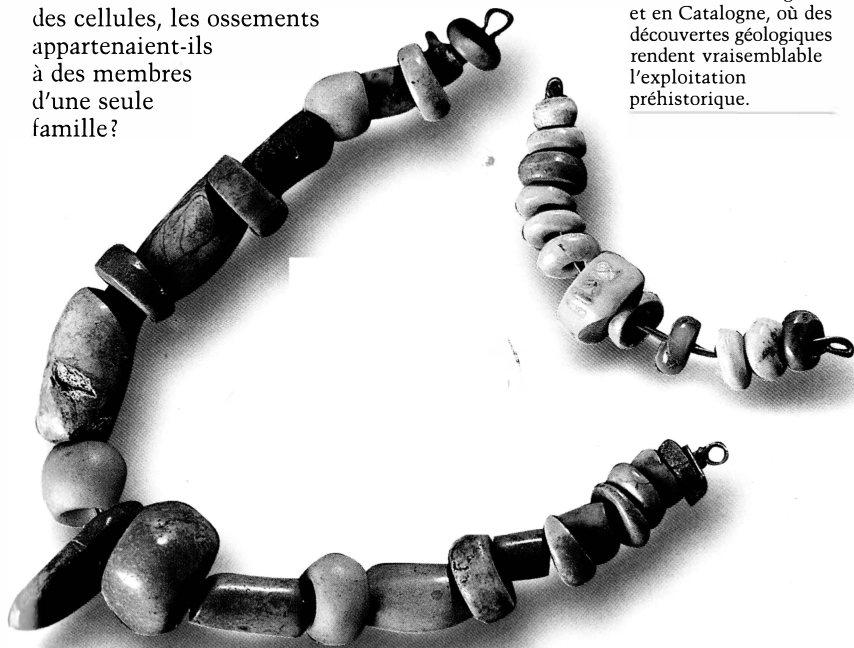
Ainsi, des perles en variscite (page de droite), des anneaux de jadéite ou de serpentine retrouvés dans les tombes mégalithiques du Morbihan (ci-contre). Leur diamètre externe (10 centimètres) n'est pas suffisant pour en faire des objets à fonction de parure : ils sont plus symboliques qu'utilitaires. Il en est de même d'autres bracelets de la même époque, sculptés et polis dans des spondyles, coquillages de Méditerranée orientale répandus dans les tombes depuis la mer Noire jusque dans le Bassin parisien, et dont le prestige attirait les agriculteurs du néolithique.

funéraires plus ou moins affirmées (comme le prouve l'alignement de Cojoux à Saint-Just) furent le cadre de cérémonies aux valeurs savantes, en hommage aux ancêtres.

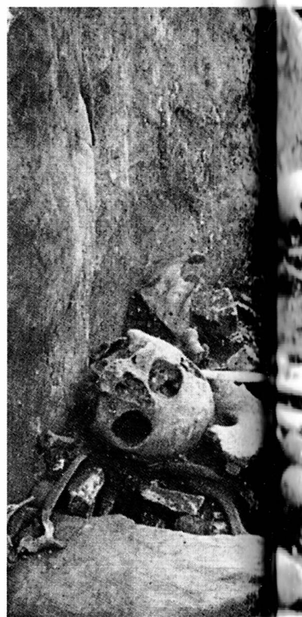
La science de la parenté à l'origine des rites funéraires?

Dans l'allée couverte mégalithique de La Chaussée-Tirancourt, des cellules d'inhumation ont été isolées, parfois matérialisées par des rangées de pierres – fréquentes dans les monuments d'Allemagne du Nord, de Scandinavie et des Orcades. Dans chacune des cellules, les ossements appartenaient-ils à des membres d'une seule famille?

Les perles et les pendentifs en variscite, roche essentiellement constituée de phosphore, d'un très beau vert turquoise, étaient sans nul doute très précieux. Ci-contre, un pendentif et des perles trouvés dans le monument mégalithique d'Er Grah à Locmariaquer. Ci-dessous, des perles en variscite provenant des tombes mégalithiques de Tumiac et Tuchen Pol, à Ploemeur, également dans le Morbihan. On retrouve ces mêmes perles en variscite au Portugal et en Catalogne, où des découvertes géologiques rendent vraisemblable l'exploitation préhistorique.



A Talheim, près de Stuttgart, les fouilles menées en 1983-1984 ont révélé des pratiques funéraires collectives : seize enfants, et au moins neuf hommes et sept femmes y ont été ensevelis vers 5000 avant J.-C. Le fait que dix-huit crânes présentent des traces de coups de hache prouve que cette population homogène a été massacrée, les corps ayant ensuite été rassemblés dans cette fosse sans attention particulière. Les guerres ont entraîné le creusement de tels charniers qui figent la réalité d'une unité d'habitat.



Dès 1885, à Damerancourt (Oise), des ressemblances ostéologiques physiques ont été mises en avant pour reconnaître une unité familiale. En 1965, dans la maison des morts de Niederbösa en Thuringe, le fouilleur Herbert Ullrich est frappé par les caractères anthropologiques des squelettes qui font apparaître deux groupes distincts de la population. Claude Masset, à La Chaussée-

Tirancourt, observe trois sous-groupes à partir des caractères osseux « discrets » (suture supplémentaire sur le crâne, trou nourricier dédoublé sur un os, face articulaire supplémentaire dans une articulation...), qui coïncident avec la répartition des ossements dans les cellules physiquement individualisées.

Ces caractères semblent dans la société néolithique typiques de règles matrimoniales. Lorsque l'on dispose d'un échantillonnage relativement abondant, en particulier au néolithique final, ils permettent d'envisager une structure élémentaire de la parenté. La sépulture collective correspondrait à un groupe exogame et chacun des sous-groupes à des ensembles endogames. Il est encore trop tôt pour déterminer si ces sépultures collectives peuvent nous donner une information sur la démographie de cette époque.





A l'intérieur de l'allée couverte de La Chaussée-Tirancourt, des zones transversales matérialisées au sol par des alignements de dallettes (ci-dessus) constituent des cellules symboliques d'inhumations, dans lesquelles étaient déposés les corps ou les ossements des membres d'une même famille ou d'un même groupe (ci-contre, une cellule en cours de fouille). Au premier plan, à gauche, le crâne et quelques-uns des os longs d'un même individu ont été rassemblés contre la dalle latérale et dans l'angle formé par les dallettes. Plus loin, un autre crâne a été lui aussi rangé le long de la dalle. L'accumulation des ossements, à droite, donne une idée de la difficulté à interpréter l'ordre dans lequel ces ossements ont été déposés.



C'est pour répondre, dans l'Europe néolithique, à une hiérarchisation de la société, à des aspirations religieuses et à des défis scientifiques que responsables politiques, architectes et prêtres ont conçu et réalisé des constructions mégalithiques. Elles représentent l'expression des axes majeurs d'une grande civilisation rurale dont l'implantation marque encore nos paysages contemporains.

CHAPITRE V

ENTRE CIEL ET TERRE

L'architecture mégalithique est un repère terrestre et céleste dans le paysage. Stonehenge a été conçu pour observer à l'horizon la position du soleil levant le jour du solstice d'été (à gauche) et établir ainsi le calendrier solaire et celui des travaux ruraux dont sont garants ancêtres ou dieux sculptés dans la pierre (à droite, la statue-menhir des Maurels à Calmels-et-le-Viala, Aveyron).



Des matériaux de choix pour des hôtes de prestige

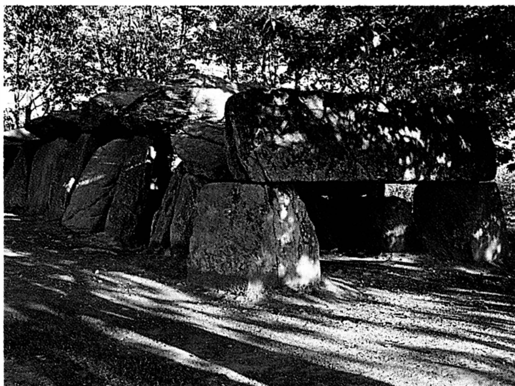
Contrairement à ce que l'on croit, les mégalithes sont rarement bruts ou sauvages. Un œil attentif reconnaît des piquetages, usés par le ruissellement des pluies et par le gel. Et même lorsque le profil de la pierre est irrégulier, l'allure générale prouve un choix dans la carrière. La Roche aux Fées, à Essé, le plus beau dolmen de Bretagne, est construit à l'aide d'énormes blocs de schiste rouge extraits d'un banc rocheux distant de 4 kilomètres. Les fées, en portant ces pierres dans leur tablier, en laissèrent échapper une, un menhir isolé. La texture et la couleur du grain trahissent souvent une bonne



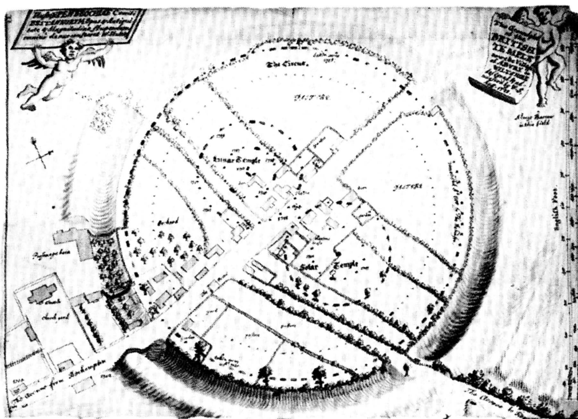
A Stonehenge (ci-dessus), des pierres bleues sont dressées au premier plan, au pied des grands trilithes en sarsen, chaque type de roche ayant une fonction spécifique. Le choix est dicté par les possibilités géologiques locales : ainsi, dans le nord de l'Europe, des dolmens sont en blocs de moraines (ci-contre, en Suède).

connaissance géologique des affleurements rocheux. Les prêtres-architectes prenaient ce qu'il y avait de mieux dans les environs, dans un rayon de plusieurs kilomètres. En pays calcaire, à Bougon, les piliers des tombes sont régularisés et ajustés les uns aux autres dans la roche locale, du callovien, tandis que les dalles de couverture sont de texture plus tenace, en bathonien à silex pour un bloc de 32 tonnes venant d'un affleurement distant de 4 kilomètres et en aigrin, massif corallien fossilifère de 90 tonnes tiré sur plusieurs centaines de mètres.

Les pierres bleues de Stonehenge, pesant entre 1 et 1,5 tonne, forment un double cercle incomplet dès les derniers siècles du IIIe millénaire avant J.-C. Ce sont des dolérites pour la plupart mais quelques-unes sont en lave volcanique gris-bleu, deux sont en grès bleu et une en calcaire. La couleur, autant que la géologie, a été le critère de sélection. Pourtant, le gisement principal des dolérites se trouve dans les Prescelly Mountains au pays de Galles, soit à 210 kilomètres de Stonehenge, distance révélatrice de la valeur attribuée à ce type de roche! Les trilithes de Stonehenge sont en sarsen, un grès originaire de Marlborough Downs, à 32 kilomètres au nord du site. L'exploit de la traction des monolithes en sarsen vient de leur poids, évalué à 30 tonnes en moyenne pour chacun d'eux. Aux Pays-Bas, les constructeurs de *Hunenbedden* recherchaient les «boulders», ces énormes cailloux de grès roulés de moraines glaciaires, manipulés par les géants et les nains. Le choix des matériaux dans la mise en place d'un mégalithe était précis et dépendait de la fonction et de l'aspect de la pierre. Il dénote une familiarité totale avec le sous-sol géologique et des échelles de valeur mêlant texture et couleur.



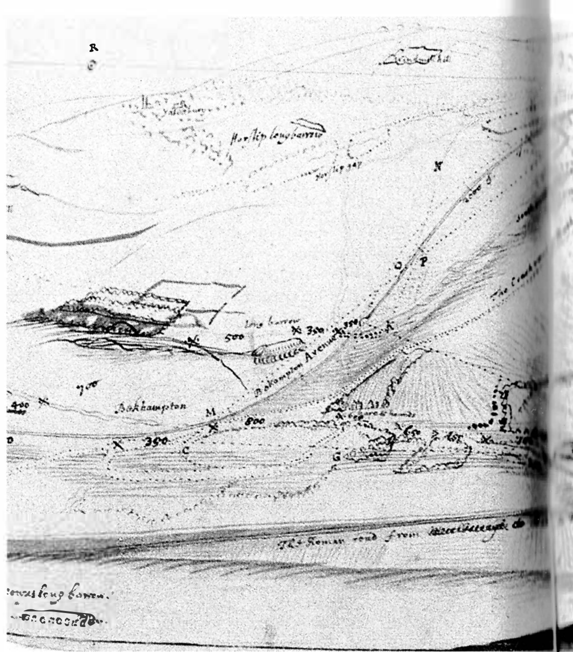
Dès le choix des pierres, minutieux, esthétique et fonctionnel, la dimension funéraire et sacrée des mégalithes apparaît. C'est bien le cas du dolmen de la Roche aux Fées (ci-dessous). Le tombeau était scellé et recouvert par les remblais d'un tertre, cette enveloppe extérieure devenant elle-même un lieu de vénération. On a ainsi l'impression que le travail de construction de la chambre était en lui-même un acte sacré qui possédait ses règles et ses exigences. Le bel ouvrage était destiné aux ancêtres davantage qu'aux survivants, qui ne voyaient plus les subtilités de la mise en œuvre des blocs, mais seulement le tumulus de pierres et de terre. C'est l'état de ruine des monuments qui nous fait comprendre le dessein religieux des constructeurs.



Le site d'Avebury, et son environnement, (Wiltshire) apparaît bien dans son ampleur et sa complexité sur le relevé dessiné par Stukeley (page de droite). Le plan au sol ci-contre montre la grande levée de terre circulaire de 400 mètres de diamètre doublée d'un fossé intérieur puis d'un cercle de pierres dressées qui entoure deux cercles plus petits et tangents de menhirs, aujourd'hui disparus. Quatre passages situés aux points cardinaux servaient à aller et venir dans ce vaste ensemble circulaire.

Les mégalithes, leur paysage terrestre et cosmique

C'est vers 1723 que William Stukeley a, le premier, l'intuition que les monuments préhistoriques d'Avebury et de Stonehenge – mégalithes, tumulus, fossés et levées de terre – sont les architectures d'un vaste ensemble paysager, qu'il va dessiner en déroulé. La topographie y est bien observée, d'autant que la campagne, particulièrement dégagée de tout arbre, en facilite l'appréhension. Ses dessins permettent de comprendre que les monuments étaient destinés à être vus de loin; sans doute leur implantation répondait-elle à une vision cartographique, aux lieux hiérarchisés, qui ne se perçoit que sur des projections aériennes.



Ce sens de l'espace est la grande originalité des

Depuis la porte Sud, un double alignement de pierres dressées rejoint, à 2 kilomètres, le petit cercle du *Sanctuary*; une autre allée de ce type partait de la porte Nord. Toutes deux sont visibles sur le relevé ci-dessous.

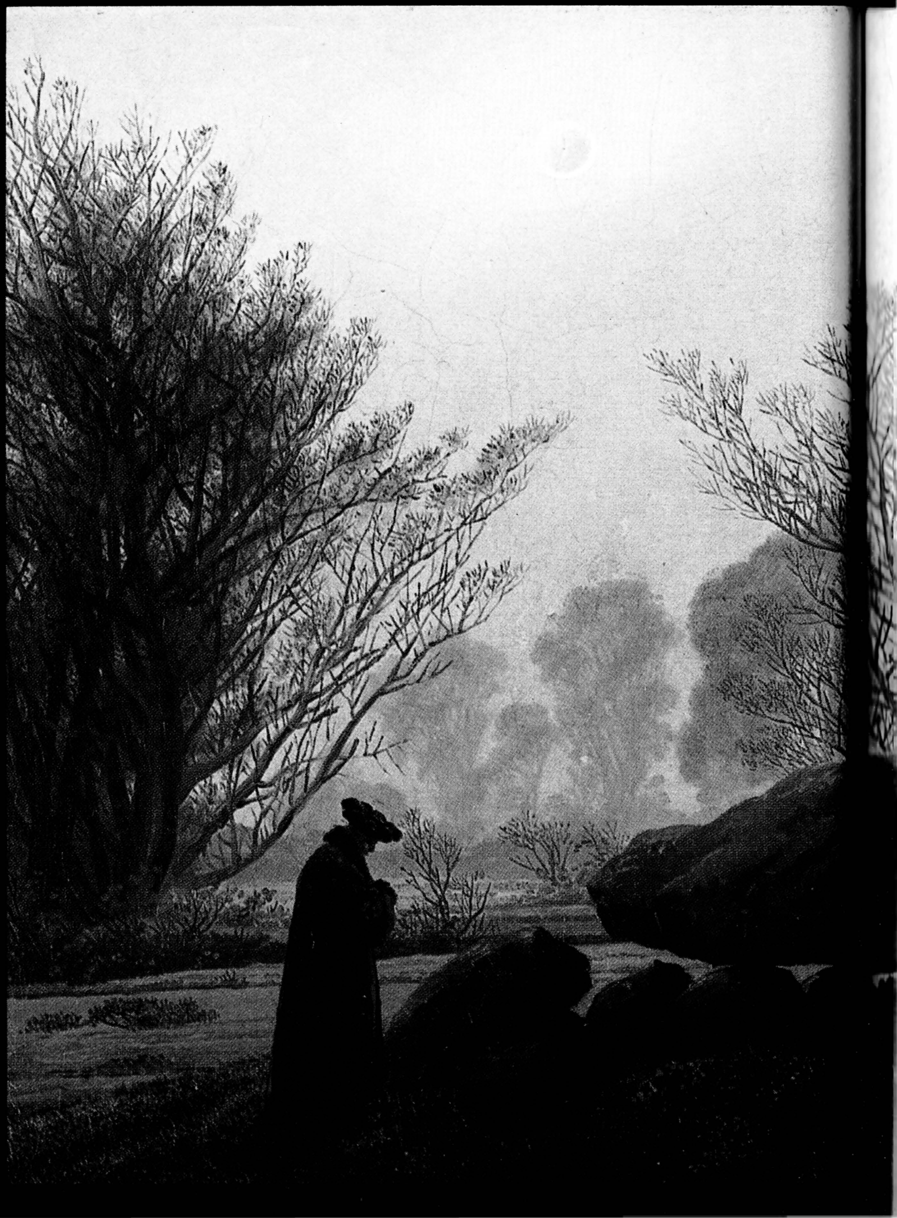
architectures mégalithiques «ouvertes» que révèlent les «avenues» de Stonehenge et de Callanish, ou encore les alignements de pierres dressées de Carnac et de Saint-Just, qui soulignent sur des kilomètres, en ligne droite, les courbes topographiques.







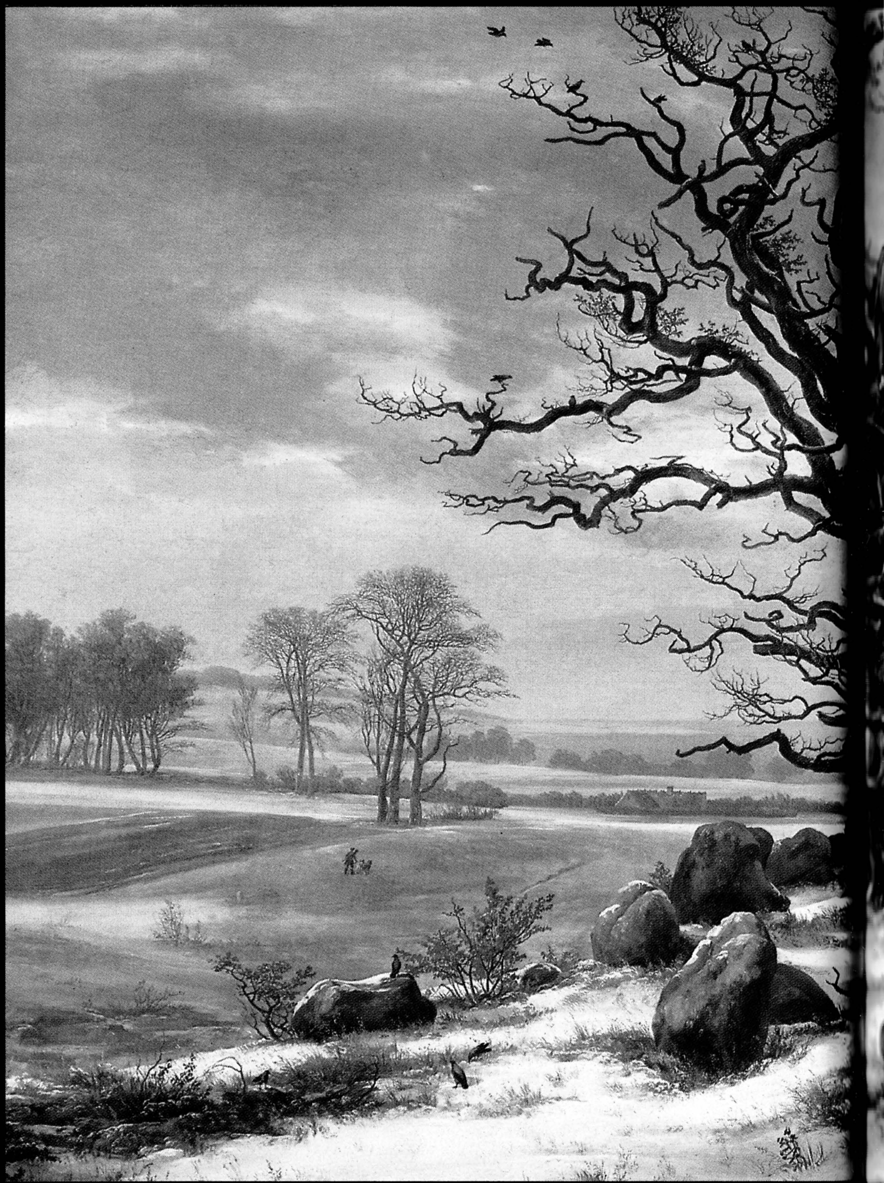






Rêveries dans les ruines

Les romantiques, peintres ou poètes, ont fait de la poésie des ruines antiques l'un de leurs thèmes favoris. Mais ils ont également traduit leur émotion devant ces monuments inexpliqués en leur temps que sont les mégalithes. Devant une tombe mégalithique sombre, massive, dans un paysage aux arbres tourmentés, un homme – le peintre peut-être, Caspar David Friedrich – se penche sur le passé (ci-contre). Johan Christian Dahl, peintre scandinave, a lui aussi représenté des mégalithes – au Danemark – dans un environnement solitaire (pages 114-115). Leurs contemporains anglais, Constable et Turner, ont été, eux, fascinés par Stonehenge. Constable visite le site pour la première fois le 15 juillet 1820, et retravaille longuement à l'atelier, à l'aquarelle. La vue de Stonehenge au double arc-en-ciel, qui donne du monument une vision cosmique, date de 1835 (pages 108-109). Turner, lui, est revenu à plusieurs reprises à Stonehenge. Il le montre figé dans l'éternité d'un paysage pastoral (pages 110-111).







Le site de Callanish (ci-contre et ci-dessous), dans l'île de Lewis (archipel des Hébrides, en Ecosse), est à l'origine une tombe mégalithique modeste protégée par un tertre circulaire. Celui-ci a été entouré par la suite d'un cercle de pierres dressées duquel partent quatre doubles alignements orientés selon les axes cardinaux.



Les architectures «fermées» comme les tombes mégalithiques, installées sur la crête ou le versant des collines, sont quant à elles des points de convergence d'où part le grand axe de l'orientation du couloir d'accès rejoignant à l'horizon le point où apparaît le soleil, un jour remarquable de sa course. Car le paysage mégalithique n'est pas seulement terrestre; la topographie modulée fonctionne avec la lumière solaire, source de chaleur et de fertilité. Le mouvement régulier du soleil va de pair avec celui de la lune, dont l'observation semble fournir dans certaines régions, comme l'Ecosse ou l'Angleterre, d'autres points de repère sur l'horizon.

Tout le travail de l'archéologue est de retrouver les traces d'occupation du sol, les différents types d'habitat principaux et secondaires, et d'en établir les chronologies pour tenter de reconstituer l'histoire de ces territoires en leur paysage. Les géologues testent les roches affleurantes tandis que les amateurs d'ésotérisme viennent capter les courants telluriques ou les nœuds magnétiques qui caractérisent le lieu d'implantation de la pierre.

L'imaginaire mégalithique et la grande déesse-mère

L'enthousiasme pour l'étude des mégalithes, la « mégalithomania », a connu son apogée au XIXe siècle et a inspiré la plupart des études actuelles. Les grosses pierres ont provoqué puissamment l'imaginaire moderne. Les hommes d'un lointain passé ont mis en relation architecture, science et religion, prenant à témoin le grand mouvement céleste, saisissant l'instant de la mort pour exprimer, dans l'élaboration savante des mégalithes, leur révolte affective et sociale. Ces intentions inscrites dans les pierres nous sont

L'évolution de Callanish semble typique des îles Britanniques, avec le passage d'une tombe mégalithique restant une référence à un monument à architecture ouverte lié à l'observation du soleil et sans doute de la lune comme à Stonehenge. D'autres cercles de pierres en Ecosse étaient conçus pour observer la lune.



progressivement accessibles par de nouvelles méthodes d'études pluridisciplinaires. L'imaginaire moderne, qui se penche sur ces balbutiements mythiques de l'art et de la science, rejoint ainsi l'intention archaïque.

Tous participent de cette quête. La culture citadine espère retrouver le sens des messages paysagers, la culture rurale désire peaufiner ses connaissances historiques et archéologiques. Les mégalithes sont les témoins monumentaux, intégrés dans leur paysage, de cette réflexion d'écologie fondamentale et sacrée. Ils semblent dominés par un personnage féminin que Jacques Cauvin n'hésite pas à reconnaître comme la divinité néolithique – une déesse-mère omniprésente, sous forme d'idoles gravées, de sculptures et de statues-menhirs. Un dieu guerrier serait son pendant, représenté par le seul dessin de ses armes, hache, crosse et arc au néolithique, poignard à partir du chalcolithique (IIIe millénaire).

Le défi du néolithique

Les impressionnantes mises en œuvres mégalithiques d'Occident – pierres dressés ou pierres de tombeaux sous tumulus – posent d'emblée le problème de la hardiesse de la construction. Il y faut un chef, volontaire et diplomate, pour rassembler les troupes capables de manipuler de telles dalles; puis des ingénieurs géologues, qui sachent trouver les bonnes pierres et maîtriser la résistance des matériaux (pierre, bois, cordes) nécessaires à la mise en place – véritable prouesse – des blocs géants. Il y faut sans doute aussi un pouvoir religieux pour déterminer l'emplacement et l'orientation du monument et donner à la construction



La statue anthropomorphe de Catel, à Guernesey, à épaulement et tête très stylisés, peut être identifiée aux déesses-mères néolithiques à cause des seins surmontés d'un collier, et de la position des bras et des mains qui les rejoignent, comme chez les déesses du Proche-Orient. Le visage n'est pas sculpté, mais était peut-être peint.



sa finalité – tombeau destiné aux reliques d'ancêtres ou centre de cérémonies.

La traction et l'élévation des mégalithes ont longtemps été une énigme, d'où les hypothèses les plus extravagantes, jusque dans les années 1980 : écluse hydraulique, tapis roulant de céréales, glissades sur sol gelé, intervention d'extraterrestres, de forces

Creusée dans la paroi en craie de l'hypogée du Razet à Coizard (Marne), cette déesse-mère se reconnaît aux seins et au collier supportant une grosse perle.

telluriques ou magnétiques – versions contemporaines des titans d'autrefois. Pour en finir avec ces hypothèses, plusieurs expériences ont été menées sur le terrain.

A Stonehenge, Richard Atkinson a fait tracter des dalles par ses étudiants – trente-deux pour un bloc de 1,5 tonne. En juillet 1979, sur le plateau des Chaumes à Exoudun, où affleure le banc rocheux d'où vient la dalle de 32 tonnes d'une tombe de Bougon (Deux-Sèvres), pour la première fois, un bloc du même poids a été tiré par deux cents personnes et levé par soixante d'entre elles, manipulant en même temps trois grands leviers, utilisant les mêmes matériaux d'origine – rouleaux de bois, cordes végétales tressées, haches polies pour tailler les troncs, pics en bois de cerf et coins en bois pour entailler la roche, percuteurs siliceux pour boucharder et régulariser le pierre. La technique en a été améliorée en 1997 avec un système de moyeu à rayons.

La mécanique mégalithique est astucieuse, et sans savoir exactement celle qui était précisément utilisée, on sait désormais qu'elle est non seulement



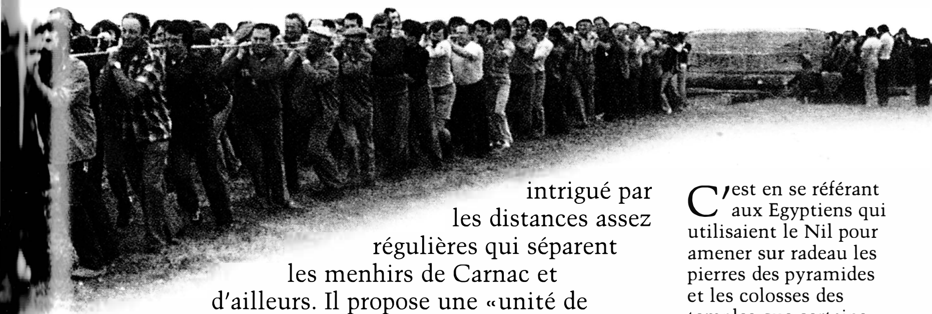
L'expérience réalisée en 1979 à Bougon a montré que deux cents personnes pouvaient tracter un bloc de 32 tonnes (ci-dessous). Le bloc a été posé sur des rouleaux, eux-mêmes tournant sur des rails en bois. Pendant que les hommes tirent, d'autres assurent avec de petits leviers la progression rectiligne du bloc; quelques-uns, à l'arrière, le poussent en avant ou le retiennent. En 1997, l'équipe de Bertrand Poissonnier a réussi à faire avancer le même bloc de 32 tonnes avec seulement quelques dizaines de personnes (en haut, à droite), en fixant des leviers sur chacun des rouleaux, ce qui en a démultiplié l'efficacité.

humainement accessible, mais que pour défier le poids des pierres, elle a atteint un degré d'élaboration digne des meilleurs architectes.

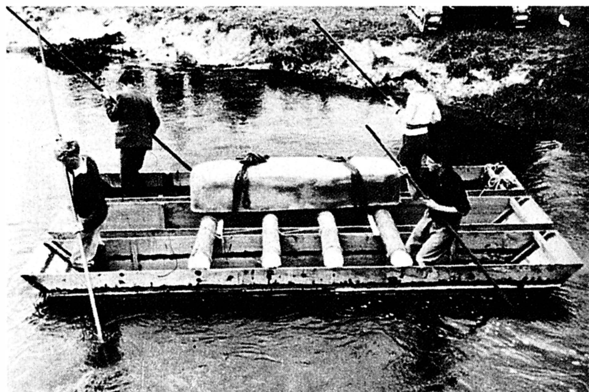


La mesure mégalithique et la géométrie : un rationalisme empirique

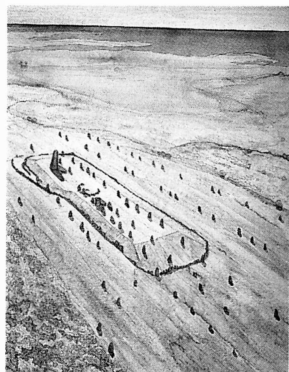
Au début du siècle, l'ingénieur A. Kerviler est



intrigué par les distances assez régulières qui séparent les menhirs de Carnac et d'ailleurs. Il propose une «unité de mesure préhistorique» : le pied mégalithique de 0,30 mètre, le «pas» mégalithique, qui équivaut à 3 pieds c'est-à-dire à 0,90 mètre, et la corde de 30 pas, soit 27,10 mètres. Un professeur d'ingénierie d'Oxford reprit la question et mesura les distances



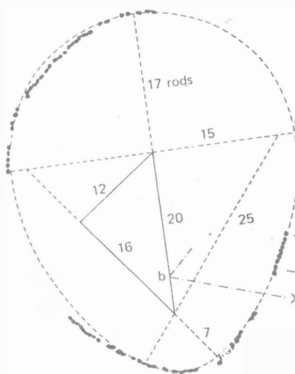
C'est en se référant aux Egyptiens qui utilisaient le Nil pour amener sur radeau les pierres des pyramides et les colosses des temples que certains archéologues comme Richard Atkinson pensèrent que des pierres d'origine lointaine, par exemple les pierres de Stonehenge, sont arrivées par la mer puis par les rivières. Pour transporter un bloc de 1,5 tonne, l'équivalent d'une pierre bleue de Stonehenge, il relia entres elles trois barques à fond plat et y fit reposer le bloc, fixé sur des rouleaux permettant ensuite de le déplacer facilement sur terre. Quatre de ses étudiants dirigeaient l'embarcation.

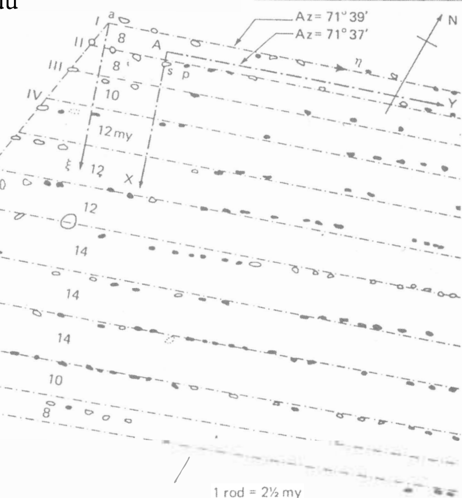


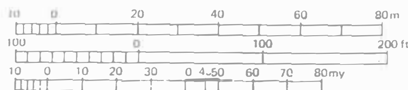


de centaines de pierres dressées dans les îles Britanniques et en Bretagne. En bon Anglais, il définit le «yard mégalithique» qui mesure 0,899 mètre correspondant au «pas» de Kerviler, puis la toise mégalithique de 2,5 yards, c'est-à-dire 2,08 mètres.

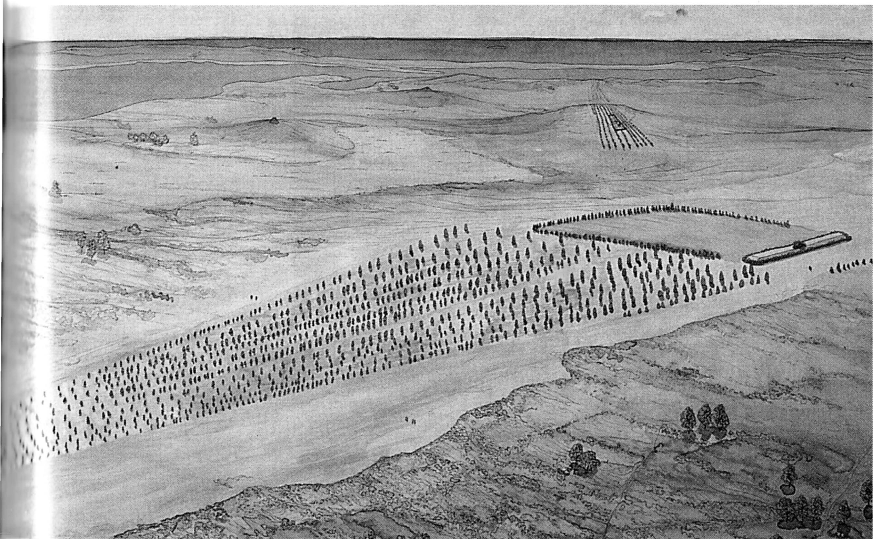
A partir de ces relevés précis, le chercheur Alexander Thom observe, dans les années 1960, des constructions de figures simples, hémicycles bâtis à partir de triangles-rectangles à base pythagoricienne 3, 4 et 5. En 1977, il décrit la géométrie des alignements de Carnac, prenant pour unité le yard mégalithique. Il montre l'importance du grand menhir du tumulus du Manio et celle du menhir brisé de Locmariaquer. L'un et l'autre sont pour Thom







des frontons de mire pour les observations solaires et lunaires. Si les fouilles récentes de Locmariaquer ne rendent plus ces conclusions aussi évidentes,

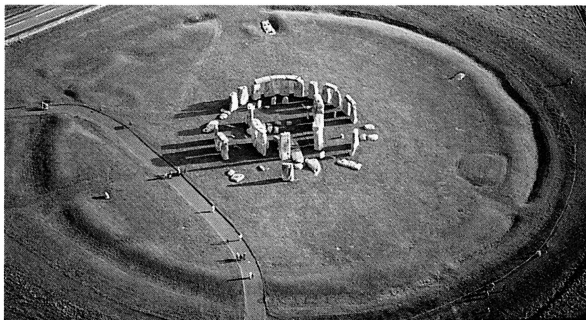


car le grand menhir n'était en fait pas isolé, les archéologues restent intéressés par la démarche de Thom et ses autres travaux. En Ecosse, celui-ci a pu étudier les deux cents pierres dressées de Mid Clyth, disposées en éventail selon une direction nord-sud, et des files simples ou doubles de menhirs orientés est-ouest sur des kilomètres comme à Eleven Sheares et à Rhos y Beddan. De tels alignements de pierres se retrouvent au sud de la Grande-Bretagne, en Cornouailles, et dans le Dartmoor.

Des cercles de pierres, très nombreux dans les îles Britanniques, ont été étudiés par A. Burl en 1976. L'un de ces ensembles intégrés dans le paysage, situé dans l'île de Mainland, dans l'archipel des Orcades, combine une double fonction : funéraire d'abord, puis d'observation astrale. Il comprend deux cercles voisins de la grande tombe mégalithique de Maes Howe : le premier est formé des douze « Stones of Stenness », disposées à l'intérieur d'un fossé interrompu par une entrée qui mène à un coffre funéraire central; le second cercle, dit « Ring of Brogar », de 104 mètres de diamètre, est fait de soixante pierres bordant un fossé creusé dans le grès rouge.

Les relevés de A. Thom (page de gauche) font apparaître la construction géométrique des alignements du Ménec à Carnac.

L'image virtuelle réalisée par Jean-Claude Golvin reconstitue les grands ensembles de Carnac. Ci-dessus, sur la page de gauche et sur celle de droite, deux vues d'ensemble des alignements de Kermario et de Kerlescan, restituées par l'ordinateur à partir des informations réunies par le Service d'Image scientifique de l'université de Bordeaux.

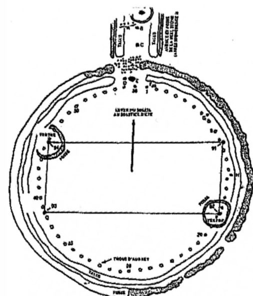


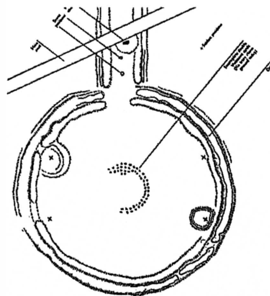
Les mégalithes, le soleil et la lune : la logique des cycles

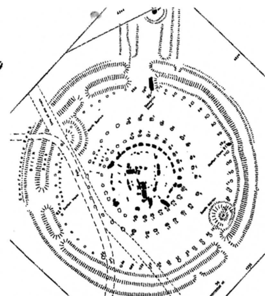
Deux monuments illustrent au mieux la fonction d'observatoire de la course du soleil. Callanish Lewis, dans les Hébrides extérieures, et surtout Stonehenge, le plus révélateur. Dès 1666, John Aubrey avait identifié ce site à un temple et découvert le cercle de cinquante-six trous de 0,8 à 1,8 mètre de diamètre (aujourd'hui comblés) qui bordent le talus doublé d'un fossé circulaire, interrompu au nord-est par le départ de l'« avenue » orientée vers le point du lever du soleil, le jour du solstice d'été. Cette direction est confirmée par la «Heel Stone», pierre en sarsen ou grès de 6 mètres de haut, disposée dans l'axe de vision d'un observateur placé exactement au milieu du cercle. Ce premier aménagement correspond

Le site de Stonehenge, dans la plaine de Salisbury, n'a rien d'exceptionnel dans sa première phase à la fin du IVe millénaire : il s'agit alors d'un simple fossé circulaire bordé d'une levée de terre. A la fin de cette première phase, l'entrée du site et la «Heel Stone» sont mis en place (photo ci-dessous). Dans une seconde phase, trois à cinq siècles plus tard, les cinquante-six fosses dites « Aubrey Holes » sont creusées (schéma 1). Lors d'une troisième phase, vers la fin du IIIe millénaire, les pierres bleues sont dressées au centre du site (schéma 2), tandis que l'avenue confirme l'orientation privilégiée du site, celle vers le point à l'horizon où apparaît le soleil levant, le jour du solstice d'été. Les trilithes en sarsen auraient été construits lors d'une quatrième phase (schéma 3), au début de l'âge du bronze.



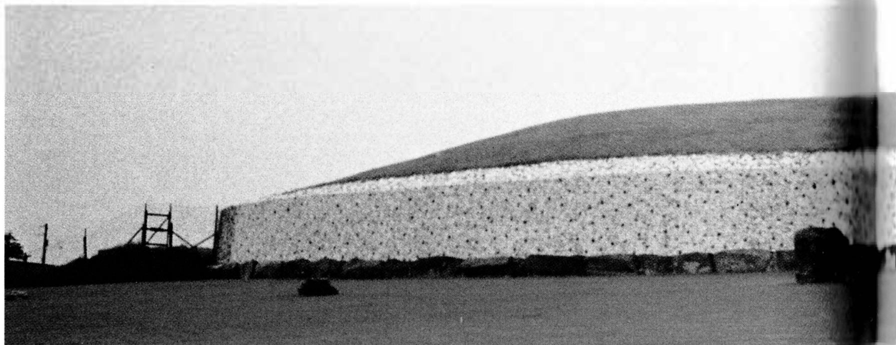




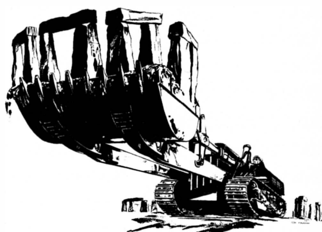


à la phase de Stonehenge I qui doit être de peu antérieure à 3000 avant J.-C. Selon G. Hawkins (astrophysicien américain auteur en 1954 du célèbre *Stonehenge Decoded*), un rectangle inscrit dans le cercle initial, à partir de quatre trous de poteau dont deux sont entourés d'un petit fossé, est essentiel pour caler la position centrale de l'observateur et bien l'orienter pour observer le soleil – et sans doute aussi la lune, car les cinquante-six trous équivaudraient à trois cycles lunaires nécessaires pour obtenir un nombre entier de jours correspondant à un nombre comparable de jours du cycle solaire. Ainsi, les deux cycles se recouperaient, et en particulier les éclipses seraient prévisibles. Les autres aménagements de Stonehenge (phases II, III, IV), plus spectaculaires car ils concernent la couronne centrale de trilithes et le «fer à cheval» en sarsen, ainsi que le cercle des pierres bleues, ne font que développer jusque vers 1500 avant J.-C. la fonction astronomique initiale.

Le centre du monument circulaire de Stonehenge peut être considéré comme le point d'observation idéal du soleil et de la lune, base pour une véritable géométrie astronomique.



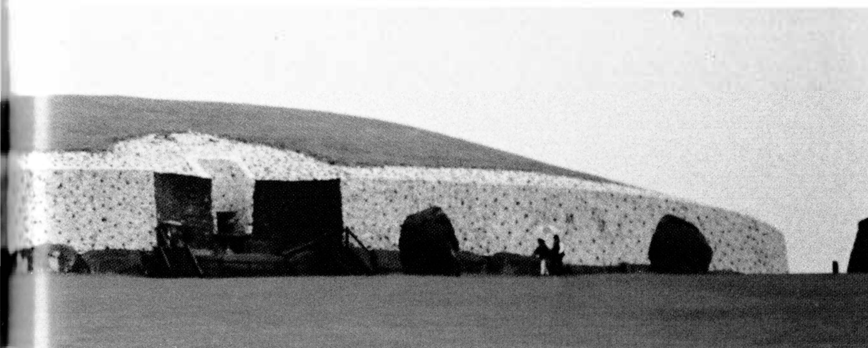
L'orientation solaire, surtout par rapport au levant, est fréquente dans les constructions mégalithiques et en particulier dans l'axe des couloirs des tombes (Gavrinis, Newgrange...). L'observation de la lune semble attestée dans les cercles de pierres dressées en Ecosse, dont la pierre d'autel ou *recumbent stone*, au sud-ouest du monument, sert à observer la course haute de la lune.



Les menaces de destruction des monuments mégalithiques se sont multipliées depuis que les grands chantiers d'autoroute, de chemin de fer, d'aéroport ou de remembrement utilisent de redoutables engins. Le symbole de la destruction de la mémoire archéologique est cette affiche anglaise du bulldozer enlevant d'un coup l'ensemble des trilithes de Stonehenge.

Survie et renaissance des mégalithes

Au-delà des efforts effectués pour retrouver les techniques de construction, les fonctions cérémonielles et l'insertion écologique ancienne des monuments mégalithiques, les responsables de collectivités travaillent avec les archéologues, les architectes, les paysagistes pour rendre à ces architectures toute leur place physique et spirituelle dans le monde contemporain. Tentative audacieuse : O'Kelly est allé jusqu'au bout de ses convictions avec la reconstitution de Newgrange, et sa façade bicolore faite de quartz blanc et de boules de granite noir. Le monument, avec ses pierres de pourtour ornées et originales et son tombeau, est devenu l'un des joyaux emblématiques de l'Irlande. Il est plus difficile d'intégrer Stonehenge dans notre monde contemporain, avide de sensations : le site, le jour du solstice d'été, attire tous ceux qui cherchent l'harmonie de la nature et du génie humain.



Mais comment protéger Stonehenge de la foule? D'autres consolidations et présentations ont été mises au point à Knowth en Irlande, à Barnenez et à Bougon en France, à Hal Saflieni à Malte. Les sites de Carnac et de Locmariaquer font certes l'objet d'études, mais leur mise en valeur n'est pas simple : que de tensions entre la fragilité des vestiges, leur environnement naturel, et la demande d'un public de plus en plus nombreux, attiré par le caractère exceptionnel de ces pierres! La renaissance de ces architectures ne peut passer par la résurrection d'une époque néolithique à jamais perdue. Elle exige la sauvegarde et la vénération attentives d'un héritage culturel impliqué dans nos mentalités, notre culture, et notre sensibilité.

Après avoir été exploré et fouillé par O'Kelly, le tumulus qui recouvre la tombe mégalithique de Newgrange a été consolidé, et sa façade reconstituée comme elle l'était sans doute à l'époque néolithique (ci-dessus). Ce travail de restauration protège les parties originales du monument, permet l'accès des visiteurs jusqu'à la tombe centrale et fait mieux comprendre la fonction de cette architecture.



Pierres de mémoire, les mégalithes sont les plus lointains témoins du passé de l'Europe. Le site de Stonehenge résume à lui seul le caractère exceptionnel de ces monuments et symbolise l'héritage des hommes du néolithique. Jamais aucune image ne l'épuisera (ci-contre, le dernier plan du film *Tess*, de Roman Polanski).



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

“Les siècles ont passé. Les descendants lointains des constructeurs
démunis disposent d'un pouvoir quasi illimité.
Ils peuvent lire dans ces pierres, rien que pierres mises à l'aplomb du sol
et que leur science déconcertée désigne d'un terme grec,
le premier témoignage d'une ambition obscure, la leur,
aussi démesurée, aussi mal dégrossie et aussi solitaire qu'elles.
Et ils admirent que des stèles difformes
inaugurent l'histoire entière de leur espèce.”

Roger Caillois,
Pierres suivi d'autres textes,
Gallimard, 1966



L'analyse de Stukeley

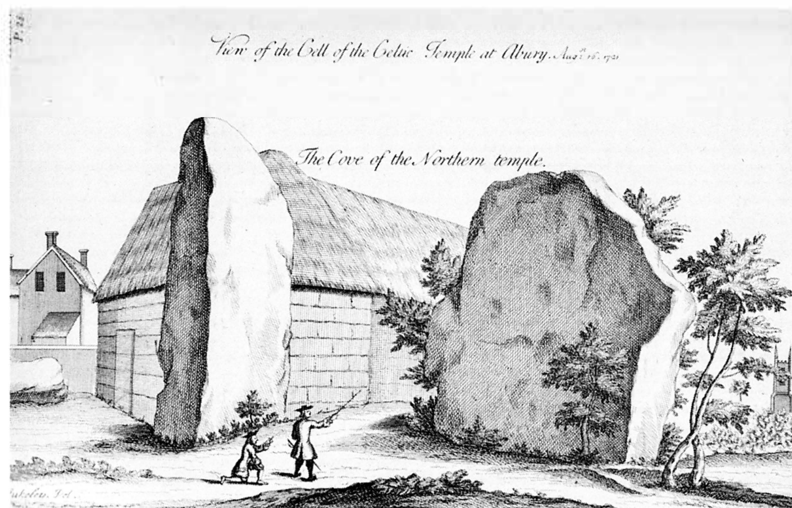
L'auteur de Stonehenge, a Temple Restored to the British Druids, *paru en 1740, insiste sur l'aspect architectural et religieux de ce type de monument si ancien et si original. Son intuition va orienter plusieurs générations d'antiquaires.*

Qui étaient les hommes de Stonehenge ?

Stonehenge est certainement le monument le plus imposant et le plus singulier au monde dans son genre, autant que l'on sache ; néanmoins il en existe nombre d'autres, dont la forme s'en inspire plus ou moins librement, dont le volume est comparable et le dessein le même, et ce dans toutes les îles Britanniques. A tel point qu'on ne peut douter qu'ils aient été édifiés par le même peuple et cela sous la direction des Druides britanniques.

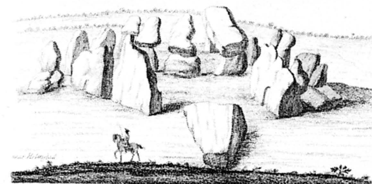
Ces monuments sont innombrables : de l'extrémité des terres de Cornouailles jusqu'au promontoire le plus au nord de l'Ecosse, que n'atteignit jamais le pouvoir romain. On les retrouve dans toutes les îles situées entre l'Ecosse et l'Irlande, l'île de Man, les îles Orkney, etc., ainsi que sur le sol irlandais même.

Et personne ne peut prétendre, autant que je puisse savoir, que qui que ce soit

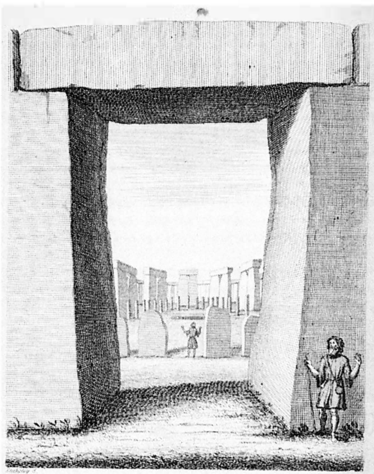


d'autre ni aucune autre nation n'en soient les fondateurs. Ces ouvrages sont des cercles de pierres, généralement brutes, de différents diamètres, dressées sur un sol surélevé, dans un paysage de landes et de petites collines herbeuses ; ils sont essentiellement composés de pierres prises à la surface de la terre.









Aucun indice ne permet de savoir par qui ils ont été édifiés.

Tout ce qu'on peut affirmer c'est que la tradition les considère depuis toujours comme sacrés. De nombreux faits convergent dans le même sens : qu'ils possèdent une vertu curative, qu'ils aient été édifiés par des Irlandais, qu'ils aient été rapportés d'Afrique, qu'ils aient été de hauts lieux de culte, des sanctuaires, des lieux de prière et d'adoration, et que leurs noms soient ce qu'ils sont. En outre, sur de nombreux sites le souvenir et le nom des Druides demeurent vivaces, et jusqu'à nos jours, les populations enterrent leurs morts à l'intérieur ou à côté de ces cercles, pensant qu'il s'agit d'une terre sacrée.

Ce qui a été trouvé dans ces édifices, ou à côté, appartient manifestement au temps des Druides : urnes, ossements, bijoux en ambre, perles de verre, serpents de pierre, amulettes, objets celtiques, hachettes en silex, pointes de flèches et toutes sortes d'objets venus des époques les plus reculées, de la plus haute Antiquité, pratiquement des premières implantations d'hommes dans notre île, juste après le déluge de Noé.

J'ai toutes les raisons du monde de croire qu'il s'agissait d'une colonie orientale de Phéniciens ; du moins une colonie venue après la première implantation celtique ici.

Stonehenge, a Temple Restored to the British Druids, Stukeley, 1740, traduction de Nathalie Daladier

De la signification des dolmens

Le Président de Robien est le premier à avoir défendu la fonction sépulcrale des dolmens, mais d'autres hypothèses, plus romantiques, étaient toujours préférées comme celle de la table de sacrifices humains. La signification tombale des dolmens finit enfin par s'imposer au début de ce siècle avec les comparaisons ethnographiques.



Des tombeaux gaulois

Les tombeaux sont formés de pierres d'énorme grandeur portées sur d'autres élevées debout pour les supporter... On sait que les Gaulois enterraient toujours leurs morts hors des enceintes des villes et leur élevaient de pareils tombeaux. Ces pierres, qui frappent par leur grandeur et qu'on a peine à regarder comme des ouvrages de mains d'hommes, n'ont rien d'étonnant quand on considère les masses prodigieuses des pyramides que les Egyptiens destinaient à inhumer leurs morts. Les Gaulois et les autres peuples septentrionaux, plus grossiers mais non moins religieux, suppléaient en différentes manières à l'art et à la magnificence des autres nations. Toute la côte méridionale de la Bretagne enest remplie ; la septentrionale ne l'est pas moins et, si l'on n'en avait pas détruit un très grand nombre, la multitude en serait infinie.

De Robien,
Description historique et topographique de l'ancienne Armorique,
manuscrit conservé à la bibliothèque de Rennes,
1698-1756

Un autel druidique

On remarque à quelque distance de Carnac, entre Locmariaquer et les bois de Kérantré, un autel druidique, dont la table est soutenue par trois énormes quartiers de rochers.

C'est sur de tels autels où l'art ne disputait presque rien à la nature, que les Gaulois, au rapport de Diodore de Sicile, juraient leurs traités, et que les Druides, leurs prêtres, sacrifiaient à la divinité, choisissant le plus souvent des hommes pour victimes.

L'énorme pierre qui couvre ce monument s'appelle en notre langue : dolmen.

La Tour d'Auvergne,
Les Origines gauloises, 1796

Un monument sacrificiel

Les autels permanents, en pierres brutes, étaient ces monuments celtiques désignés en archéologie sous le nom de dolmens, autels qui devaient être construits en pierres pures, c'est-à-dire que le fer n'eût point touchées, parce que son contact les aurait souillées. La table des dolmens était l'aire sur laquelle étaient offerts en sacrifices les animaux qu'on immolait, et trop souvent elle fut arrosée du sang des victimes humaines. Après l'immolation et la combustion de la victime, c'était encore sur cette *ara* qu'on mangeait la portion de ces victimes réservée pour servir d'aliments à ceux qui les offraient et aux prêtres qui y avaient droit.

Henry,
« Sur l'origine des monuments en pierres brutes »,
Revue archéologique, 1850

De simples monuments funéraires

La destination des dolmens n'est plus aujourd'hui douteuse. Il était encore permis, il y a vingt ans à peine, d'y voir des autels érigés pour des sacrifices humains ; la pioche n'avait pas alors fouillé ces monuments et l'imagination complaisante des archéologues pouvait à son gré y voir la confirmation des théories du temps ; mais de nombreuses explorations entreprises depuis cette époque sont venues révéler dans plusieurs de ces monuments la présence de squelettes, ou du moins des traces évidentes de sépultures. Il n'y a donc plus à en douter : dolmens et tumulus sont des monuments funéraires. Quant aux prétendues cavités occupées par le corps des victimes, aux rigoles destinées à recueillir leur sang, il semble aujourd'hui prouvé qu'elles n'avaient de réalité que dans l'imagination des savants antiquaires d'autrefois... S'il fallait recourir à de nouvelles preuves pour convaincre nos lecteurs de leur origine funéraire, nous invoquerions certaines appellations des plus significatives qui se rattachent à ces monuments. L'un d'eux, à Locmariaker, s'appelle le Tombeau du vieillard, Bé-er-gouss ou Bergouss. Un champ, à Saint-Gildas-de-Rhuys, qui contient une allée couverte, porte le nom de Champ du Tombeau. A Cléguérec, un chemin conduisant à un dolmen s'appelle le Chemin du Tombeau. Concluons donc que les dolmens sont des tombeaux.

Abbé Hamard, préface pour
Ferguson, *Monuments mégalithiques de tous pays*, 1878

Des dolmens aux Indes

Ayant appris par un de mes amis qui a passé plus de vingt ans aux Indes qu'il existait dans le pays des monuments mégalithiques, j'ai voulu avoir de plus amples renseignements, je lui ai écrit, et il m'a répondu ceci : « Les dolmens sont encore employés partout pour réunir les restes des familles, ou quelquefois toute une tribu en un seul lieu. L'état absolument primitif de ces peuples prête un intérêt particulier à leurs coutumes ainsi qu'à leurs monuments. »

Jenkyn-Jones,
« Des dolmens et les menhirs sur les montagnes de Khasia »,
Bulletin de la Société archéologique

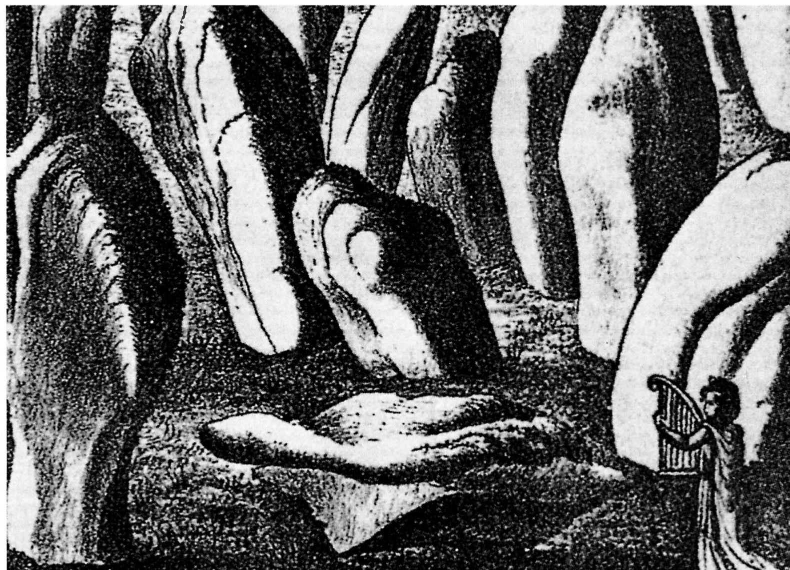
«Les pierres de Carnac sont de grosses pierres!»

L'ironie de Flaubert est d'autant plus fondée que lorsqu'il visite Carnac, il est curieux et critique du phénomène mégalithique comme de tout ce qu'il découvre en Bretagne. Son enthousiasme pour cette région fait peu de cas des affabulations des archéologues celtiques de son temps.

Le champ de Carnac est un large espace dans la campagne, où l'on voit onze files de pierres noires, alignées à intervalles symétriques et qui vont diminuant de grandeur à mesure qu'elles s'éloignent de la mer. Cambry soutient qu'il y en avait quatre mille et M. Fréminville en a compté douze cents. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont nombreuses.

A quoi cela était-il bon? Sont-ce des tombeaux? Etait-ce un temple? Un jour, saint Cornille, poursuivi sur le rivage par des soldats, allait tomber dans le gouffre des flots, quand il imagina de les changer tous en autant de pierres, et les soldats furent pétrifiés. Mais cette explication n'était bonne que pour les niais, pour les petits enfants et pour les poètes, on en chercha d'autres.

Au XVIe siècle, Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal (et qui, exilé à Rome, composa sur les antiquités de sa patrie un livre fort estimé partout, si



ce n'est dans ce pays même, la Suède, où il n'eut pas un traducteur), avait découvert que « quand les pierres forment une seule et longue file droite, c'est qu'il y a dessous des guerriers morts en se battant en duel; que celles qui sont disposées en carré sont consacrées à des héros ayant péri dans une bataille; que celles qui sont rangées circulairement sont des sépultures de famille, et que celles qui sont disposées en coin ou sur un ordre angulaire sont les tombeaux *des cavaliers, ou même des fantassins, ceux surtout dont le parti avait triomphé* ». Voilà qui est clair; mais Olaüs Magnus a oublié de nous dire comment s'y prendre pour enterrer deux cousins, ayant fait coup double, dans un duel, à cheval. Le duel voulait que les pierres fussent droites; la sépulture de famille exigeait qu'elles fussent circulaires; mais comme il s'agissait de cavaliers, on devait les disposer en coin, prescription, il est vrai, qui n'était pas formelle, puisqu'on n'employait ce système que « pour ceux surtout dont le parti avait triomphé ». O brave Olaüs Magnus! vous aimiez donc bien fort le Monte-Pulciano? Et combien vous en a-t-il fallu de rasades pour nous apprendre toutes ces belles choses!

Selon un certain docteur Borlase, Anglais, qui avait observé en Cornouailles des pierres pareilles, « on a enterré là des soldats à l'endroit même où ils avaient péri »; comme si d'habitude on les charriait au cimetière! Et il appuie son hypothèse sur cette comparaison : « Leurs tombeaux sont rangés en ligne droite tels que le front d'une armée, dans les plaines qui furent le théâtre de quelque grand exploit. »

Puis on alla chercher les Grecs, les Egyptiens et les Cochinchinois! Il y a un Carnac en Egypte, s'est-on dit, il y en a un en basse Bretagne. Or il est probable que le Karnac d'ici descend du Carnac de là-bas; cela est sûr! car là-bas ce sont des sphinx, ici, des blocs; des deux côte c'est de la pierre, d'où il résulte que les Egyptiens (peuple qui ne voyageait pas) sont venus sur ces côtes (dont ils ignoraient l'existence), y auront fondé une colonie (car ils n'en fondaient nulle part) et qu'ils auront laissé ces statues brutes (eux qui en faisaient de si belles), témoignage positif de leur passage (dont personne ne parle).

Ceux qui aiment la mythologie ont vu là les colonnes d'Hercule; ceux qui aiment l'histoire naturelle y ont vu une représentation du serpent Python, parce que, d'après Pausanias, un amas de pierres semblables sur la route de Thèbes à Elissonte s'appelait la *Tête du serpent*, « et d'autant plus que les alignements de Carnac offrent des sinuosités comme un serpent ». Ceux qui aiment la cosmographie ont vu un zodiaque comme M. de Cambry, qui a reconnu dans ces onze rangées de pierres les douze signes du zodiaque, « car il faut dire, ajoute-t-il, que les anciens Gaulois n'avaient que onze signes au zodiaque ». Ensuite, un membre de l'Institut a conjecturé « que ce pouvait être bien le cimetière des Venètes », qui habitaient Vannes à six lieues de là, et lesquels fondèrent Venise, comme chacun sait. Un autre a écrit que ces bons Venètes, vaincus par César, élevèrent tous ces blocs, uniquement par esprit d'humilité et pour honorer César. Mais on était las du cimetière, du serpent et du zodiaque; on se mit en quête, et l'on trouva un temple druidique.

Le peu de documents que nous ayons, épars dans Pline et dans Dion Cassius, s'accordent à dire que : les druides choisissaient pour leurs cérémonies des lieux sombres, le fond des bois « et leur vaste silence ». Aussi, comme Carnac est au bord de la mer, dans une campagne



stérile, où jamais il n'a poussé autre chose que les conjectures de ces messieurs, le premier grenadier de France, qui ne me paraît pas en avoir été le premier homme d'esprit, suivi de Pelloutier, et de M. Mahé (chanoine de la cathédrale de Vannes), a conclu «que c'était un temple des druides, dans lequel on devait aussi convoquer les assemblées politiques».

Tout, cependant, n'était pas fini, et il fallait démontrer un peu à quoi servaient dans l'alignement les espaces vides. «Cherchons-en la raison, ce que personne ne s'est avisé de faire», s'est écrié M. Mahé; et, s'appuyant sur une phrase de Pomponius Méla : «Les druides enseignent beaucoup de choses à la noblesse, qu'ils instruisent secrètement en des cavernes et en des forêts écartées» et sur cette autre de Lucain : «Vous habitez de hautes forêts », il établit en conséquence que les druides, non-seulement desservaient les sanctuaires, mais y faisaient leur demeure, et y tenaient des collèges : «Puis, donc, que le monument de Carnac est un sanctuaire comme l'étaient les forêts gauloises (ô puissance de l'induction, où pousses-tu le Père Mahé, chanoine de Vannes et correspondant de l'Académie d'agriculture de Poitiers!), il y a lieu de croire que les intervalles vides qui coupent les lignes des pierres renfermaient des files de maisons, où les druides habitaient avec leurs familles et leurs nombreux élèves, et où les principaux de la nation, qui se rendaient au sanctuaire aux jours de grande solennité, trouvaient des logements préparés.» Bons druides! excellents ecclésiastiques! comme on les a calomniés! Eux qui habitaient là, si honnêtement, avec leur famille et leurs nombreux élèves, et qui même poussaient l'amabilité jusqu'à préparer des logements pour les principaux de la nation!

Mais un homme, enfin, un homme est venu, pénétré du génie des choses antiques, et dédaigneux des routes battues.

Il a su reconnaître, lui, les restes d'un camp romain, et précisément d'un camp de César, qui n'avait fait élever ces pierres que *pour servir d'appui aux tentes des soldats et les empêcher d'être emportées par le vent*. Quelles bourrasques il devait y avoir autrefois sur les côtes de l'Armorique !

L'amas de toutes ces gentillesses constitue ce qu'on appelle l'ARCHÉOLOGIE CELTIQUE [...].

Pour en revenir aux pierres de Carnac (ou plutôt pour les quitter), que si l'on me demande, après tant d'opinions, quelle est la mienne, j'en émettrai une, irréfutable, irréfragable, irrésistible, une opinion qui ferait reculer les tentes de M. de La Sauvagère et pâlir l'Egyptien Penhoët, qui casserait le zodiaque de Cambry et hacherait



Le littérateur honnête qui retrouva, pour la gloire du grand Julius, cette précaution sublime (ainsi restituant à César ce qui jamais n'appartint à César), était un ancien élève de l'Ecole polytechnique, un capitaine de génie, le sieur de La Sauvagère !

le serpent Python en mille morceaux. Cette opinion, la voici : les pierres de Carnac sont de grosses pierres !

Gustave Flaubert,
« Des pierres de Carnac
et de l'archéologie celtique »,
L'Artiste, 18 avril 1858

Le grand voyage des mégalithes

En cette fin de siècle, la Bretagne est en émoi, on vient de lui enlever un dolmen, on veut lui prendre son plus beau menhir! La presse relate les deux affaires.

Episode pittoresque et inattendu : en 1896, Charles Piketty achète et enlève un dolmen de Kerran pour orner le tombeau familial au cimetière de Meudon !

Une opération légale

Quelques sincères amis des monuments mégalithiques de notre vieille Bretagne m'envoient une lettre d'alarme que je ne puis que résumer ici, sans incriminer personne, le propriétaire d'un dolmen non acquis par l'Etat restant libre de le vendre à qui bon lui semble, même pour qu'il recouvre les cendres d'un modeste rentier de Meudon.

Donc, un dolmen de Locmariaquer fait route en ce moment pour le cimetière de Meudon, où il sera reconstitué sur un caveau de famille, comme monument funéraire ! On ne dit pas s'il recevra une inscription latine ou celtique.

Ce dolmen est celui de Kerran, commune de Saint-Philibert. Il est à grand dallage et se compose de treize blocs en granit, dont l'un porte une hache sculptée, emblème inconnu jusqu'à ce jour aux archéologues de cette région. La table seule pèse 6800 kilogrammes. On l'a placée sur des supports de 1,90 mètre de hauteur.

Sans chèvres ni grues, cette table a été amenée sur une plate-forme à rouleaux au moyen de leviers et de crics. Puis sept hommes, avec un palan triple l'ont conduite sur la grande route distante de 210 mètres. Le transport à la gare a été fait sur



Le tombeau de la famille Piketty au cimetière de Meudon.

un chariot venu spécialement de Paris, traîné par seize chevaux.
L'expédition a été faite le 20 janvier de la gare d'Auray pour celle des Moulineaux (Seine-et-Oise). Avis aux amateurs de dolmens en voyage. On va en déballer un ces jours-ci à Meudon !



Tous les goûts sont dans la nature et chacun est libre de se tailler par avance le tombeau qu'il lui plaît. On ne m'empêchera pas de déplorer que l'archéologue meudonnais – il paraît à son aise si j'en juge par les frais de ce transport – n'ait pas laissé le dolmen de Ker-Han... à Ker-Han et n'ait pas chargé son architecte de lui en reconstituer une simple copie à Meudon.

Le Petit Journal, 23 janvier 1896

Le tombeau celtique de Ker-Han

Sous ce titre : « Un tombeau celtique en voyage », *Le Petit Journal* a raconté récemment qu'un dolmen de Locmariaquer venait être acquis par un habitant de Meudon pour orner une sépulture du cimetière de cette ville.[...]

Il nous a paru intéressant de savoir quel était l'acquéreur de ce dolmen et à quelle sépulture il était destiné. [...]. Ce dolmen est destiné à orner la sépulture de M. Piketty, riche industriel décédé il y a environ un an.

De son vivant, M. Piketty était un archéologue aussi passionné que distingué. Correspondant de plusieurs sociétés savantes, on lui doit de nombreuses et très intéressantes découvertes archéologiques faites dans le lit de la Seine. Possesseur d'une grosse fortune, il avait pu, à force de recherches et de patience et non sans gros sacrifices, réunir dans sa villa de l'avenue des Fauvettes à Meudon une collection presque unique de spécimens archéologiques devenue aujourd'hui la propriété de son fils M. Charles Piketty, ingénieur des arts et manufactures.
Or, à plusieurs reprises, M. Piketty père avait, au cours de ses conversations avec des amis et des savants, manifesté le désir de reposer après sa mort sous l'un de ces mystérieux dolmens qui avaient toujours fait son admiration. C'est donc pour se conformer à la volonté paternelle si souvent exprimée que M. Charles Piketty, dans une pieuse pensée filiale, s'est rendu acquéreur du dolmen de Ker-Han.

Ce dolmen, véritable curiosité scientifique est aujourd'hui placé à l'entrée du cimetière de Meudon, où il occupe une superficie de quinze mètres carrés environ. D'importants travaux de consolidation avaient dû être exécutés pour recevoir cet antique monument druidique, dont le poids total représente environ vingt tonnes. Voilà dans toutesa simplicité l'histoire du tombeau celtique, lequel aura, du moins sur la majorité des sépultures, l'avantage incontestable de n'être pas banal.

Le Petit Journal,
29 février 1896

Le menhir de Locmariaquer face à la tour Eiffel pour l'Exposition de 1900 ! Ce projet très sérieux n'a été abandonné, au dernier moment, qu'en raison des vives protestations des Bretons, qui n'avaient pas été consultés !

«Le Clocher breton» s'élève contre le transfert

Vers le milieu du mois, paraissait, dans les journaux, une lettre adressée par M. le Contre-Amiral Réveillère au directeur de l'Exposition de 1900, et demandant qu'on fit figurer à cette exposition le grand menhir brisé de Locmariaquer. Peu après, l'amiral obtint la réponse que son projet serait soumis au comité de l'Exposition, et des appréciations, plutôt favorables, parurent à ce sujet dans la presse.

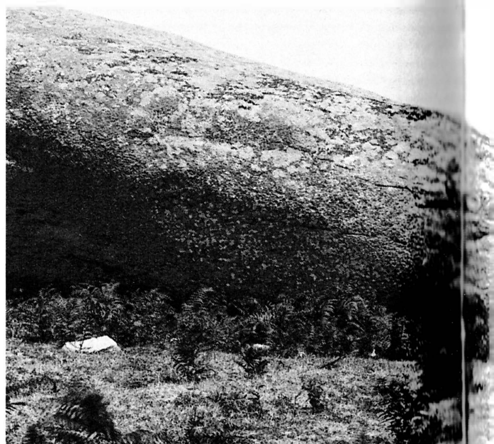
Je l'avoue, ma surprise fut extrême, et les explications que donna, en divers journaux, M. l'amiral Réveillère, ne parvinrent pas à la dissiper. Un menhir à l'Exposition !!! Je dus relire, il fallut bien pourtant me rendre à l'évidence et il m'apparut dès lors que le Clocher breton se devait à lui-même de tenter une protestation.

Le Clocher breton, nov. 1897

Réponse de l'amiral Réveillère

Le Celtisme est l'invincible sympathie qui unit les représentants les plus caractérisés, les plus intacts et les plus purs des débris de cette domination celte qui s'étendit, sur une bande trop étroite pour sa durée, de l'Irlande à l'Asie Mineure. Ces représentants, par excellence, sont l'Ecosse, l'Irlande, le Pays de Galles, l'Armorique. C'est une utopie, dira-t-on. Pourquoi ? Dans tous les cas, c'est une entreprise à tenter. Tout rapprochement entre les hommes, où qu'ils se trouvent et quels qu'ils soient, est œuvre sainte. [...] Telle fut la pensée qui nous décida à demander le transfert du menhir de Locmariaquer à Paris et sa reconstitution pour l'exposition de 1900. La presse française, déconcertée par cette proposition inattendue, sentit vaguement que, sous ce simple transfert de pierre, se cachait quelque forte pensée. Elle ne savait comment se prononcer sur une proposition patronnée par les celtisants de l'envergure de MM. Le Braz et Le Goffic.[...]

Le projet de transport du menhir de Locmariaquer à Paris divisa la Bretagne en deux camps : où la politique ne se niche-t-elle pas ? Au fond, s'agitait la querelle entre la République une et indivisible et le particularisme breton. Ce dernier s'efforce de copier le particularisme provençal, sans l'ombre de succès d'ailleurs. Car, en dépit de tous les attardés, la Bretagne est bien française jusqu'aux moelles. Une dame de la haute aristocratie bretonne me disait à ce sujet : « Je combats votre projet parce que je suis Bretonne, avant d'être Française. » C'était bien là le débat.



« Ce n'est qu'à Paris qu'il (le menhir) aura la force de symbole », disait énergiquement M. Le Goffic.

Le symbole de l'unité morale de tous les Mégalithes, union morale qui pèserait étrangement sur les destinées du monde.

Gisant à terre, sur une pointe herbue du Morbihan, il était le symbole d'un passé vénérable, mais irrévocablement mort. Aussi les fanatiques du passé se révoltèrent-ils à la pensée d'un déplacement qui le transformerait en symbole de progrès et d'avenir. Aux partisans superstitieux des vieilles mœurs s'unirent les poètes qui, pour conserver les bruyères, préféraient, au sol fécond nourrissant les hommes une terre habitée par les lapins. « Le pauvre menhir aura la nostalgie des bruyères», disaient ces moyenâgeux. C'est le même esprit qui entrave les voies de communication, s'oppose à la construction des ponts et sollicite l'éloignement des chemins de fer départementaux des gros bourgs pour éviter la contagion.

Contre-Amiral Réveillère,
Mégalithisme, Paris, 1900

Frédéric Le Guyader, poète breton

Comme une énigme, au sein de l'Ere
quaternaire
Bien avant qu'on connût le Sphinx à l'œil
béant,
Les Primitifs avaient dressé ce roc géant
Qui gît en quatre blocs, frappé par le
tonnerre.

Ce gigantesque Aïeul que le Breton
révère,
On va l'arracher des bords de l'Océan,
Pour que Paris badaud, sceptique
et mécréant,
Vienne bailler devant ce « Clou du
Centenaire ».

Allons, réveille-toi ! Paris t'attend :
sois fier !
O témoin du Déluge, Ancêtre
de l'Histoire,
Va, sous la Tour Eiffel, chercher un peu
de gloire.
Colosse de granit près de la Tour de fer,
Le plus surpris de tous, au milieu
de la Foire,
Ce sera le Géant de Locmariaker.



«Tess d'Urberville»

Ecrit en 1891, Tess D'Urberville *raconte la lutte d'une jeune femme contre son destin; à la fin du roman, elle s'effondre sur un monolithe couché de Stonehenge, le temple païen du sacrifice qui correspond si bien à sa révolte contre la société contemporaine.*

Bien que le ciel fût épais de nuages, une lueur diffuse jetée par quelque fragment de lune était venue à leur aide jusqu'ici. Mais la lune disparut; les nuages semblaient descendre sur leur tête et il faisait noir comme dans un four. Malgré tout, ils pouvaient encore trouver leur chemin en restant autant que possible sur le gazon pour éviter le bruit des pas, chose facile, car il n'y avait ni haie ni clôture d'aucun genre. Tout autour s'étendait la plaine solitaire sombre et désolée, sur laquelle soufflait un vent âpre.

Ils avaient ainsi fait à tâtons trois à quatre kilomètres quand Angel eut soudain conscience de quelque vaste monument tout proche qui se dressait devant lui sur l'herbe. Ils s'y étaient presque heurtés.

– Quel monstrueux endroit est-ce là? fit-il.

– Cela bourdonne, dit-elle. Ecoutez!

Il prêta l'oreille. Le vent, jouant sur







Adaptation du roman de Thomas Hardy par le cinéaste Roman Polanski.

l'édifice, produisait un grondement pareil à la note de quelque harpe gigantesque à une seule corde. Nul autre son n'en sortait. Clare, levant la main et avançant d'un ou deux pas, toucha la surface verticale de la muraille ; elle semblait de pierre massive sans joints ni moulures ; en la tâtant encore, il découvrit que c'était un pilier rectangulaire colossal ; étendant la main gauche, il en toucha un autre tout semblable. A une hauteur indéfinie au-dessus de sa tête, quelque chose rendait le ciel noir encore plus noir, quelque chose qui avait l'apparence d'une vaste architrave, unissant horizontalement les piliers. Ils pénétrèrent avec précaution au-dessous ; les surfaces répercutaient le doux frôlement de leurs pas ; mais ils semblaient toujours être dehors ; il n'y avait point de toit. Tess respirait craintivement et Angel tout perplexe dit :

– Qu'est-ce que cela peut être ?

Sur le côté, en tâtonnant, ils rencontrèrent un autre pilier pareil à une tour, carré et rigide comme le premier ; plus loin un autre, puis encore un autre. L'endroit n'était que portes et piliers, quelques-uns réunis au-dessus par des architraves continues.

– En vérité c'est un Temple des Vents ! dit-il.

Le pilier suivant était isolé ; d'autres formaient un trilithon, d'autres étaient couchés ; leurs flancs faisaient une chaussée assez vaste pour le passage d'une voiture, et bientôt il devint évident que c'était une forêt de monolithes groupés sur l'étendue herbeuse de la plaine. Le couple s'enfonça plus avant dans ce pavillon de la nuit et se trouva enfin au centre.

– C'est Stonehenge ! dit Clare.

– Le temple païen, voulez-vous dire ?

– Oui, plus vieux que les siècles ; plus vieux que les D'Urberville. Eh bien, qu'allons-nous faire, chérie ? Peut-être trouverons-nous plus loin un abri.

Mais Tess, trop fatiguée, se jeta sur une table de pierre qui était là tout près, abritée du vent par un pilier. Grâce à l'action du soleil pendant le jour, la pierre était chaude et sèche et faisait du bien après l'humidité de l'herbe rude et glaciale qui avait mouillé ses jupes et ses chaussures.

– Je ne tiens pas à aller plus loin, Angel, dit-elle en étendant la main pour chercher la sienne… Ne pouvons-nous rester ici ?

Thomas Hardy, *Tess d'Urberville*,
traduction Madeleine Rolland, 1939

Henry Moore

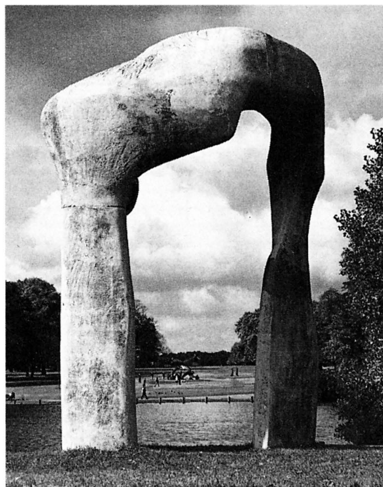
Pour le peintre et sculpteur anglais Henry Moore qui est revenu toute sa vie à Stonehenge à intervalles réguliers, le site représente le lieu d'une expérience artistique et spirituelle complète.

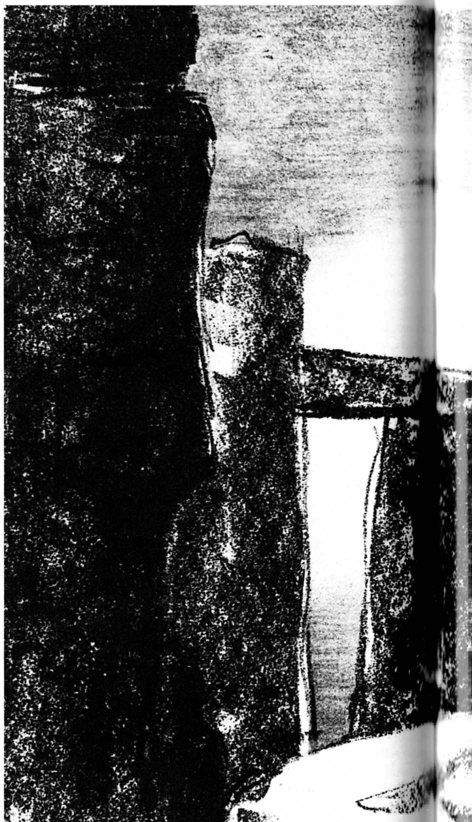
Première visite à Stonehenge

Dans une lettre adressée au poète Stephen Spender, Henry Moore relate sa première visite du site, en septembre 1921, après son arrivée à Londres comme étudiant au Royal College of Art.

Peu après mon installation dans une chambre minuscule de Sydney Street, Chelsea (ce devait être fin septembre ou début octobre 1921), je décidai un week-end de voir Stonehenge. Je pris le train

Ci-dessous, une sculpture de Henry Moore inspirée de Stonehenge, pages suivantes, ses lithographies.





qui arrivait à Salisbury en fin de journée, puis trouvai un petit hôtel. La nuit tombait. Après avoir mangé, je décidai de ne pas remettre au lendemain ma visite de Stonehenge.

Comme c'était une soirée claire, j'ai gagné Stonehenge et l'ai découvert au clair de lune. J'étais seul et terriblement impressionné. Comme vous le savez, le clair de lune grossit tout, et des profondeurs et distances mystérieuses faisaient paraître le site colossal.

J'y suis retourné le lendemain matin, c'était toujours très impressionnant, mais cette première visite au clair de lune est restée pendant des années mon idée de Stonehenge.

Sur deux ou trois lithographies, j'ai essayé de me remémorer cet effet de clair de lune. A cette époque, comme tant d'autres choses aujourd'hui gâchées par les foules, je ne me souviens pas d'y avoir vu qui que ce soit, le soir ou dans la journée.

Après cette première visite à Stonehenge, j'ai dû y retourner vingt ou trente fois. Mary a été pensionnaire



à la Cranbourne Chase School cinq ans ou plus, et deux fois par trimestre, nous nous rendions à Crichel. Nous passions alors la nuit à Salisbury et souvent, nous allions voir Stonehenge. Je prenais assez souvent des photos et, de temps à autre, faisais de petits croquis.



Je n'ai peut-être pas mentionné un détail : j'ai commencé l'album par des eaux-fortes et n'ai décidé que par la suite que des lithographies conviendraient mieux. Pour les eaux-fortes, on utilise une pointe pour tracer des lignes fines, technique qui n'est pas naturelle pour rendre la texture de la pierre brute, alors que les lithographies, pour lesquelles on utilise de la craie sur de la pierre, sont plus naturelles pour représenter la texture de la pierre. Le noir est également plus naturel sur les lithographies, ainsi que la nuit; l'idée du clair de lune était plus réalisable.

Le poète Stephen Spender analyse les œuvres de Henry Moore

Les premières lithographies sont, pour la plupart, descriptives du Stonehenge connu des touristes. Comme pour les eaux fortes du crâne d'éléphant, le sujet est facilement reconnaissable parce que la distance est suffisante pour permettre d'inclure tout l'arche d'un trilithe, avec ses deux monolithes piliers et son linteau au-dessus, ou bien l'intérieur courbe d'un ovale de colonnes, étrange colonnade. Toutefois, les scènes « extérieures » vont du descriptif au métaphorique. Un long linteau reposant sur deux colonnes amène une tension presque élastique : en haut, la grande dalle couchée a un poids immense.
Elle paraît pourtant presque éveillée, maintenue là comme un sarcophage qui contiendrait quelque chose de sinistre, une momie ou un corps – fantomatique. L'extrémité gravée plus étroite de cette forme horizontale suggère les épaules, la tête et le cou enfermés d'un cadavre.

Ainsi, un trilithe vu de côté comme une tête et des membres me fait penser à un corps voûté, bras et jambes formant presque une ligne continue, et à la tête au nez de chien d'une sculpture égyptienne du British Museum. Au pied de cette forme, repose une dalle plate dans ce qui semble être une étendue d'eau, comme une victime prostrée. […]

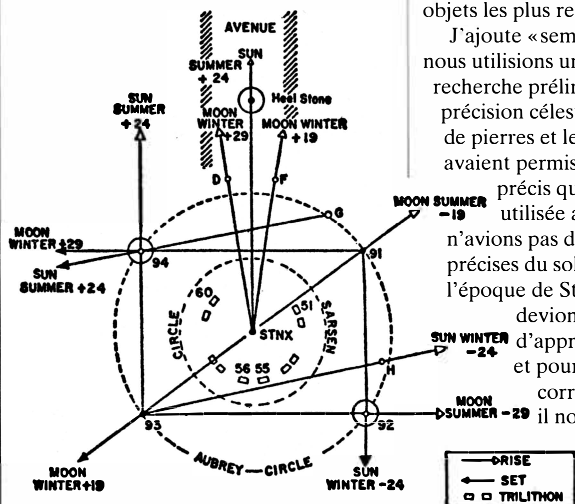
Ces monolithes, vus à la lumière du jour, ont la puissance cruelle de ceux qui les ont traînés sur d'immenses distances, qui ont durement taillé et travaillé la pierre, développant ainsi ses propriétés magiques de puissance, intrinsèques au matériau. […]

Stephen Spender *in* Henry Moore *Stonehenge*, Ganymed Original Ed. Ltd, 1974, trad. Ghislaine Taxy



Un temple solaire

Hawkins aborde le problème de la fonction de Stonehenge non comme archéologue mais comme astrophysicien utilisant les méthodes informatiques de cette spécialité. Les résultats obtenus étonnent son auteur en raison de la concordance précise constatée entre les calculs et les observations.



La disposition des pierres dressées de Stonehenge correspond-elle à des positions célestes particulières ?

Pour Hawkins, trop de paramètres concordent pour douter que Stonehenge est un calculateur des doubles positions du soleil et de la lune il y a 3 500 ans.

Nous décidâmes donc de passer tout de suite aux corps célestes les plus évidents, et qui jouaient un rôle de divinités aux temps préhistoriques, le soleil et la lune. Les résultats furent extraordinaires. Les déclinaisons données par l'ordinateur correspondaient de très près et avec une grande fréquence à des positions extrêmes du soleil – mais cela je m'y attendais – et de la lune – ce que je n'avais pas soupçonné. Ces alignements que nous avions repérés correspondaient, ou semblaient correspondre, aux déclinaisons des deux objets les plus remarquables du ciel.

J'ajoute « semblaient », car à ce stade nous utilisions un programme de recherche préliminaire d'une relative précision céleste. Les alignements de pierres et les déclinaisons qu'ils avaient permis de calculer étaient aussi précis que le permettait la carte utilisée au départ, et nous n'avions pas de positions parfaitement précises du soleil et de la lune à l'époque de Stonehenge. Nous devions nous contenter d'approximations imparfaites, et pour vérifier des corrélations apparentes, il nous fallait les positions extrêmes précises du soleil et de la lune, 1 500 ans avant notre ère.

Nous avons alors introduit dans l'ordinateur les déclinaisons extrêmes

actuelles du soleil et de la lune, pour savoir ce qu'elles étaient 1500 ans avant notre ère. Nous ajoutâmes au programme le calcul des directions de levers et de couchers du soleil et de la lune. Ignorant ce que les hommes de Stonehenge avaient pu choisir, il fallut choisir trois définitions :

1. apparition du soleil;
2. le disque solaire apparaît à moitié, selon son diamètre, au-dessus de l'horizon;
3. la circonférence complète tangente à l'horizon.

Il existe encore 1° de différence entre 1 et 3. Ce n'est pas énorme, bien sûr, mais je voulais déterminer avec autant de précision que possible ce que les hommes de Stonehenge avaient exactement choisi comme définition.

Mais parlons maintenant de la lune.

Nous avons vu que le soleil se déplace d'une position maximum au Nord en été, avec une déclinaison de +23°5, correspondant à –23°5 au Sud en hiver. Pour la pleine lune, c'est exactement le mouvement inverse. Et son mouvement relatif est plus compliqué que celui du soleil. Ce mouvement comporte deux maxima au nord et au sud. Dans un cycle de 18 années 220 jours, elle varie de sorte que ses déclinaisons nord et sud varient de 29° à 19° pour revenir à 29°. Il y a ainsi deux extrêmes, 29° et 19°, nord et sud. Ce mouvement pendulaire relatif est composé par les effets combinés de l'inclinaison et de la précession de l'orbite, et ce n'est pas un phénomène facile à préciser en quelques mots. Même un astronome éprouve une certaine difficulté à voir clairement ce que cela représente. Contentons-nous de savoir que la lune a deux positions extrêmes contre une pour le soleil.

Il ne fallut à notre machine – l'ordinateur – que quelques secondes pour déterminer la position du soleil et de la lune en 1500 avant notre ère. Les déclinaisons étaient +29°0 pour le soleil, et +29°0 et +18°7 pour la lune.

Un rapide examen montra que ces déclinaisons correspondaient de très près à celles déterminées par les alignements de Stonehenge.

Nous avons très soigneusement comparé ces chiffres. Aucun doute. Ces alignements bien connus et souvent reproduits avaient bien un rapport avec le soleil et la lune.

Bien sûr, je m'attendais à une certaine relation entre Stonehenge et le soleil. Je ne m'attendais cependant pas à une liaison aussi précise et complète. Et je ne m'attendais pas non plus à ce que la liaison avec la lune fût également aussi complète.

A moins d'un degré près, 12 des alignements de Stonehenge indiquaient, selon les résultats de l'ordinateur, une position extrême du soleil. Et avec une précision d'un degré et demi, 12 de ces alignements montraient des positions extrêmes de la lune.

On voit qu'aucune position importante de Stonehenge n'échappe à cette règle : toutes font référence au soleil et à la lune. Ces positions indiquent souvent des alignements supplémentaires. Parmi les 12 points indiquant uniquement le lever et le coucher du soleil et de la lune, deux seulement – le coucher de la lune au solstice d'été à –29° et –19° – y échappent. (Les pierres qui compléteraient ces alignements devraient, par symétrie, se trouver près du trou d'Aubrey 28, mais cette zone au-delà du fossé n'a pas encore été complètement explorée.)

Gérald S. Hawkins,
Soleil sur Stonehenge,
Editions Copernic, 1977

Les dessins de Gavrinis

La découverte de l'art mégalithique a dérouté les antiquaires du XIXe siècle. Prosper Mérimée, premier inspecteur des monuments historiques, y voit autre chose qu'un simple ornement, mais désespère d'en comprendre la signification.



Gavrinis au siècle dernier (page de droite).

Des dessins bizarres

Outre sa situation souterraine, ce qui distingue le monument de Gâvr'Innis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant les parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, combinées de cent manières différentes.

Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande, dont on voit des têtes ainsi ornées, dans les cabinets d'Histoire naturelle. Souvent sur la même pierre il y a des divisions, des espèces de compartiments qui séparent du fond et encadrent une portion des dessins. Pour graver tous ces traits extraordinaires, on n'a pas pris le soin de polir préalablement la surface de la pierre, car sur presque toutes on voit ces grandes ondulations irrégulières que présente la cassure d'un bloc de granit ; pourtant aucune n'offre d'aspérités trop marquées. Le trait des dessins gravé en creux, à un demi-pouce de profondeur à peu près, forme comme un canal, plus étroit au fond qu'à la surface. Çà et là quelques dessins se détachent en relief sur le fond, comme ceux de la *Table des Marchands* à Locmariaker.

Parmi une multitude de traits bizarres qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture ; ce sont des triangles très allongés fort semblables à des coins, ou bien à ces instruments étranges de silex ou de jade, qu'on appelle vulgairement *Celts* ou *haches celtiques*. Dans un espace réservé vers le haut de la cinquième pierre de la paroi méridionale (je commence à numéroter du côté de l'O.) on voit dix-



huit de ces coins disposés sur trois lignes horizontales, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. La cinquième pierre de la paroi opposée en présente quatre sur une seule ligne. On en trouve d'autres encore sur la quatrième et la huitième pierre de la paroi N., mais au nombre d'un ou de deux seulement. Les coins de la quatrième pierre (paroi S.) sont remarquables entre tous les autres, parce que ce sont les seuls placés horizontalement; leurs pointes sont opposées. Souvent la base de ces coins est arrondie, quelquefois fermée par deux lignes qui se rencontrent sous un angle très-obtus.

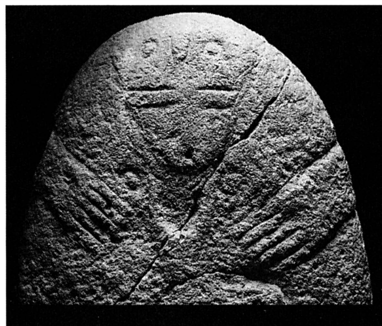
Une écriture cunéiforme?

Une imagination un peu vive n'hésitera pas à voir là des inscriptions en caractères cunéiformes; cependant en les examinant avec attention, on n'y découvre qu'un si petit nombre de combinaisons distinctes, d'ailleurs si souvent répétées, qu'on devra bientôt renoncer à les considérer comme des lettres d'une écriture inconnue. Ces combinaisons sont au nombre de quatre, suivant la position horizontale ou verticale du coin et celle de sa pointe. Mais il est évident que, sur plusieurs pierres, deux coins ont été rapprochés à dessein, de manière à former un groupe distinct. Admettant cette réunion des signes deux par deux, le nombre des combinaisons sera porté à six; car on peut distinguer deux groupes, les uns la pointe en haut, les autres en sens inverse. Peut-être faut-il considérer comme une septième combinaison la réunion de deux coins placés verticalement, l'un élevé, l'autre renversé. Enfin on arrivera à reconnaître un huitième caractère, si l'on veut prendre pour un signe particulier un coin la pointe en bas, au-dessus duquel est tracé une espèce d'ovale, comme un point sur un i (septième pierre de la paroi S.). On observera qu'une même combinaison se représente jusqu'à cinq fois sur la même pierre (deux coins la pointe en bas). Ce petit nombre de signes et leur répétition me semble prouver qu'ils ne sont pas des caractères d'une écriture quelconque. Que les hommes qui les ont sculptés y aient attaché une idée, un sens, que ce soit autre chose qu'un simple ornement, cela ne me paraît pas douteux; mais la signification, qui peut espérer aujourd'hui la découvrir?

Prosper Mérimée,
Notes sur un monument de l'île de Gâvr'Innis, 1858

L'art mégalithique

L'art mégalithique est l'un des caractères originaux du mégalithisme. Il comprend des dessins plus ou moins abstraits, piquetés, sculptés ou peints sur les dalles et blocs des monuments mégalithiques. D'abord passé inaperçu, puis jugé incompréhensible, par Mérimée par exemple à propos de Gavrinis, l'art mégalithique apparaît de plus en plus, à mesure du développement des recherches, comme une composante essentielle du mégalithisme.



Trois grands foyers initiaux se distinguent : le foyer breton, le foyer ibérique occidental et le foyer irlandais.

Le foyer breton (tableau 1)

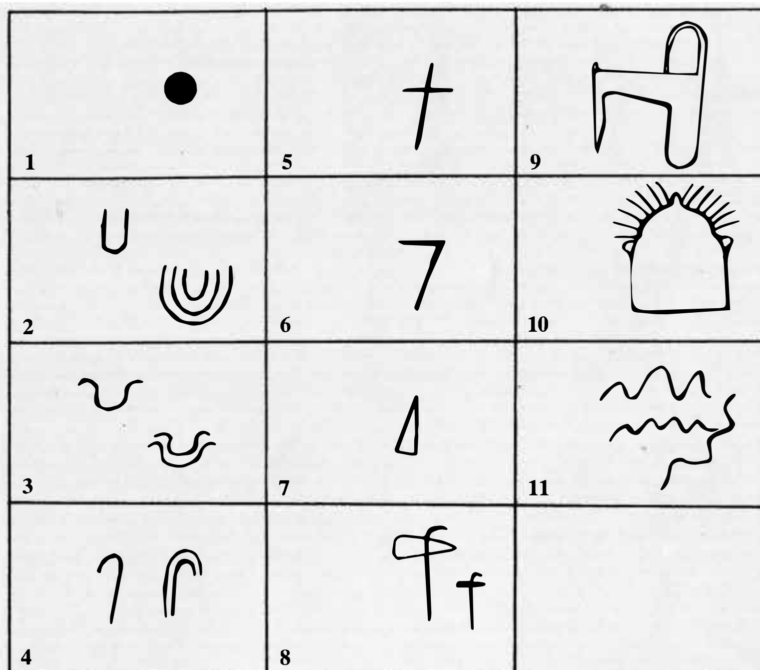
1. Le foyer breton est aussi homogène que foisonnant. Il est précoce et couvre trois millénaires. Les grands thèmes semblent se perpétuer à travers des styles successifs. On le trouve sur les piliers des dolmens aussi bien que certains menhirs. Il est avant tout obtenu par piquetage de la roche mais il y a des exemples de sculpture. Les styles suivants peuvent être distingués :

– Le style sobre ancien caractérise des dessins au trait simple, souvent isolés : les motifs sont classiques de l'art breton : idole-écusson ou idole échevelée, hache emmanchée ou pas, crosse, signes en V parfois interprétés comme des cornes bovines. Ces dessins se trouvent sur les dalles des plus anciens monuments mégalithiques du IVe millénaire. On les retrouve jusqu'en Charente.

– Le style monumental semble réservé aux grands menhirs de la région de Carnac et chaque motif mesure plusieurs mètres : idole, hache, hache-charrue, crosse, taureau. Des fragments de ces monolithes géants sont réutilisés dans la construction des dolmens vers 4000 avant J.-C.

– Le style baroque reprend les thèmes classiques de l'idole, de la hache, de la crosse, des signes en U ou en V et démultiplie les traits jusqu'à couvrir la surface des dalles. Le plus bel exemple est celui de Gavrinis où s'ajoutent les motifs de l'arc et du serpent. On le date du début du IVe millénaire.

– Le style plastique et les styles apprentis concernent d'abord la représentation de l'idole féminine dont les seins sont dégagés en ronde bosse



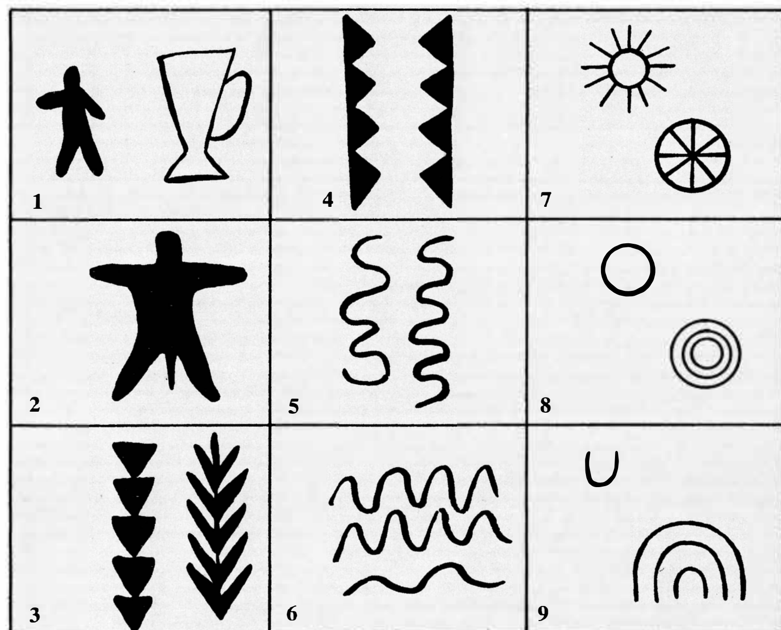
Foyer breton :
1 : cupule, 2 : signe en U, 3 : signe corniforme, 4 : crosse, 5 à 8 : haches,
9 : hache charrue, 10 : idole-écusson,
11 : signe serpentiforme.

dans les allées couvertes bretonnes. L'idole est ornée de cercles concentriques dans le dolman coudé des Pierres Plates. S'ajoutent des dessins de hache et d'une «palette».Ce style et ces motifs se retrouvent dans le Bassin parisien.

Le foyer ibérique occidental (tableau 2)

Le foyer ibérique occidental est celui qui peut nous réserver les plus grandes surprises comme l'attestent les fouilles récentes des monuments de Soto (Huelva), de Navalcan (Toledo) et de Alberite (Cadix) datés du Ve millénaire : peintures et piquetages sont souvent complémentaires comme par exemple sur cette «statue-menhir» peinte en rouge et aux serpents piquetés, trouvée à l'entrée du dolmen de Navalcan… Une scène peinte représentant un archer visant des cerfs est une exception dans le dolmen de Juncaïs à Viseu au Portugal.

La tendance «réaliste» comprend aussi un gobelet à anse typique des dolmens portugais. Le soleil et la lune sont représentés sur les pierres dressées



Foyer ibérique occidental :
1 : anthropomorphe et gobelet à anse, 2 : plan animal, 3 et 4 : motif floral, 5 et 6 : signes serpentiformes, 7 et 8 : soleil, 9 : signes en U.

piquetées aussi bien que sur des dalles peintes de dolmens.

Les motifs géométriques, grands zigzags, motifs floraux, où les simples cupules semblent décorer des surfaces entières à Soto ou à Alberite, qui font dire aux archéologues que ces chambres ont été de véritables temples-sanctuaires avant que leur entrée n'ait été condamnée.

Le foyer irlandais (tableau 3)

Le foyer irlandais est assez tardif (fin IVe millénaire) et très homogène. Il est caractérisé par des motifs circulaires ou spiralés et losangiques ou en zigzag. On a distingué deux styles selon que les motifs étaient ordonnés ou pas. Le style ordonné est représenté par les blocs de Newgrange tandis que le style libre est celui de Loughcrew.

Quelques dalles présentent une composition équivalente à un corps surmonté de deux yeux : on les suppose anthropomorphes et représentant la divinité gardienne des tombes sanctuaires.

« Déesse-mère » et statue-menhir

Les trois monolithes anthropomorphes à l'entrée des trois chambres du cairn III de Gennog (Finistère), les stèles au profil

« en écusson » comme celle de la Table des Marchands, l'idole-écusson piquetée sur plusieurs dalles, présentant des caractères communs avec les stèles, semblent les expressions d'un même thème. En effet, lorsque ce personnage est traité d'une manière plus réaliste, avec les stèles de Kermené, Le Trévoux et le Catel, ou sur les dalles des allées couvertes de Bretagne ou du Bassin parisien, les seins biens marqués symbolisent, avec le collier, la féminité. Pendant tout le néolithique, ce personnage appelé par J. Cauvin « la déesse mère » en référence à la divinité du néolithique pro-orientale serait en effet omniprésent dans les monuments mégalithiques.

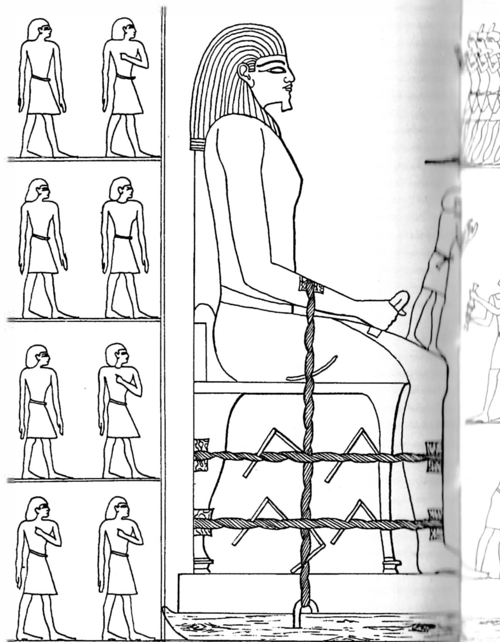
Ce n'est qu'à la période suivante, à partir du Chalcolithique, que les statues-menhirs du midi de la France, de Suisse et d'Italie, se partagent entre statues ou stèles féminines et masculines et, dans ce cas, avec représentation d'armes.

Jean-Pierre Mohen

Foyer irlandais :
motifs circulaires 1 et 2, spiralées 4, en soleil et en étoile 5
signes en U 3
motifs rectilignes 6 et 7, anguleux 9 et losangiques 10.

La traction d'un mégalithe ou la fête commandée

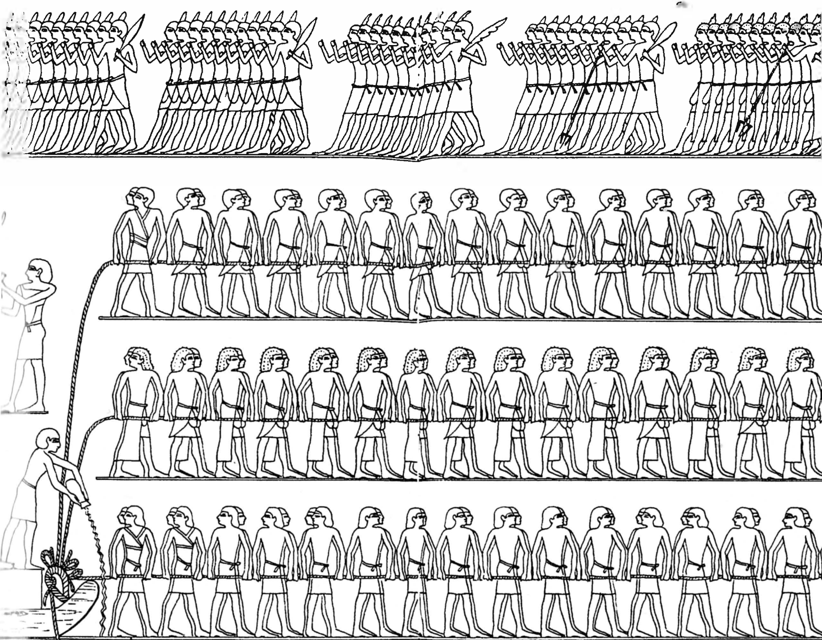
Pour aborder l'expérience de traction d'un mégalithe, comme il y a 6 000 ans, il convient de réunir aujourd'hui non seulement les matériaux et les techniques mais il faut aussi se poser la question des intentions des protagonistes. Rien de cette enquête n'est simple mais quelques indices nous mettent sur la voie.



L'apport de l'iconographie antique

L'iconographie antique nous livre quelques images devenues classiques comme la célèbre représentation égyptienne de la tombe de Djuti-hetep à El Berschi. On y voit la traction d'une statue colossale évaluée à 60 tonnes et fixée sur un traîneau halé par quatre rangées de tireurs attachés aux cordes. Sur les genoux du colosse, on reconnaît le chef de travaux qui dirige la manœuvre et face à lui, un prêtre probable.

Un autre relief, assyrien, conservé au British Museum, nous montre également la traction d'une sculpture monumentale, à l'aide de glissières et d'une foule constituant la main-d'œuvre nécessaire à une telle opération.



Dans ces illustrations, de même que d'après les témoignages rapportés par des voyageurs du siècle dernier, ou même au début du siècle, à Madagascar, en Inde, en Indonésie, le scénario présente des points communs. La mise en œuvre des grosses pierres exige un fort rassemblement de population et le projet collectif engendre une grande fête. Il existe une symétrie entre le poids du bloc et l'énergie humaine mobilisée. Cette balance entre la masse matérielle inerte et le mouvement impliqué par la réunion de toutes ces vies humaines, apparaît comme essentielle dans le processus de construction du temple en l'honneur du dieu ou de la tombe en hommage à Pharaon ou à l'ancêtre insigne.

D'après ces informations, la mise en place d'un mégalithe, parce que le caractère de ce dernier est d'être particulièrement lourd, implique la participation du plus grand nombre qui trouve dans l'effort et le défi, une certaine ivresse entretenue plus ou moins par la boisson, en raison de motifs religieux, ethniques, claniques… Le débordement d'énergie vitale dans la réussite du rite funéraire des dolmens malgaches, devient le moteur événementiel de la société.

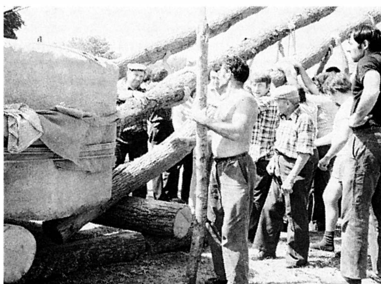
Les fouilles de Bougon

Les fouilles de la nécropole de Bougon ont révélé les outils des carriers néolithiques, trouvés au fond des carrières bordant chaque tumulus. Il s'agissait de pics en bois de cerf et de percuteur, en chaille pour débiter des

blocs de moins de 50 kg qui constituaient le tumulus et ses parements. Les mêmes outils avaient dû être utilisés sur le bord des plateaux où affleurent les grandes dalles à quelques kilomètres de la nécropole. Ils ne suffisaient pas. Pour envisager la reconstitution nous avons dû faire intervenir les leviers en bois, puis des rouleaux et des glissières ou rails démontables. Il fallut aussi imaginer les cordages que les fouilles lacustres des pays alpins et jurassiens ne manquent pas de nous transmettre. Il a fallu préparer 200 kilos de corde de lin pour envelopper le bloc de 32 tonnes comme dans un filet et le relier aux six rangées de tireurs.

Bougon, 28 juillet 1979

Le matin du 28 juillet 1979, près de 500 personnes s'étaient déplacées pour aider à tirer le bloc ou pour voir; ceux qui venaient aider étaient regroupés par petites équipes et chaque responsable expliquait le rôle de chacune d'elles. Cinq équipes autonomes de 6 à 8 personnes s'exercèrent à manipuler les rouleaux et les rails de chêne qui pesaient chacun 300 kg et les mirent en place devant le bloc tandis qu'une équipe était chargée de lever les cordages avec des grandes perches. Lors d'un premier essai de traction, les cordes sont tendues mais un rouleau sembla s'être coincé et le bloc n'a pas avancé. Il a fallu, grâce à un levier, dégager le rouleau repéré et le remplacer. Lors du deuxième essai, 230 hommes tiraient et 20 poussaient, les cordes se sont à nouveau tendues et le bloc s'est déplacé, entraîné par son poids dans un grand bruit de rouleaux. Cinq ou six mètres avaient été parcourus. Une grande clameur a suivi comme s'il s'était produit un événement important. Plusieurs tractions ont été ainsi réalisées dans la matinée après avoir replacé devant le bloc le chemin démontable avec ses rails et ses rouleaux récupérés à l'arrière. Une quarantaine de mètres à été parcourue. L'une des tractions a pu être faite avec 170 hommes qui tiraient et 20 qui décollaient le bloc à l'arrière avec de petits leviers individuels. La traction a d'abord été faite avec la corde tenue au niveau de l'épaule et avec des hommes qui avançaient : elle a été aussi expérimentée avec les hommes marchant à reculons et tenant la corde au niveau de la ceinture, ce qui semble plus efficace encore.



Une seule difficulté est apparue lors de cette expérience : malgré les précautions prises pour maintenir le bloc lors de son déplacement dans l'axe rectiligne du chemin démontable, probablement en raison de l'irrégularité de l'un des rouleaux, le bloc s'est mis à dévier lors des deuxième et troisième tractions. Un grand levier d'une dizaine de mètres manipulé par une vingtaine d'hommes et placé à l'endroit précis indiqué par J. Bezombes fils a permis de ramener le bloc dans l'axe du chemin démontable et l'expérience a pu être poursuivie.

Le même principe de ce grand levier a été appliqué l'après-midi du 28 juillet 1979 pour élever le bloc de 32 tonnes sans l'aide d'une rampe. Il a suffi de placer trois grands leviers sur l'un des

petits côtés du bloc, de les abaisser en même temps pour lever d'un côté le bloc d'une cinquantaine de centimètres, le vide obtenu étant comblé par une traverse de bois qui maintenait le bloc à sa nouvelle hauteur. Les leviers dégagés sont ensuite placés de l'autre côté. Ainsi par un jeu de leviers et un système d'entrecroisement de poutres, le bloc est élevé à la hauteur voulue. Lors de l'expérience, il a été monté d'un mètre environ.

Jean-Pierre Mohen, *Les dossiers de l'archéologie*, sept.-oct. 1980



Bougon, 22 juin 1997

L'expérience de traction a été renouvelée à Bougon le 25 juin 1995, avec le même bloc et le même système de cordages et rondins. L'amélioration de la technique a permis de ramener le nombre des tireurs à 120, ce qui était un beau résultat !

L'année suivante, une publicité annonce dans les journaux qu'au cours du dimanche 22 juin 1997, « nous allons tenter de la déplacer [la dalle de 32 tonnes] avec moins de cinquante personnes, sans tirer, ni pousser, et sans cordages ». Bernard Poissonnier, archéologue du Centre d'Etudes des techniques et de recherches expérimentales en préhistoire (Belgique), est venu avec ses amis pour tester une idée qui lui est chère : «Nous avons perforé des rondins de bois en plusieurs points, ce qui permet de les faire tourner sur eux-mêmes grâce à différents leviers. La pierre bouge ensuite.» Ces rondins sont en effet les rouleaux qui font avancer la pierre : ils deviennent alors des moyeux et des leviers des rayons d'une «proto-roue». Avec ce système que l'on peut qualifier de rotatif, les efforts sont concentrés et le nombre des intervenants devient minime : une dizaine de personnes peuvent faire bouger le bloc.

La nouvelle expérience fait appel à une technique astucieuse qui montre bien que la technique seule n'a sans doute pas été un handicap majeur pour les constructeurs de mégalithes. Ce système n'a jamais été signalé et, pour l'instant, il semble une invention moderne. Nous avons vu que le problème n'était pas de réduire à outrance le nombre des participants à cette grande fête qu'était la mise en place d'un gros bloc. Une technique plus traditionnelle était peut-être plus conforme à l'esprit de cette gigantesque opération. On reste d'ailleurs songeur quand on compare les 32 tonnes de l'expérience de Bougon aux 350 tonnes du Menhir brisé de Locmariaquer pour lesquelles il faut peut-être penser à des techniques aussi élaborées que celle de Bernard Poissonnier.

Jean-Pierre Mohen

GLOSSAIRE

Alignement
Série de pierres dressées disposées en ligne droite. Il peut y avoir plusieurs lignes parallèles, comme à Carnac. L'alignement est parfois complété d'une enceinte ovale ou rectangulaire également délimitée par des pierres dressées.
Allée couverte
La pertinence de cette notion, qui recouvre des réalités diverses selon les auteurs, doit être nuancée. Le seul critère général est la longueur démesurée d'une chambre-couloir bordée de dalles :

– Allée couverte de type armoricain, construite au-dessus du sol et couverte d'une série de dalles enfouies sous un tumulus allongé : elle présente une antichambre et une *cella* terminale, parfois décorée; l'allée couverte arc-boutée présente des dalles latérales inclinées vers l'intérieur et se soutenant l'une l'autre.

– Allée couverte de type aquitain, construite au-dessus du sol; sa particularité est la hauteur croissante des piliers latéraux à mesure que l'on s'approche du chevet.

– Allée couverte de type Aude, à antichambre et chambre à hauteur décroissante.

– Allée couverte de type Bassin parisien, aménagée dans une tranchée avec une antichambre parfois décorée : certaines allées couvertes de ce type présentent des parois en pierres sèches et d'autres en bois. Dans de nombreux cas, la couverture ne semble pas être mégalithique. Des liens iconographiques et rituels existent entre ces monuments et les hypogées de la Marne.

– Allée couverte de Westphalie et de Hesse, ou *Steinkiste*, à entrée axiale. Un certain nombre de ces monuments peuvent présenter une entrée latérale : c'est le cas d'une série de tombes du Danemark, d'Allemagne du Nord, de Hollande et de Bretagne pour lesquelles on n'utilise pas le terme d'allée couverte.
Anthropomorphe
En forme de silhouette humaine, comme certaines dalles sculptées à épaulement qui, en Bretagne, évoquent l'idole en écusson.
Antichambre en vestibule
Partie antérieure d'une tombe mégalithique ou d'un hypogée, distincte de la chambre mais de même largeur et de même hauteur qu'elle. Elle se distingue en cela du portique et du couloir.
Avenue
Grande allée bordée de fossés et de levées de terre, menant à un centre cérémoniel, comme Stonehenge par exemple.
«Cairn»
Terme breton désignant le tumulus en pierres architecturé d'une tombe mégalithique.
Caveau
Lieu funéraire où l'on dépose le corps d'un défunt.
«Cella»
Espace fermé et sacré d'un temple ou bien d'une chambre funéraire.
Cercle
Terme général pour désigner toute structure circulaire, le plus souvent un cercle de pierres dressées, bordé ou non d'un fossé, d'une levée de terre ou d'une palissade.
Chambre à couloir
Chambre funéraire à couloir d'accès qui permettait d'atteindre le centre funéraire du monument depuis le bord du tumulus. La chambre à couloir est souvent tout ce qu'il reste de la tombe quand le tumulus a été érodé.
Chambre funéraire
La chambre funéraire est une construction en pierre ou en bois dont les dimensions dépassent 2 mètres sur 1 mètre en surface et 1 mètre de hauteur intérieure, ce qui la distingue du coffre et de la ciste. La chambre abrite le plus souvent des sépultures collectives
Chambre simple
Il s'agit d'un espace funéraire fermé, aménagé sous terre ou dans un tumulus, et ayant des dimensions intérieures supérieures à celles d'une ciste ou d'un coffre, c'est-à-dire 2 mètres de long sur 1 mètre de large et 1 mètre de hauteur. La chambre simple est une sépulture le plus souvent collective. On y accède de différentes manières qui ne sont pas toujours facilement reconnaissables : déplacement de dalle, déblai de pierrailles, etc.

Chevet
La dalle de chevet d'une chambre mégalithique est la dalle de paroi qui est opposée à l'entrée. La plus belle dalle de chevet est celle de la tombe de la Table des Marchand, à Locmariaquer, avec son profil anthropomorphe et son décor de crosses.

Ciste
Par analogie avec la *cista* latine qui signifie «petit panier à couvercle», ce terme est utilisé pour désigner une petite construction faite avec des pierres sèches ou avec des dalles verticales et horizontales, pour abriter une sépulture individuelle, ce qui la distingue du coffre.

Coffre
Il désigne une construction funéraire en pierre ou en bois de dimensions modestes, dont l'accès se fait, le plus souvent, par le dessus. Il ne dépasse pas, en général, 2 mètres sur 1 mètre en plan et 1 mètre de hauteur intérieure, ce qui le distingue de la chambre funéraire. Il est destiné à recevoir des sépultures collectives, ce qui le différencie de la ciste.

Condamnation
Lorsqu'une tombe mégalithique a reçu ses dépôts funéraires et ses offrandes, elle est souvent condamnée : tout d'abord, le couloir d'accès est bouché par des pierrailles et caché par un parement ou une dalle; ensuite, le monument et, plus particulièrement, la zone de la façade sont recouverts par un amas de pierrailles. Parfois, il semble qu'on ait volontairement détruit certaines structures en bois ou en pierre, par le feu par exemple. Bien que condamné à la première utilisation, le monument pouvait être encore vénéré comme le prouvent ses réutilisations postérieures.

Couloir
«Passage moins large et moins haut que la chambre sépulcrale, permettant de s'y introduire à partir du bord du tumulus» (Jean Arnal, 1956).

«Court-cairn»
Terme anglais désignant un tumulus à cour. En Irlande, la cour peut être interne quand le tumulus l'entoure complètement. Elle peut être externe quand elle est simplement limitée par une façade concave.

«Cromlech»
Terme gallois désignant une dalle supportée par des blocs – l'équivalent du dolmen – puis, plus largement, le cercle formé par les blocs entourant un tumulus qui recouvre une chambre mégalithique : ces blocs forment un péristalithe. Par extension, certains auteurs ont utilisé ce terme pour dénommer tout cercle ou toute enceinte mégalithique.

Crosse
Motif de l'art mégalithique, visible dans les tombes bretonnes et sur les statues ou menhirs du sud de la France. Son profil évoque les crosses votives en schiste gravé, déposées dans les tombes mégalithiques portugaises, ainsi qu'une massue en bois trouvée à Auvernier-Saunerie, sur les bords du lac de Neuchâtel.

Cupule
Petite dépression circulaire faite sur une dalle ou sur un rocher. Souvent groupées, elles résultent d'un geste rituel répété, dont la signification nous échappe.

Culture
Les archéologues désignent sous ce nom un ensemble homogène de manifestations matérielles (outils, armes, parures, habitats, rites funéraires, etc.), dont ils observent les vestiges. La culture possède une limite géographique et chronologique. A l'intérieur d'une même culture, se distinguent des faciès (céramiques, architectures, etc.). Plusieurs cultures peuvent former une civilisation, comme la civilisation néolithique d'Europe occidentale, la civilisation grecque ou la civilisation romaine.

Dalle
Grande pierre plate généralement peu épaisse.

Dallette
Petite dalle utilisée, par exemple, pour constituer un dallage ou un compartimentage.

Dalle anthropomorphe
Monolithe de taille importante (1 mètre et plus) sculpté en faible relief sur une seule face pour indiquer le visage et quelques attributs, ou plus simplement sculpté en forme de silhouette anthropomorphe avec épaulements et pointe évoquant la tête.

Dalle-hublot
Dalle perforée située à l'entrée de certaines chambres funéraires.

Dolmen

Ce terme gallois dénomme une «table de pierre», vestige le plus fréquent de la chambre funéraire d'un monument mégalithique. «Quoique le nom de lieu Tolmaen figure dans une charte du cartulaire de Landevennec pour désigner on ne sait quel lieu-dit, c'est Th. M. Corret de Kerbeauffret de La Tour d'Auvergne qui a popularisé le barbarisme *dolmin* employé chez Legrand d'Aussi et *dolmen* chez J. Cambry (au lieu de *taolven* pour désigner correctement une table de pierre). Ce mot, par suite de l'usage élastique qui en a été fait, ne vaut plus guère que comme nom très général pour toute sépulture mégalithique» (Pierre-Roland Giot, 1979).
Tel que Jean Arnal le définit en 1956, «le dolmen est une chambre sépulcrale ouverte, généralement mégalithique, recouverte d'un tumulus et destinée à recevoir plusieurs inhumations».

Ecusson
Motif gravé ou piqueté sur les dalles des tombes bretonnes; il représente de manière très abstraite une figure anthropomorphe, interprétée comme une idole.

Encorbellement
«Voûte "en four" obtenue en faisant avancer en porte-à-faux les pierres posées les unes sur les autres jusqu'à ce qu'elles se rejoignent ou qu'une dalle joue le rôle de clé de voûte» (Jean Arnal, 1956).

Fosse
Il s'agit normalement d'un trou creusé dans le sol, le plus souvent remblayé. Il existe des fosses de fondation, les fameux «trous de poteau», ou des fosses qui reçoivent la base de piliers, de dalles de paroi ou de pierres levées. On trouve souvent dans ces fosses des pierres de calage. La fosse de fondation reçoit parfois une offrande qui sacralise le monument, par exemple dans le cas de certaines pierres levées. Il existe enfin des fosses funéraires ayant reçu les restes d'incinération ou d'inhumation : ces vestiges sont individuels ou collectifs.

Grotte artificielle
Monument souterrain creusé dans le roc et destiné le plus souvent à recevoir une sépulture collective. Les grottes artificielles sont fréquentes dans le Bassin méditerranéen. Ce terme général recouvre une forme particulière à antichambre, appelée hypogée. Il est justifié de rapprocher étroitement les grottes artificielles et les monuments mégalithiques car il existe entre eux de nombreux points communs, chronologiques, fonctionnels et iconographiques.

Henge
Nom anglais qui désigne traditionnellement une structure circulaire. Celle-ci peut être constituée d'un fossé le plus souvent accompagné d'une levée de terre et/ou d'une série de pierres dressées. La variété des éléments de cette architecture ouverte apparaît à Stonehenge [Voir *Cercle*].

«Hougue» ou «hogue»
Tumulus, en patois normand.

Hypogée
Cette forme particulière de grotte artificielle est constituée d'une chambre funéraire précédée d'une antichambre de dimensions plus réduites, à laquelle on accède de l'extérieur par un couloir en pente.

Idole
On désigne ainsi des représentations anthropomorphes, qu'il s'agisse de statuettes souvent stylisées en terre cuite, en os ou en pierre, ou bien de dessins, piquetés aussi sur les dalles des tombes mégalithiques. L'un de ces dessins, appelé écusson ou «idole échevelée» est d'une grande abstraction.

Incinération
Cette pratique funéraire souvent difficile à reconnaître est plus répandue qu'on ne l'a d'abord pensé : fréquente en Irlande, elle semble apparaître sporadiquement dans les tombes mégalithiques des autres régions.

Inhumation
Ce terme désigne, dans le sens le plus large, toute pratique de dépôt de cadavre ou d'os humains, même s'il n'est pas recouvert de terre. Il s'oppose alors à l'incinération. En réalité, le mot «inhumation» recouvre des pratiques très différentes les unes des autres : au sens le plus strict, il désigne un enterrement.

Maison des morts
Au Danemark, petit édifice en bois, torchis et chaume, dans lequel on déposait un défunt et des offrandes. Plusieurs individus s'y trouvent parfois; ce sanctuaire peut servir de point de départ à la construction d'un grand tumulus. On a retrouvé ce type de construction ailleurs, dans les îles Britanniques par exemple.

Mégalithe - Mégalithique
Bloc de pierre de grandes dimensions (du grec *mega* = «grand», et *lithos* = «pierre»), mis en œuvre et intégré dans une architecture dite mégalithique. L'architecture mégalithique est simple quand il s'agit d'une pierre dressée dans un rapport voulu avec les éléments naturels

d'un paysage. Elle est ouverte mais plus complexe lorsque plusieurs pierres dressées sont alignées ou disposées en cercle : le monument de Stonehenge fournit le plus remarquable exemple de ce type. Elle est fermée quand les blocs sont utilisés pour construire une *cella* de temple (temples de l'archipel maltais) ou une chambre funéraire (tombes de la zone atlantique). Dans ce cas, les mégalithes sont souvent associés à des parements en pierres sèches, à des remblais de terre ou de pierraille et parfois même à des structures en bois; un tumulus recouvre les tombes.

Mégalithisme
Phénomène mondial qui consiste à utiliser de gros blocs de pierres [*mégalithes*], le plus souvent brutes de taille. Le mégalithisme est, en particulier, l'une des caractéristiques importantes du néolithique d'Europe occidentale. Il y apparaît dès le Vᵉ millénaire avant notre ère sous ses aspects monumentaux et représente l'une des plus anciennes architectures de pierre connue dans le monde. Il est l'expression sociale et religieuse majeure de groupes humains qui ont acquis le mode de vie agricole et qui se sont sédentarisés. D'autres pays répartis sur tous les continents ont aussi connu le mégalithisme dans des contextes chronologiques et anthropologiques spécifiques. Ils ont pu être par exemple précisés à travers les traditions orales de la société malgache des XVIIIᵉ-XIXᵉ siècles ou même observés à Bornéo, vers 1900. L'étude du mégalithisme est comparative : elle doit faire la part des originalités et des convergences.

Menhir
La dénomination de menhir (sous la forme *minhir*, «pierre longue») s'est imposée sous la plume des celtomanes de la fin du XVIIIᵉ siècle. Il n'est pas certain que son origine soit populaire, bien qu'un nombre important de lieux-dits le contiennent (du type Kermenhir). Dans son dictionnaire publié en 1732, Dom Grégoire de Rostrenen donne au mot menhir l'équivalent *peulvan*. Il s'agit d'une pierre dressée.

Mobilier
Le mobilier funéraire est constitué des offrandes déposées dans la tombe ou à proximité.

Monolithe – monolithique
Du grec *monos* = «seul» et *lithos* = «pierre». Une pierre dressée est un monolithe. La couverture monolithique d'une chambre est constituée d'une seule dalle de pierre.

«Naveta»
Dans l'île de Minorque, aux Baléares, chambre funéraire allongée couverte de blocs.

Nécropole
Du grec *necros* = «mort» et *polis* = «cité», ce mot signifie «cité des morts» et implique deux notions, celle d'architecture et celle de fonction funéraire. La nécropole se distingue du cimetière par son architecture; elle peut devenir sanctuaire à partir du moment où sa fonction funéraire est sublimée.

Nuraghe
En Sardaigne, tour construite en appareil cyclopéen, simple ou complexe.

Offrande
Tout objet déposé en don à un ancêtre ou à une divinité. On trouve des offrandes dans une tombe ou à la base d'une pierre dressée. L'offrande peut être individuelle mais elle semble être, le plus souvent, collective.

Orthostat
Dalle de pierre dressée pour constituer une paroi de tombe mégalithique ou un élément de cette paroi.

Ossuaire
Lieu funéraire où sont entassés indistinctement des corps amenés ensemble, à la suite d'un carnage, d'une épidémie, ou d'une mort naturelle.

Parement
Empilement de pierres, formant un mur, limitant et retenant les différentes masses du tumulus.
«Peulvan»
Ancien nom breton qui désignait une pierre dressée, dans les environs d'Audierne.
Pierre dressée ou levée
Toute pierre mise en œuvre par les hommes pour marquer un lieu, un souvenir, un hommage, une vénération. On dit aussi menhir ou *peulvan*.
Pierre sèche
Style de construction utilisant des pierres plates empilées les unes sur les autres sans lien, argile ou mortier, pour former des murs et des parements.
Pilier
Bloc ou dalle qui soutient la dalle de couverture d'une chambre mégalithique ou de son couloir.
Portal dolmen
En Irlande et au pays de Galles, type de chambre mégalithique ayant, dans sa phase ruinée, l'allure d'un grand portique avec une énorme dalle de couverture supportée par deux piliers.
Portique
Trilithe mégalithique placé à l'entrée de certaines tombes, comme les tombes de type angevin.
Reliquaire
Endroit où l'on dépose une relique, tout ou partie d'un squelette ou d'un corps embaumé ayant une valeur sacrée.
Réutilisation
Les tombes mégalithiques présentent souvent plusieurs phases successives d'utilisation, déterminées par des dispositions particulières d'ossements, par des structures annexes de dallettes et par des mobiliers de cultures différentes. Les réutilisations ont lieu parfois dans la continuité du rite initial, par la même entrée et selon les mêmes caractéristiques de dépôt (corps en position fléchie, par exemple) : dans ce cas, les anciens squelettes peuvent être réduits pour libérer de la place et leurs ossements rangés sur les côtés de la chambre.
Il arrive que les réutilisations interviennent assez longtemps après le premier usage de la tombe, un millénaire et parfois davantage selon des rites différents des premiers.
Rites funéraires
Ensemble des cérémonies qui dictent l'attitude des vivants vis-à-vis de leurs morts. On distingue les rites primaires comme le rite-ossuaire ou le rite-caveau, et les rites secondaires comme les rites-reliquaires.
Sanctuaire
Lieu architecturé où se pratiquent des rites cérémoniels selon des valeurs religieuses et spirituelles. Une nécropole peut devenir un sanctuaire quand l'aspect funéraire est sublimé. Un sanctuaire peut ne pas avoir de référence funéraire mais force est de constater que cette situation est rare tant il semble que toute dimension métaphysique passe par la mort.

Statue-menhir
Monolithe représentant «le corps humain dans sa totalité, sur la face antérieure et sur la face postérieure, sculpté en bas-relief ou parfois gravé. La taille est variable, comprise entre 75 centimètres et 4 mètres. La forme est généralement rectangulaire ou subrectangulaire mais elle peut être à sommet arrondi ou en ogive» (André d'Anna, 1977).
Stèle
Monolithe de dimension plus ou moins modeste présentant une seule face décorée de gravures en champlevé ou de sculptures en faible relief.
Table
Dans la conception traditionnelle du «dolmen», ce mot désigne la seule dalle de couverture de la tombe mégalithique.
«Talayot»
Dans l'île de Minorque, en Espagne, tour construite en appareil cyclopéen, à l'intérieur de laquelle sont aménagées une ou plusieurs chambres.
«Taula»
A Minorque, pilier massif soutenant un bloc posé en équilibre à son sommet, au milieu d'une aire circulaire limitée par un mur de pierre.
Temple
Les temples mégalithiques des îles de Malte, de Gozo et de Sardaigne sont des édifices dont l'espace interne est assez vaste et pas spécifiquement funéraire.

Tertre
Tertre funéraire est synonyme de tumulus.

«Tholos»
Ce terme a été utilisé à tort, en référence aux tombes mycéniennes, pour désigner des chambres circulaires à encorbellement précédées d'un couloir.

Tombe, tombeau
Ces deux termes viennent du mot latin *tumba* qui désigne une pierre funéraire, simple ou monumentale. Ils sont utilisés, ici, de manière très générale pour dénommer les sépultures mégalithiques.

Tombes des géants
En Sardaigne, tombe mégalithique très allongée couverte de blocs et présentant deux antennes de chaque côté d'une façade concave : l'entrée monumentale est constituée d'une grande dalle sculptée à entrée basse.

Tombelle
Petite chambre simple, circulaire, ovalaire ou rectangulaire, construite en pierres sèches avec parfois quelques dalles de paroi; la couverture peut être une dalle.

«Torre»
Au sud de la Corse, tour construite en appareil cyclopéen, équivalent du *talayot* des Baléares.

Transept
Il arrive qu'une chambre mégalithique à couloir ait deux cabinets latéraux ou même quatre : ceux-ci forment un transept ou un double transept.

Tumulus
Ce mot latin francisé (au pluriel : les tumulus) désigne une éminence artificielle qui recouvre un dépôt funéraire, qui va du simple amas d'os brûlés à la tombe mégalithique. On peut alors parler d'un tumulus mégalithique. L'aspect extérieur du tumulus est rarement celui d'une simple butte de terre (tumulus proprement dit) ou de pierre (*cairn*) : il est souvent entouré d'une série de blocs, ou d'un parement de pierres sèches, et peut même présenter un complément de structures en bois; une façade architecturée est parfois construite au niveau de l'entrée du sépulcre.

Tumulus géant
Ces tertres, circulaires ou allongés, ont en commun leurs dimensions considérables (plus de 100 mètres de longueur ou de diamètre et plus de 5 mètres de hauteur), des références funéraires discrètes, absentes parfois, des relations évidentes avec les monuments mégalithiques (des parements, des orientations, des formes de sépulture, une certaine contemporanéité).

«Unchambered barrow»
Expression anglaise pour désigner un tumulus sans chambre funéraire : ce tumulus, allongé ou circulaire, présente pourtant, le plus souvent, une référence funéraire (simple dépôt d'ossements, par exemple).

D'après Jean-Pierre Mohen,
Le Monde des mégalithes,
Casterman, 1989

BIBLIOGRAPHIE

Généralités

- Fergusson, James, *Rude Stone Monuments in All Countries*, John Murray, Londres, 1872.
- Joussaume, Roger, *Des dolmens pour les morts, les mégalithismes à travers le monde*, Hachette, Paris, 1985.
- Masset, Claude, *Les Dolmens, Sociétés néolithiques, Pratiques funéraires*, Errance, Paris, 1993.
- Mohen, Jean-Pierre, *Le Monde des Mégalithes*, Casterman, «Archives du temps», Tournai/ Paris, 1989.

Construction, science, art

- Anna, André d', *Les Statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi de la France*, CNRS, Paris, 1977.
- Cauvin, J., *Naissance des divinités, Naissance de l'agriculture, La révolution des symboles au Néolithique*, CNRS Editions, Paris, 1994.
- Devignes, Marc (éd.), «L'Art des mégalithes peints et gravés, France, Espagne, Portugal, Irlande, Grande-Bretagne», *Dossiers de l'Archéologie*, n° 230, Dijon.
- Hawkins, Gerald S., *Stonehenge Decoded*, William Collins Sons, Glasgow, 1979.
- Heggie, Douglas C., *Megalithic Science, Ancient Mathematics and Astronomy in Northwest Europe*, Thames and Hudson, Londres, 1981.
- L'Helgouac'h, Jean; Le Roux, Charles-Tanguy; Lecornec Joël (éd.), «Art et symboles du Mégalithisme européen», Suppl. 8, *Revue Archéologique de l'Ouest*, Rennes, 1996.
- Shee Twohig, Elizabeth, *The Megalithic Art of Western Europe*, Clarendon Press, Oxford, 1981.
- Thom, Alexander et Archibald S., *Megalithic Remains in Britain and Brittany*, Clarendon Press, Oxford, 1978.

Les mégalithes en Europe

- Briard, Jacques, *Les Mégalithes de l'Europe Atlantique, Architecture et art funéraire*, Errance, Paris, 1995.
- Glyn, Daniel, *The Megalith Builders of Western Europe*, Hutchinson of London, 1958.
- Glyn, Daniel; Kyaeram, Paul, *Megalithic Graves and Rituals*, Kobenhawn, 1973.
- Guilaine, Jean, *La Mer partagée, la Méditerranée avant l'écriture*, 7000-2000 av. J.-C., Hachette.
- Guilaine, Jean (éd.), *Sépultures d'Occident et genèses des mégalithismes (9000-3500 avant notre ère)*, Errance, Paris, 1998.
- Joussaume, Roger (éd.), *Mégalithisme et société*, CNRS, LAU Rennes I, GVEP, La Roche-sur-Yon.
- Le Roux Charles-Tanguy (éd.), «Paysans et bâtisseurs, l'émergence du néolithique atlantique et les origines du mégalithisme», Suppl. 5, *Revue Archéologique de l'Ouest*, Rennes, 1992.
- Massa, Françoise, *Mégalithes et traditions populaires*, Editions du Roc de Bourzac, Bayac, 1991.
- Michell, John, *Megalithomania, Artists, Antiquarians and Archaeologists at the Old Stone Monuments,* Thames and Hudson, Londres, 1982.
- Millon Abbé, *Pauvres Pierres! Les mégalithes bretons devant la science*, Saint-Brieuc/Paris.
- Patton, Mark, *Statements in Stone, Monuments and Society in Neolithic Brittany*, Routledge, London, New York.
- Renfrew, Colin, Megaliths, *Territories and Population*, IV[e] Colloque atlantique, Gand, 1976.
- Sébillot, Paul, *Le Folklore de France, les monuments*, Imago, Paris, 1906.

Les mégalithes hors d'Europe

- Byung-mo Kim, *Megalithic Cultures in Asia*, Hanyang University Press, Séoul, 1982.
- Camps, Gabriel, *Aux origines de la Berbérie, Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1962.
- Jannel, Claude; Loutcho, Frédéric, *Les Toradjas d'Indonésie*, Armand Colin, Paris.
- Joussaume, Roger (éd.), *Tiya - l'Ethiopie des mégalithes*, Impr. Oudin, Poitiers, 1995.
- Mohen, Jean-Pierre, *Les Rites de l'au-delà*, Odile Jacob, Paris, 1995 (à propos des mégalithes de Madagascar).
- Reygasse, Maurice, *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Arts et métiers graphiques, Paris, 1950.
- Thilmans, G.; Descamps, C.; Khayat, B., *Protohistoire du Sénégal*, tome 2 : *Les sites mégalithiques*, Ifan, Dakar, 1980.
- Vidal, Pierre, *La Civilisation mégalithique de Bouar, prospection et fouilles*, 1962-1966, Paris, 1969.

Monographies des grands sites visités

- Atkinson, Richard, *Stonehenge*, Penguin Books, 1979.



- Briard, Jacques; Gautier, Maurice; Leroux, Gilles, *Les Mégalithes et les tumulus de Saint-Just, Ille-et-Vilaine*, CTHS, Paris, 1995.
- Burl, Aubrey, *Prehistoric Averbury*, Yale University Press, Newhaven et Londres, 1979.
- Chippindale, Christopher, *Stonehenge Complete*, Thames and Hudson, Londres.
- Eogan, George, *Excavations at Knowth*, Royal Irish Academy, Dublin, 1984.
- Eogan, George, *Knowth and the Passage-Tombs of Ireland*. Thames and Hudson, London, 1981.
- Ferrer-Joly, Fabien (éd.), *Guide du Musée des Tumulus de Bougon*, Niort, 1993.
- Giot, Pierre-Roland, *Barnenez, un grand cairn mégalithique*, Jos, Châteaulin, 1987.
- Kinnes, Ian, *Les Fouillages and the Megalithic Monuments of Guernesey*, 1983.
- Lecornec, Joël, *Le Petit Mont, Arzon, Morbihan*, Documents Archéologiques de l'Ouest, Rennes-Arzon, 1994.
- L'Helgouac'h, Jean, *Locmariaquer*, Gisserot, Paris, 1994.
- Le Roux, Charles-Tanguy, *Gavrinis*, Gisserot, Paris, 1995.
- O'Kelly, Michel J., Newgrange, *Archaeology, Art and Legend*, Thames and Hudson, Londres, 1982.
- Renfrew, Colin, *Investigations in Orkney*, Londres, 1979.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CHAPITRE III

Mnadjra, Malte.
71bd Statuette de femme couchée (Malte) comparable à la statue géante du temple de Tarxien, vers 3000 avant J.-C. Musée de l'Auberge de Provence, La Valette.
72b Schémas des quatre phases successives de construction du monument du Petit Mont, Arzon, Morbihan.
72-73 Schéma de la nécropole composite de Bougon, Deux-Sèvres, 5000-3000 avant J.-C.
73m Entrée du tumulus F de Bougon.
74g Schéma du Grand Menhir brisé de Locmariaquer, Morbihan.
74d Schéma de la pierre dressée reconstituée à partir du bloc de Gavrinis (au centre) et des deux blocs de Locmariaquer, celui de la Table des Marchand et celui d'Er Vinglé-Er Grah.
75g Dalle de couverture de Gavrinis, dégagée en 1983.
75d La Table des Marchand, Locmariaquer, Morbihan.
75b Schéma des idoles réutilisées du Mané Rutual, Locmariaquer.
76 Couloir du tumulus de Gavrinis, Morbihan.
77 Bloc décoré de la nécropole de Knowth, Irlande.
78h «Cadran solaire» sur une dalle de Knowth.
78bg Schéma du motif peint du dolmen d'Antela, Portugal.
78bd Menhir de Bulhoa, Monsaraz, Portugal.
79h Bloc de 3,50 mètres de long déposé devant l'entrée du couloir de la tombe de Newgrange, Irlande.
79m Bloc décoré de la nécropole de Newgrange.

CHAPITRE IV

80 Entrée d'une des tombes de Barnenez, Finistère.
81 Sépulture du dolmen de Villard au Lauzet-Ubaye, Alpes.
82h Sépultures multiples de Pontcharaud, Auvergne.
82m Gravure d'E. Bayard représentant «une cérémonie funèbre à l'époque du renne», in *La Vie de l'homme préhistorique* de Louis Figuier, Paris, 1869. Bibliothèque nationale de France, Paris, département des Estampes.
83 Sépulture n° 5 de Tagarp, dans le district d'O. Tommarp, en Suède.
84b Le dolmen d'Axevalla en Suède, vue intérieure et plan, fin XIXe siècle. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
84-85 Tombe n° 2 d'Auzay-les-Chatelliers, Vendée.
85h Sépulture à Auzay-les-Chatelliers, Vendée.
85b Ossements de La Chaussée-Tirancourt, Somme.
86 Vue aérienne du site de Knowth, Irlande, 1976.
87 Tombeau de la Hougue Bie à Jersey.
88-89 Mégalithes de Sine-Ngayène, Sénégal.
89h Reconstitution des positions d'inhumation des squelettes du cercle n° 25 du site de Sine-Ngayène, Sénégal.
90-91 Mégalithes en pays Toradja, Célèbes, Indonésie.
92-93 et 93h Site de Altos de los Idolos à San Agustin, Colombie.
94 Vertèbre percée d'une pointe de flèche en silex provenant de l'une des grottes des Ronces à Villevenard, Marne. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.
94-95m Amulettes faites de rondelles crâniennes. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.
95h Crâne trépané provenant de l'un des hypogées du Petit Morin, Marne. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.
95b Radiographie du crâne néolithique de Nogent-les-Vierges, présentant une trépanation guérie de la région temporo-pariétale gauche. Muséum national d'Histoire naturelle, galerie d'Anthropologie, Paris.
96h Pilier de Gavrinis, décoré du motif de la hache en pierre polie.
96b Hache en jadéite du tumulus de Tumiac, Morbihan. Société polymathique, Vannes.
97h Hache polie en silex. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.
97b Masses d'armes en pierre dure polie, Irlande.
98 Disques en jadéite. Société polymathique, Vannes.
99h Pendeloque et perles en variscite provenant du tumulus d'Er Grah à Locmariaquer, Morbihan, vers 3500 avant J.-C. Musée de la Préhistoire, Carnac.
99b Perles en variscite. Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.
100 Reconstitution de la position des corps de la tombe de Talheim, Allemagne.
100-101 Ossements de La Chaussée-Tirancourt, Somme.
101h Tombe mégalithique de La Chaussée-Tirancourt.

CHAPITRE V

102 Site de Stonehenge au soleil levant, le jour du solstice d'été.
103 Stèle mégalithique. Musée Fenaille, Rodez.
104h Pierres bleues de Stonehenge, Angleterre.
104b Tombe mégalithique en Suède.
105 Allée couverte de la Roche aux Fées, Essé, Ille-et-Vilaine.
106, 106-107 Site d'Avebury, Angleterre, gravures de Stukeley, in *Avebury*, 1743.
107h Site d'Avebury, gravure de Stukeley.
108-109 *Double Arc-*

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

INDEX DES SITES

INDEX GÉNÉRAL

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG, Paris 114-115. Archives Gallimard Jeunesse Dos de couverture, 2e plat de couverture, 44, 48-49, 132, 137, 151. Atkinson 121b, 125. Gérard Bailloud 35d, 139. Bibliothèque nationale de France, Paris 43b. P. Birocheau/J.-M. Large 84-85. Bodleian Library, Oxford 24g, 24d, 25h, 25b, 25m. Jean-Loup Charmet, Paris 10-11, 12, 13, 14, 15b, 16, 17, 18-19, 19g, 20-21, 23h, 23b, 30, 35m, 46h, 46b, 47, 82m, 84b, 136. Collection Londres/R. J. Davis 29. Collection, Londres/ Fay Godwin 1-9, 116. D. R. 15h, 31, 33g, 33d, 34-35, 36, 37, 38-39, 40-41, 44-45b, 45h, 45m, 52, 64-65, 70, 74g, 74d, 75b, 78d, 78b, 79h, 79m, 85h, 85b, 89h, 90-91, 93h, 96h, 106, 106-107, 107h, 116-117, 122b, 127b, 130, 131g, 131d, 134, 142, 143h, 143m, 148, 153, 154, 155, 160, 161, 163, 164, 167. Editions d'art Jos le Doaré, Chateaulin 56bn, 56-57, 57b, 58h. Explorer 52-53. Explorer/S. Boiffin Vivier 105. Explorer/C. Cuny 80. Explorer/A. Froissardey 92-93. Explorer/Le Coz 65. Explorer/D. Mar 73. Explorer/Migdale 124. Explorer/G. Renoux 105b. Explorer/P. Roy 60b, 87. Explorer/P. Tetrel 50. Explorer/H. Veiller 60-61. Gallimard/Vincent Lever 54h, 58m, 59bg, 59bd, 60h, 60m, 62, 72, 72-73. Jean-Claude Golvin 122, 122-123. Henry Moore Foundation 144, 144-145g, 146, 147. G. Hersant 96b, 98, 99h. Hoaqui/G. Gasquet 88-89. Hoaqui/C. Vaisse 70-71h, 71. R. Joussaume 58b. Iann Kinnes 51, 53h. J.-M. Labat 63h, 94, 95, 94-95m, 97h, 99b, 119, 152. G. Loison 82. Magnum/Erich Lessing 66, 76, 103. Mairie de Meudon, Service des Archives 138. Märta Strömberg 83. Masset 100-101, 101h. Jean-Pierre Mohen 1er plat de couverture, 21, 54b, 55, 95b, 118, 120-121, 121h, 126-127, 126b, 158, 159. Musée national de Dublin 97b. Office of Public Works, Dublin 59, 77. The Paul Getty Museum, Los Angeles 112-113. Photo Researchers/Lawrence Mogdale 104h. Photo Tarrotte 61b. Pierre Pitrou 28, 34h, 34m, 34b, 42, 42-43h, 42-43m. R. Pollès 68h, 68b, 69. Salisbury and South Wiltshire Museum 26-27, 110-111. Sauzade 81. Scope/Charles Bowman 102, 124-125, 128. Scope/Jacques Gaillard 75d, 140-141. Scope/Michel Plassart 150. Tarrette 61b. Victoria and Albert Museum, Londres 108-109. Viollet, Paris 16-17, 18, 19d, 22, 67h, 67b, 71b. Wiltshire Archaelogical and Natural History Society, Devizes 32-33h, 32m, 33b.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
DIRECTION Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
GRAPHISME Alain Gouessant.
FABRICATION Claude Cinquin.
PROMOTION & PRESSE Valérie Tolstoï.

LES MÉGALITHES, PIERRES DE MÉMOIRE
EDITION Caroline Larroche (Corpus), Jeanne Hély (Témoignages et Documents).
MAQUETTE ET MONTAGE PAO Vincent Lever (Corpus), Jacques Le Scanff (Témoignages et Documents).
ICONOGRAPHIE Suzanne Bosman , Caroline Larroche.
LECTURE-CORRECTION François Boisivon, Catherine Lévine.
PHOTOGRAVURE Mirascan (Corpus), Arc-en-Ciel (Témoignages et Documents).